

La perfection de la technique (1)

Ouvrage majeur du poète et essayiste Friedrich Georg Jünger (1898 – 1977), frère cadet d'Ernst Jünger, *Die Perfektion der Technik* (*) (**) fut publié en 1946, puis traduit en anglais une décennie plus tard. Visionnaire à bien des égards, soixante-dix ans après la publication de l'ouvrage, certaines des considérations qu'il développe pourront apparaître comme des évidences ; outre qu'il est toujours bon de rappeler les évidences, lorsqu'elles concernent ce que René Guénon appelle le « règne de la quantité », ces évidences servent de point de départ à une critique globale et impitoyable des illusions que l'homme moderne nourrit sur la mécanisation et le progrès technique, dont il fait ressortir les paradoxes mortifères avec une lucidité pénétrante, dans une langue éminemment suggestive. La Figure prométhéo-jüngerienne du Travailleur, dont Julius Evola avait déjà montré les contradictions et les incohérences dans *L'Operaio nel pensiero* di Ernst Jünger, n'en réchappe pas.

Une littérature en zone dangereuse

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la littérature pour s'apercevoir que les récits d'utopies mécaniques sont loin d'être rares ; au contraire, il y en a tellement et ils trouvent des lecteurs si aisément qu'on peut penser qu'ils répondent à un besoin général. On peut se demander comment il se fait que la machine en particulier fournit tant de matière aux esprits enclins à l'utopie. Autrefois, ces esprits trouvaient leur inspiration dans l'État et le livre qui a donné son nom au genre, *De optimo reipublicae statu, deque nova insula Utopia*, était une fable sur l'État. Ce changement d'objet montre que les intérêts des lecteurs de ces fables ont changé. Leur intérêt n'est plus éveillé par ce qui est accompli, définitif et parfaitement compréhensible ; il n'est satisfait ni par le passé ni par le présent – il se tourne vers les possibilités du futur ; il se nourrit de ce qui pourrait se produire. La fable utopique exige une image capable d'une expansion et d'un développement rationnels et l'image la plus utilisable à cette fin actuellement est celle de la machine. Il n'y en a pas d'autre qui puisse la concurrencer. Car même une utopie sociale perdrait sa séduction, si elle n'était pas basée sur le progrès technique. Sans ce fondement, elle n'emporterait pas l'adhésion.

L'écrivain utopiste n'est ni un prophète ni un visionnaire, pas même quand ses prédictions deviennent réalité. Personne n'irait chercher des dons prophétiques chez un Jules Verne ou un Bellamy, car il leur manque presque tout ce qui fait d'un homme un prophète (1). Surtout, ils n'ont pas la vocation de prophète, ils n'ont pas la sagesse nécessaire pour être prophète, ni la langue dans laquelle s'exprime la sagesse du prophète. Au mieux, Ils annoncent des choses qui se produisent parfois. Ils jouent avec l'imaginaire, avec le futur, mais le futur n'a pas pour eux le caractère de certitude qu'il a pour celui qui pense et vit religieusement. Ce qu'ils projettent vers le futur est simplement une possibilité qui apparaît dans le présent et qu'ils développent d'une façon logique et rationnelle. Il ne serait pas juste de leur en demander plus. Nous attendons des prophéties et des visions qu'elles soient infaillibles ; qu'elles se

réalisent avec une certitude absolue. Mais, d'un conte utopique, nous n'attendons rien de plus qu'une certaine apparence de vraisemblance : il doit satisfaire notre intelligence par un certain degré de probabilité. Car ce qui est totalement incroyable et improbable ne provoque que l'ennui ou le malaise ; il ne vaut pas la peine de s'y attarder. Par conséquent, la fantaisie qui suscite notre attention et notre intérêt gagne à faire appel à notre intelligence. Elle doit nous captiver par sa cohérence, sa vraisemblance et par l'abstraction intellectuelle de son contenu. Celui qui cherche à rendre vraisemblable ce qui est improbable doit le faire par la sobriété de sa présentation et par la platitude de son style. Ceux-ci, en effet, sont généralement les moyens par lesquels les écrivains utopistes nous attirent, qu'ils nous emmènent sur la lune ou au centre de la terre, ou en quelque autre endroit. Pour dissimuler le caractère fantastique de leurs fantasmes, ils en appellent à la science.

Qu'est-ce qui peut bien rendre un récit utopique ? C'est le fait de mélanger des éléments qui ne peuvent être mélangés, d'aller au-delà des limites, de tirer des conclusions injustifiées de prémisses contradictoires. Ici, la règle, *A posse ad esse non valet consequentia* (« De la possibilité d'une chose on ne doit pas conclure à son existence ») n'est pas respectée. Mais, quand nous examinons un récit utopique tel que peut l'être, par exemple, un roman de science-fiction, nous constatons que ce qui le rend utopique n'est pas, comme on pourrait le penser, le thème technique que développe l'auteur. Un écrivain qui nous parle de villes où les rues se déplacent et où chaque maison est un dispositif d'habitation parfait dont le toit sert d'aéroport et dans lequel un système de tubes à toute épreuve installé dans la cuisine permet à la femme au foyer d'être fournie en provisions ; un écrivain qui nous assure que ces villes sont faites d'une substance qui brille légèrement dans l'obscurité et que les vêtements de soie que portent ses habitants sont fabriqués à partir d'ordures, ou de fromage blanc, n'est pas encore véritablement utopiste. Car tout cet équipement, qu'il devienne réalité ou non, fait partie des possibilités de l'organisation technique. Nous sommes ravis d'affirmer que de tels artifices sont possibles et laissons pour le moment de côté la question de savoir ce que l'on y gagnerait. Le récit ne devient utopique que lorsque l'écrivain quitte la sphère de l'organisation technique – lorsque, par exemple, il essaye de nous faire croire que ces villes sont habitées par des êtres humains meilleurs, parfaits ; que la jalousie, le meurtre et l'adultère y sont inconnus ; qu'elles n'ont besoin ni de lois ni de forces de l'ordre. Car, de ce fait, il sort du cadre technique dans lequel il élabore ses fantaisies et le combine d'une manière utopique avec quelque chose de différent et d'étranger, qui ne pourrait jamais naître dans ce cadre. C'est pourquoi Bellamy est plus utopiste que Jules Verne – ce dernier s'en tient davantage au cadre technique. Un utopiste social comme Fourier croyait le plus sérieusement du monde que, si ses théories étaient acceptées et appliquées, l'eau salée de la mer elle-même se transformerait en limonade et que les baleines s'atteleraient allègrement aux navires. Il attribuait ainsi à ses idées une puissance plus grande que le chant d'Orphée, même après que son projet de communauté modèle, La Réunion, eut échoué. Un homme qui fait preuve d'une telle exubérance est ridicule, à moins qu'il ne se trouve parmi ceux dont l'exubérance a causé la ruine.

Et, pourtant, tout système suffisamment bien rôdé pour susciter une réaction dans notre esprit nécessite une certaine dose d'utopie. La théorie de Comte en fournit un exemple. Nous le voyons plus clairement aujourd'hui, alors que le positivisme bat partout en retraite et a même dû abandonner les possessions héréditaires qu'il avait dans diverses sciences. Nous avons apparemment franchi ce troisième stade de l'évolution humaine, le plus élevé, le stade « positif », dont Comte affirmait que lui-même et sa théorie l'avaient atteint et sa devise, « Savoir pour prévoir, prévoir pour pouvoir », n'est pas plus valide de nos jours que l'ensemble de la hiérarchie naturelle des sciences qu'il bâtit. La théorie de Comte manifeste un certain sectarisme : elle est fondée sur une certitude que nous avons perdue. Quand la vie entre dans de nouvelles zones dangereuses, tout change, l'observateur aussi bien que les observations. Le positivisme est toujours une occupation propre aux périodes de stabilité.

L'illusion de la réduction de la charge de travail

Ceux qui placent leurs espoirs dans la machine – et l'espoir implique une prévision du futur – doivent être conscients que les espoirs eux-mêmes doivent être de nature technique, car l'on ne peut pas attendre d'une machine qu'elle fasse ce dont elle est incapable. Ils doivent distinguer la machine des chimères qui y sont devenues associées et qui n'ont rien à voir avec sa finalité. De l'avis général, par exemple, la machine délivre l'homme du travail et lui permet ainsi d'avoir du loisir. Dans bien des cas, cette opinion est inébranlable et irraisonnée. Lorsqu'on la rencontre, on sent bien qu'elle constitue un des piliers qui soutient le progrès technique, le justifie et garantit une vision optimiste du futur. Évidemment, une machine qui ne profite pas à l'homme n'attire personne – l'optimisme est indispensable à cet égard aussi. Mais la validité de l'opinion que nous venons d'énoncer n'a pas été établie et le fait de la répéter constamment ne la rend pas plus convaincante. Tout un chacun n'a pas la possibilité d'employer son temps à son gré et la machine n'est aucunement la condition du loisir. Ce n'est pas parce qu'un homme est délivré du travail qu'il a le temps de faire ce qu'il veut ; ce n'est pas parce qu'un homme gagne du temps qu'il peut disposer librement de son temps, car le loisir n'est pas un simple farniente, un état qui peut être défini négativement. Le loisir, pour être fécond, présuppose une vie mentale et spirituelle, dont il tire son sens et sa valeur. L'otium sine dignitate (« les loisirs honteux ») est une flemmardise vaine, vide. Le loisir n'est pas, comme beaucoup semblent le penser, un simple temps de repos, un temps limité – non, par définition, il est illimité et indivisible, il n'est que le loisir qui permette d'accomplir de grandes choses. Le loisir est le prérequis de toute pensée libre, de toute activité libre. Et c'est pourquoi peu sont capables d'employer leur temps à leur gré. Les masses ne gagnent du temps que pour le tuer. Tout le monde n'est pas né pour l'activité libre, ou sinon le monde ne serait pas ce qu'il est. Ainsi, même si la machine délivrait vraiment l'homme du travail, il n'est pas dit que l'homme profiterait du temps qu'il gagnerait et il n'est pas dit qu'il l'utiliserait intelligemment. Le travailleur au chômage qui n'a pas cette capacité part à la dérive ; parce qu'il ne sait pas quoi faire du temps mort dont il bénéficie. Non seulement il n'en a pas besoin – mais encore il lui nuit. Il déprime ; il se croit dégradé parce qu'il ne remplit plus sa fonction. Il n'a ni la force ni l'envie d'avoir du loisir et, puisque le temps qu'il a gagné n'est qu'un temps mort, l'accès au loisir et à cette abondance d'activités

libres qui découle de la pensée créative lui est interdit. Il n'existe absolument aucun lien entre la réduction du temps de travail et les loisirs, les activités libres ; pas plus, en fait, qu'il n'en existe entre l'augmentation de la vitesse de locomotion et l'élévation de la moralité, ou entre l'invention de la télégraphie et une plus grande lucidité d'esprit.

Il n'est cependant pas inutile de se demander si la machine a augmenté ou diminué la charge de travail. Il s'agit d'un vaste problème, qui ne peut pas ne pas être mis en relation avec la totalité du travail manuel et technique. Nous ne devons pas négliger non plus le fait que le travail, par définition, est en quelque sorte sans limite, qu'il y a toujours plus de travail que ne peuvent en accomplir les hommes. Nous devons essayer de déterminer la quantité réelle de travail que doit fournir le travailleur. Ici, nous ne devons pas laisser la question des règles légales et des limitations des heures de travail nous conduire à tirer des conclusions hâtives, car ces limitations légales ne nous disent rien du travail réellement accompli, pas plus qu'elles ne nous renseignent sur les autres sollicitations auxquelles l'organisation technique soumet le travailleur en dehors des heures de travail. Beaucoup croient que par le passé les hommes étaient habitués à travailler davantage, c'est-à-dire plus longtemps et plus durement que de nos jours et, lorsque nous examinons les informations spécifiques disponibles sur ce sujet, nous constatons que cette croyance est souvent fondée – dans les cas où le travail mécanique a remplacé le travail manuel (2).

Mais si nous négligeons les détails et considérons l'organisation technique comme un tout, nous nous rendons compte qu'il ne peut être question d'une réduction de la charge totale de travail. Au contraire, le progrès technique a constamment augmenté la charge totale de travail et c'est pourquoi le chômage se propage dès que des crises et des perturbations bouleversent l'organisation du travail mécanique. Mais pourquoi personne ne calcule-t-il ce surcroît de travail ? L'homme qui regarde une machine est le jouet d'une illusion naïve. Il ne fait aucun doute qu'une machine de soufflage de bouteilles produit incomparablement plus de bouteilles que n'en produisait le souffleur de bouteilles qui les fabriquait laborieusement à la main. Une machine à tisser est incomparablement plus productive que le métier manuel d'un tisserand et un seul travailleur dans une usine peut s'occuper de plusieurs machines à la fois. Une batteuse fait le travail plus rapidement et plus harmonieusement que le paysan qui bat son grain avec un fléau. Mais ces comparaisons sont puériles et constituent une insulte à l'intelligence.

La machine de soufflage de bouteilles, la machine à tisser, la batteuse ne sont que les produits finaux d'un vaste processus technique qui englobe une immense charge de travail. On ne peut pas comparer le rendement d'une machine spécialisée à celui de la machine d'un artisan, car la comparaison est insensée et futile. Tout produit fabriqué à la machine fait intervenir l'ensemble de l'organisation technique, toute bouteille de verre et tout costume le présuppose. Par conséquent, dans cette organisation, il n'est aucun processus de travail qui puisse être traité indépendamment et isolément, comme s'il existait par lui-même, tel Robinson Crusoé sur son île déserte.

Personne ne doute de l'augmentation de la charge de travail des machines. Mais comment aurait-elle pu augmenter sans une augmentation parallèle de la charge de travail de l'homme ? Car la main de l'homme est l'outil des outils, l'outil qui a créé et maintenant entretient l'ensemble de l'arsenal des machines-outils. Nulle part et jamais le travail de la machine ne réduit la charge de travail manuel, quel que soit le nombre de travailleurs s'occupant des machines. La machine ne remplace le travailleur que lorsque le travail peut être fait par des moyens mécaniques. Mais la charge dont est ainsi soulagé le travailleur ne disparaît pas à la demande du magicien de la technique. Elle est simplement déplacée dans les domaines où le travail ne peut pas être accompli mécaniquement. Et, bien entendu, cette charge augmente au même rythme effréné que la charge de travail mécanique. Il n'est pas nécessaire de faire des calculs compliqués pour s'en apercevoir. Il suffit d'observer attentivement la relation du processus de travail individuel par rapport à l'ensemble de l'organisation technique. Cette observation montre que chaque progression de la mécanisation entraîne une augmentation du travail manuel. Ceux qui n'en sont pas convaincus n'ont qu'à penser au fait que nos méthodes de travail ne sont pas restreintes à une nation, ni à un continent. Elles s'efforcent de dominer toutes les nations de la terre et ce sont les personnes qui ne prennent aucune part dans l'invention de l'organisation technique qui font de plus en plus la plus grande partie du sale boulot.

L'illusion de la richesse

De toutes les illusions que crée le progrès technique, la plus profondément enracinée est probablement qu'il produit des richesses. Au fond, personne ne doute que l'industrie augmente nos richesses et qu'elle les augmente d'autant plus que le progrès technique répand l'industrialisation. Il semble qu'il y ait des situations historiques et économiques qui encouragent cette croyance – les périodes de prospérité semblent la confirmer et la renforcer, particulièrement celles qui résultent de la longueur d'avance que prirent certaines nations européennes dans la mécanisation. Cet avantage fut dû au fait qu'elles occupaient une situation de monopole, qu'elles ne purent cependant pas maintenir et qui se dégrada à mesure que la pensée technique se propagea dans le monde. Il serait aussi intéressant d'étudier les causes des avantages que procure le progrès technique qu'il le serait de déterminer les événements qui les firent disparaître. La caractéristique commune de tous les avantages de ce type est l'exploitation d'une situation propice.

Mais qu'est-ce que la richesse ? Si nous voulons aller au fond des choses, il faut poser cette question. Les idées que l'on se fait de la richesse sont pleines de confusions, parce que les concepts correspondants sont indéterminés. La richesse, par définition, relève soit de l'être, soit de l'avoir. Si je la conçois comme quelque chose qui appartient au domaine de l'être, il est évident que je suis riche non parce que je possède des biens en abondance – au contraire, mes biens matériels dépendent de la

richesse de ma nature. Ainsi conçue, la richesse n'est pas quelque chose de fortuit et de transitoire ; elle est attribuée par la nature et n'est soumise ni à la volonté ni à l'effort. Elle constitue quelque chose d'originel, un supplément de liberté qui s'épanouit dans certains êtres humains. Car la richesse et la liberté sont inséparables, tellement inséparables que la richesse peut être évaluée d'après le degré de liberté qu'elle contient. En ce sens, la richesse peut même être identique à la pauvreté ; la richesse spirituelle est compatible avec la pauvreté matérielle. C'est là ce que veut dire Homère, lorsqu'il compare un roi à un mendiant. Il n'est que la richesse qui est mienne par nature que je puisse maîtriser et dont je puisse jouir pleinement. Là où la richesse n'est que matérielle, il n'est pas toujours possible d'en profiter. Le cas est fréquent.

Là où la richesse ne fait qu'un avec le rang, elle a aussi cette force qui n'est sujette ni au changement ni au hasard. Elle est aussi durable et stable que le sont ces trésors qui ne peuvent être dissipés ou épuisés par le temps. Mais la richesse matérielle peut m'être enlevée à tout moment. Il est vrai que la plupart des hommes croient que les richesses sont créées par l'enrichissement personnel – c'est là une illusion qu'ils partagent avec toute la racaille qui peuple la terre. Seuls les pauvres peuvent devenir riches. La pauvreté, par analogie avec la richesse, est soit un non-être, soit un non-avoir. Là où il s'agit d'un non-être, elle ne saurait être considérée comme identique à la richesse qui relève du domaine de l'être. Là où il s'agit d'un non-avoir, elle peut être identique à la richesse : quand une pauvreté matérielle coïncide avec une richesse spirituelle.

Dans toutes les langues indo-germaniques, la richesse est toujours considérée comme quelque chose qui appartient au domaine de l'être. En allemand, « riche » (reich) et « royaume » (Reich) viennent de la même racine. Car « reich » ne signifie rien d'autre que « puissant, noble, royal », comme c'est aussi le cas du latin regius. Et « Reich » correspond au latin rex et au sanskrit rajan, « roi ». Ainsi, la richesse dans son sens premier n'est rien d'autre que le pouvoir souverain et royal et la force qui se trouvent dans l'homme. Cette signification originelle a été recouverte, en particulier par le jargon des économistes pour qui la richesse ne peut être que d'ordre économique. Mais aucun de ceux qui perçoivent la vérité du sens plus profond de ce mot n'accepterait une conception si vulgaire. Le simple fait d'avoir beaucoup d'argent est méprisable et le devient chaque fois que la richesse tombe entre les mains de la pauvreté qui dénote un non-être. La marque infaillible de la richesse est l'abondance que, comme le Nil, elle produit. Les richesses constituent la nature royale de l'homme, elles le traversent comme des veines d'or. Les richesses ne peuvent jamais être créées par celui qui n'est né que pour dévorer – le simple consommateur.

Puis-je devenir riche, par le travail ou par tout autre moyen ? Je le peux, si je conçois les richesses comme quelque chose qui relève du domaine de l'avoir. Ce que je n'ai pas, je peux l'avoir à un moment donné dans l'avenir. Ce que je n'ai pas, j'ai pu l'avoir dans le passé. Aristote définit les richesses comme une abondance d'instruments (Politique, livre I, III, 8 [N. d.E.]) et c'est là la définition la plus subtile qui

ait été donnée des richesses matérielles. Il convient de souligner qu'il s'agit d'une définition technique et non économique. Mais, pour revenir à notre sujet, la technique est-elle identique à une abondance d'instruments ? Certes, il ne manque pas d'instruments, bien qu'ils ne soient pas du même genre que ceux auxquels se réfère ici Aristote ; le philosophe grec n'a à l'esprit ni les mécanismes, ni les machines. Par définition, la technologie n'est vraiment rien d'autre qu'une rationalisation de la procédure de travail (3). Mais depuis quand les richesses sont-elles créées par la rationalisation ? La rationalisation est-elle un signe de richesse ? Provient-elle de l'abondance ? Son but est-il l'abondance ? Ou n'est-elle pas plutôt une méthode utilisée chaque fois qu'un manque se fait sentir, qu'un besoin n'est pas satisfait ?

A quel moment vient-il à l'esprit d'un travailleur de rationaliser sa procédure de travail ? Au moment où il veut travailler moins, où il se rend compte qu'il peut profiter des fruits de son travail d'une manière plus rapide, plus facile et plus économique. Mais comment cet effort pour épargner le travail peut-il créer des richesses ? Par une augmentation du rendement et de la production de biens, nous répondra-t-on. En effet, c'est précisément la réponse que l'on peut attendre de l'esprit superficiel de l'économiste. S'il était possible d'obtenir ce résultat à si peu de frais, nous qui sommes les héritiers du travail de pionnier de plusieurs générations devrions littéralement nager dans les richesses de tout genre. Si nous pouvions obtenir des richesses en augmentant la production, le rendement, nous aurions dû les obtenir depuis longtemps, puisque la charge de travail mécanique et manuel que nous accomplissons augmente depuis longtemps. S'il en était ainsi, les signes de richesse seraient apparents partout : plus de liberté, plus de bonheur, plus d'abondance. Mais il n'y en a aucune trace. Le fait que le progrès technique ait enrichi un petit groupe, pas toujours sympathique, d'industriels, d'entrepreneurs et d'inventeurs, ne doit pas nous inciter à conclure qu'il a créé des richesses. Nous aurions tout aussi tort d'entretenir l'idée stupide qu'une race d'hommes exceptionnellement noble aurait créé notre technique, ou que les scientifiques, les savants et les inventeurs, sont charitables par nature, car ils ne le sont pas. Leur savoir n'a rien à voir avec la richesse et c'est ici que réside la différence entre l'ensemble de la simple érudition et la connaissance du sage. Pour reprendre les termes de Pindare, sage est celui qui en connaît beaucoup par nature, par opposition à celui qui a accumulé beaucoup de connaissances superficielles.

Là où l'accroissement de la production et l'accroissement de la charge de travail sont la conséquence d'un manque qui devait être comblé, là où ils sont dus à une augmentation de la consommation, ils ne peuvent évidemment pas créer de richesses. Toute rationalisation est la conséquence d'un manque. L'expansion et le perfectionnement constant des équipements ne sont pas simplement la conséquence du désir de pouvoir du technicien ; ils sont tout autant la conséquence du manque. C'est pourquoi la condition humaine caractéristique de notre monde mécanique est la pauvreté. Et cette pauvreté ne peut être surmontée par aucun effort technologique ; elle est inhérente à la technique ; elle a évolué au rythme de l'ère industrielle et elle continuera à le faire jusqu'au bout. Elle poursuit sa marche sous la forme du prolétariat, de l'homme qui n'a pas de ferme et ne fait pousser aucun épi de maïs, n'a rien

d'autre que sa capacité de travail et est lié au progrès technique pour le meilleur et pour le pire. Par conséquent, il importe peu que le dispositif technique soit contrôlé par le capitaliste, ou par le prolétariat, ou géré directement par l'État. La pauvreté demeure, car il est dans sa nature de demeurer ; car elle est le sous-produit implacable de la pensée technique, qui est complètement rationaliste. Certes, il y a toujours eu et il y aura toujours de la pauvreté, puisque la pauvreté qui, par définition, est un non-être ne peut pas être supprimée et sera par sa nature même toujours présente parmi nous. Mais la pauvreté produite par le progrès technique a quelque chose de typique qui la distingue. Elle ne pourra jamais être vaincue par le déploiement de la pensée rationnelle, ni par le perfectionnement de l'organisation rationnelle du travail.

La distribution de la pauvreté

La croyance selon laquelle l'organisation technique peut créer quelque chose qui dépasse ses objectifs techniques doit être réexaminée. Nous devons découvrir le rôle que l'illusion joue dans ce contexte. Aujourd'hui, la confiance dans le pouvoir magique de l'organisation technique est plus répandue que jamais et il ne manque pas de panégyristes pour l'exalter comme une panacée. Mais tout processus d'organisation a deux facettes et, si nous voulons estimer son coût, nous devons d'abord comprendre sa nature à double tranchant.

Il ne faut pas nier les avantages de l'organisation technique, ni le surcroît de puissance qu'elle apporte, mais il serait bon de reconnaître clairement les limites de son efficacité. Nous utilisons ici le concept d' « organisation » dans le sens précis et limité qu'il a dans le vocabulaire du progrès technique. Il comprend toutes les influences que le développement de la machine exerce sur l'homme. Si nous considérons un grand automate comme un paquebot de 30 000 tonnes alimenté par des moteurs au diesel, nous constatons que l'équipage du bateau est subordonné à une organisation qui dépend elle-même du mécanisme du bateau et est déterminée par la taille, la structure et l'équipement technique de ce mécanisme. Cette relation entre le dispositif technique et l'organisation du travail humain est une caractéristique omniprésente ; nous y reviendrons sous peu.

Pour découvrir les limites de l'organisation technique, il faut se demander quel est son objet. Il n'est pas question de répondre : l'homme et toutes les ressources à sa disposition. Une distinction doit être faite entre ce qui est déjà organisé et ces choses qui ne le sont pas encore parce que, jusqu'ici, l'organisation technique ne les a pas complètement, voire pas du tout, absorbées. L'objet de l'organisation ne peut évidemment pas être ce qui est déjà organisé ; l'organisation doit nécessairement s'emparer des éléments qui n'ont pas encore été organisés, car eux seuls offrent le moyen de garder l'organisation en vie. Si je fabrique des écrous et des boulons, le matériau que j'usine n'est pas un écrou ou un boulon

fini, mais du fer fondu à partir du minerai brut. Mais une loi particulière et impérieuse règne ici. Là où il y a beaucoup de matériaux inorganisés, l'organisation est minime. Là où les matériaux se réduisent, l'organisation commence à s'étendre et à devenir plus importante. Il est évident que l'on ne peut pas empêcher la pêche au long cours, car l'océan est tellement vaste et rempli de poissons qu'une organisation assujettissant la pêche au long cours à un règlement précis n'aurait pas grand sens. Là où existent de tels règlements, comme ceux qui sont relatifs aux accords internationaux sur la chasse à la baleine et aux phoques, ils sont dus à la volonté de prévenir une pénurie, à la crainte qu'une chasse impitoyable et excessive ne diminue ou ne fasse disparaître les ressources.

Le but d'une telle organisation est évident. Sa principale caractéristique n'est pas d'augmenter les richesses, mais de distribuer la pauvreté. Mais, une fois que la pauvreté commence à être distribuée, quelque chose se produit qu'il est impossible d'empêcher : elle se propage. Elle doit ainsi être constamment redistribuée ; elle doit être continuellement distribuée et c'est ainsi qu'elle se propage toujours davantage. Les matériaux non organisés diminuent proportionnellement, jusqu'à ce que l'organisation s'effondre, parce qu'il ne reste plus rien à distribuer. En effet, une fois que, en raison d'une pêche impitoyable, le nombre de baleines a tellement diminué que cette pêche n'a plus de sens, elle s'arrête. Il n'est pas du tout certain que ce soit précisément ainsi que disparaîtront les baleines – mais si elles ne disparaissent pas, le mérite n'en reviendra pas à l'organisation de la pêche à la baleine, dont les équipements techniques se perfectionnent à mesure que diminue le nombre de baleines. De même, les équipements techniques de toutes les organisations fondées sur l'exploitation, qu'elles tirent profit de la chasse aux baleines, des minerais, du pétrole, du guano ou de quelque autre ressource, se perfectionnent à mesure que diminuent les ressources qu'elles exploitent. Nous avons choisi l'exemple de la pêche à la baleine simplement parce qu'il s'agit d'un cas singulièrement révoltant, car il est révoltant que l'homme chasse ces grands mammifères marins, incarnations de la puissance, de l'abondance, de la beauté de leur élément et ne pensent qu'à les transformer en huile ou en savon.

Personne n'envisagerait de réduire la richesse et l'abondance, mais le manque et le besoin suscitent immédiatement une réglementation. Ce qui caractérise les organisations fondées sur le manque est qu'elles ne produisent ni n'accroissent absolument rien. Elles ne font qu'exploiter la richesse déjà existante et le font d'autant mieux qu'elles sont structurées rationnellement. Il n'existe pas de signe plus clair et plus certain de la pauvreté que la rationalisation progressive de l'organisation, l'administration et la gestion globales de l'homme par une bureaucratie d'experts ayant reçu une formation spéciale à cet effet. Pour reprendre les termes du technicien, la meilleure organisation est celle qui est la plus rationalisée – c'est-à-dire celle qui exploite dans toute la mesure du possible. Car, plus elle est rationnelle, plus elle exploite inexorablement les ressources disponibles. Dans une économie basée sur l'épuisement des ressources, seule l'organisation reste intacte – son pouvoir grandit, à mesure que la pauvreté se propage. La relation est réciproque – les matériaux non organisés disparaissent à mesure que s'étend l'organisation. Et la pression de l'organisation sur l'homme augmente à mesure que se propage la pauvreté, car il devient plus urgent de tirer de lui tout ce que l'on peut. Cette impitoyabilité

est typique de tous les moments de détresse humaine. Elle se retrouve dans les villes assiégées, dans les pays soumis à un blocus, à bord des navires dont l'eau et la nourriture s'épuisent.

Le progrès technique – nous aurons l'occasion de revenir sur ce point – va de pair avec le développement de l'organisation, avec la prolifération de la bureaucratie. Il nécessite un personnel pléthorique, personnel qui est complètement improductif, mais qui augmente d'autant plus vite qu'il y a moins de choses produites.

Le pillage de la Terre

L'industrie est la fille de la pauvreté. – Rivarol.

J'adore les machines ; elles sont comme des créatures d'un ordre plus élevé. L'intelligence les a libérées de toutes les peines et les joies qui sont le lot du corps humain dans son activité et sa fatigue. Les machines, posées sur le béton, ont l'air de Bouddhas méditant sereinement, assis sur leur lotus intemporel. Elles disparaissent à la naissance d'autres machines, plus belles et parfaites. – Henry van de Velde.

Pourquoi la contemplation des machines nous procure-t-elle un tel plaisir ? Parce qu'elles manifestent la forme fondamentale de l'intelligence humaine ; parce que, sous nos yeux, cette intelligence constructive et combinatoire dompte et accumule la force ; parce qu'elles triomphent sans cesse des éléments qu'elles frappent, pressent et forgent. Entrons donc dans l'atelier, pour observer ce qui se passe.

L'impression que nous donnent les procédés techniques de toutes sortes, lorsque nous les observons, n'est pas une impression d'abondance. La vue de l'abondance et de la profusion nous remplit de joie : elles sont les signes d'une fertilité que nous vénérons comme une force vivifiante. La formation des racines, la germination, le bourgeonnement, la floraison, le mûrissement et l'éclosion – l'exubérance des mouvements et des formes de la vie – nous fortifient et nous rafraîchissent. Le corps et l'esprit humains ont le pouvoir de donner de la force. L'homme et la femme l'ont tous deux. Mais l'organisation mécanique n'offre rien – elle organise le besoin. L'idée d'un vignoble, d'un verger ou d'un paysage en fleurs nous réjouit, non pas parce que ces choses rapportent des bénéfices, mais en raison de la sensation de fertilité, d'abondance et de richesses gratuites qu'elles produisent. Le paysage industriel, par contre, a perdu sa fertilité ; il est devenu le théâtre de la production mécanique. Il exprime avant tout l'avidité, en particulier dans les villes industrielles qui, pour reprendre une expression

métaphorique du langage du progrès technique, sont les foyers d'une industrie florissante. La machine nous donne une impression de voracité. Et cette sensation d'une faim grandissante, dévorante, d'une faim qui devient insatiable, émane de tout ce qui compose l'ensemble de notre arsenal technique.

Quand nous entrons dans une usine, que ce soit une fabrique de coton, une fonderie, une fabrique de soie ou une centrale électrique, nous avons partout la même impression. Le mouvement frénétique, dévorant, vorace qui fuse dans le temps, sans répit et insatiablement, révèle la faim, qui n'a jamais encore été assouvie et qui ne sera jamais assouvie, de la machine. Cette faim est si évidente que même l'impression de concentration de puissance que nous éprouvons dans les centres de l'industrie lourde ne peut pas nous empêcher de la sentir. En fait, c'est dans ces centres que la faim est plus grande, précisément parce que c'est là que se trouve la plus grande soif de puissance. Et l'esprit rationnel qui est derrière la machine et surveille de près son mouvement mécanique, automatique, est lui aussi affamé et la faim le suit partout. Il ne peut pas se débarrasser de la faim ; il ne peut pas s'en libérer ; il ne peut pas l'assouvir, quels que soient ses efforts. Comment le pourrait-il ? Cet esprit est lui-même frénétique, vorace et il n'a pas accès aux richesses ; il ne peut pas faire surgir l'abondance. Quelles que soient l'ingéniosité et l'inventivité qu'il déploie, cela lui est impossible. Car la rationalisation ne fait qu'accentuer la faim et augmente en fait la consommation. Cette consommation croissante est un signe, non pas d'abondance, mais de pauvreté ; elle est étroitement liée à l'inquiétude, au manque et au labeur.

Ce sont précisément les efforts méthodiques et rigoureux visant à mener à perfection les procédés techniques qui détruisent le fondement des espoirs que certains groupes placent dans cette perfection. Le progrès, par sa rapidité actuelle, crée une illusion d'optique, en faisant voir à l'observateur des choses qui n'existent pas. Il est prévisible que la technologie résoudra tous les problèmes qui peuvent être surmontés par des moyens techniques, mais nous ne devons rien en attendre, s'agissant de ce qui est au-delà des possibilités techniques. Puisque même le plus modeste procédé mécanique consomme plus d'énergie qu'il n'en produit, comment la somme de tous ces procédés pourrait-elle créer l'abondance (4) ? Les richesses ne peuvent certainement pas être produites par la technique. Ce à quoi nous avons affaire en réalité est une augmentation continue et indéfinie de la consommation. Il s'agit d'une destruction impitoyable, dont la terre n'a encore jamais connu d'équivalent. Une destruction de plus en plus impitoyable des ressources est la caractéristique de notre technique. Elle ne peut exister et se répandre que par cette destruction. Toute théorie qui néglige ce fait est bancal parce qu'elle ne tient pas compte des conditions fondamentales qui gouvernent la production et l'économie dans le monde moderne.

Une économie saine est une économie qui préserve et utilise parcimonieusement la substance grâce à laquelle fonctionne toute économie, afin que la consommation et la destruction ne dépassent pas la limite au-delà de laquelle la substance elle-même serait mise en danger ou détruite. Puisque la

technique présuppose la destruction, puisque son développement dépend de la destruction, elle ne peut convenir à aucun système économique sain ; on ne peut pas la considérer d'un point de vue économique. La consommation illimitée de pétrole, de charbon et de minerais ne peut pas être qualifiée d'économie, aussi rationnelles que puissent être les méthodes de forage et d'extraction. Ce qui est à la base de la stricte rationalité des méthodes techniques de travail, c'est une manière de penser qui ne se soucie pas de la préservation et de la sauvegarde de la substance.

Ce que l'on appelle par euphémisme « production » n'est en réalité que « consommation ». Le gigantesque dispositif technique, ce chef d'œuvre d'ingéniosité humaine, ne pourrait pas atteindre la perfection, si l'on voulait enfermer la pensée technologique dans un programme économique, si l'on voulait contenir la force destructrice du progrès technique. Mais ce progrès devient d'autant plus impétueux que sont grandes les ressources à sa disposition et qu'il les dévore. C'est ce qu'indique la concentration d'hommes et de machines dans les grands centres miniers, où la mécanisation du travail et la gestion des hommes sont les plus avancées. La rationalité de la technique, qui s'y déploie de façon très impressionnante ne devient intelligible que lorsque l'on a compris les conditions dont elle dépend. Elle est concomitante du gaspillage et du mépris de toute rationalité dans l'exploitation des ressources dont l'existence de la technologie dépend de la même façon que le bon fonctionnement des poumons dépend de l'air.

Le gaspillage est concomitant de la désolation et l'on trouve des scènes de désolation dès la naissance de notre technologie, à l'ère de la machine à vapeur. Ces scènes sont saisissantes, en raison de la laideur extraordinaire et du pouvoir cyclopéen qui les caractérisent. La machine envahit le paysage, en le détruisant et en le transformant ; chaque nuit, elle fait pousser des usines et des villes industrielles entières, des villes grotesquement hideuses, où la misère humaine se révèle de façon flagrante ; des villes qui, comme Manchester, constituent un paysage technologique tout entier et qui sont devenues synonymes de grisaille désespérante. La technologie assombrit l'air de fumée, empoisonne l'eau, détruit les plantes et les animaux. La situation qu'elle crée fait que la nature doit être « préservée » de la pensée rationalisée et que de grandes étendues de terre doivent être isolées, clôturées et tabouisées, comme des pièces de musée. Ce que fait apparaître toute institution plus ou moins muséale est que la préservation est nécessaire. Par conséquent, l'extension des zones protégées indique que des processus destructeurs sont à l'œuvre.

Les centres miniers, en particulier, sont les foyers du pillage organisé. Les richesses souterraines sont exploitées jusqu'à épuisement. La paupérisation humaine débute par la prolétarianisation des masses, auxquelles on inculque le travail en usine et que l'on maintient dans une condition pénible. L'exploitation de l'ouvrier (que le socialisme dénonce, aussi longtemps qu'il est dans l'opposition) est un symptôme inévitable de l'exploitation universelle à laquelle la technologie assujettit la terre entière. L'homme n'appartient pas moins que les gisements de minerais aux ressources que la technologie

soumet à la consommation. Les moyens par lesquels le travailleur essaye d'échapper à cette exploitation – les associations, les syndicats, les partis politiques – sont les méthodes mêmes qui l'enchaînent toujours plus étroitement au progrès de la technologie, au travail mécanique et à l'organisation technique.

Le revers de la technologie est un pillage qui est de mieux en mieux organisé ; il ne faut pas le perdre de vue, quand on parle de progrès technique. Certes, le fait de réussir à cultiver sans interruption nos terres arables et nos pâturages au moyen de fertilisants artificiels constitue une avance technique. Mais cette avance elle-même est en même temps la conséquence d'une insuffisance calamiteuse, car, si nous manquions de fertilisants, nous ne serions absolument plus capables de nous nourrir. Le progrès technique fait que, contrairement à nos ancêtres, nous ne pouvons pas choisir librement notre nourriture. Une machine qui triple la production d'un modèle précédent constitue un progrès technique, car elle est le résultat d'une conception plus rationnelle. Mais c'est précisément pour cette raison qu'elle possède également une puissance dévorante plus intense. Sa faim est plus grande et en conséquence elle consomme plus. L'ensemble du domaine de la machine est ainsi saturé d'une puissance enfiévrée et dévorante qui ne peut être satisfaite.

L'usure rapide que subit la machine est étroitement liée à ce phénomène. Que la plupart de nos machines soient mises au rebut si rapidement résulte de leur conception et de leur but. Leur durabilité, leur solidité et leur facilité d'utilisation diminuent dans la mesure même où la technologie approche de la perfection. La consommation que provoque la technologie s'étend même à son propre équipement. Les réparations et les remplacements que nécessitent constamment ces mécanismes représentent une immense charge de travail humain. Et la machine tombe rapidement dans cet état de délabrement dans lequel nous la voyons partout autour de nous. Le progrès technique recouvre la terre, non seulement de ses machines et de ses usines, mais aussi d'ordures et de débris. Tous ces tas de ferraille, toutes ces poutres tordues, toutes ces pièces de machines tordues et cassées et tous ces outils jetés, rappellent à l'observateur attentif l'impermanence, la fugacité du processus dont il est témoin. Peut-être l'empêchent-ils de surestimer tout ce progrès et l'aident-ils à comprendre ce qui se passe réellement. L'usure est une forme de consommation ; elle se manifeste avant tout là où il y a pillage et nous la trouvons donc en particulier partout où la technologie est à l'œuvre.

Si, dans deux millénaires, il existe toujours des archéologues – ce qui est plutôt improbable – qui entreprennent des excavations, disons à Manchester, Essen ou Pittsburgh, ils ne trouveront pas grand-chose. Ils ne découvriront rien d'aussi durable que les chambres funéraires égyptiennes et les temples de l'époque classique. Car ce qui fait fonctionner le système industriel n'est pas aere perennius (« plus durable que le bronze » – Horace). Ces archéologues pourraient même être surpris par le caractère dérisoire de leurs découvertes. Le pouvoir universel de la technologie est – ceux qui sont absorbés par la technologie l'oublie facilement – de nature éphémère. Partout, elle est menacée par la

désintégration, vouée au délabrement et le délabrement suit ses traces d'autant plus résolument et étroitement qu'elle se dirige à grands pas vers de nouveaux triomphes.

La machine ne crée pas de nouvelles richesses. Elle consomme les richesses existantes par le pillage, c'est-à-dire d'une manière qui n'est pas rationnelle, bien qu'elle emploie des méthodes de travail rationnelles. Plus la technologie progresse, plus elle dévore les ressources dont elle dépend. Elle ne cesse de contribuer à leur épuisement et est ainsi obligée de recommencer sans cesse à améliorer ses stocks et à rationaliser ses méthodes de travail. Ceux qui le nient, en affirmant que ce sont les richesses créées par les nouvelles inventions qui rendent l'équipement existant désuet, confondent cause et effet. Les inventions présupposent un besoin d'amélioration ; leur objectif est la rationalisation du travail. Le technicien n'est en droit ni de faire le procès des insuffisances sans cesse croissantes de la méthode technique de travail et des crises et troubles politiques répétés qu'elle provoque, ni d'accuser les pouvoirs politiques rivaux de ce monde de faire supporter à la production industrielle des coûts injustifiables. C'est en effet le cas ; car le principe de concurrence est un principe politique et économique et non un principe technique. Toutefois, même si le monde était un seul État, la machine pousserait le processus de rationalisation à ses conséquences extrêmes. Le processus de rationalisation se manifesterait dans une économie de marché tout autant que dans le type d'économie planifiée qui va de pair avec la technologie. Quand l'ingénieur détruit l'économie de marché – c'est-à-dire l'économie dans laquelle l'homme d'affaire est autonome –, il oblige l'économie à adopter un plan qu'il a lui-même conçu. A cette économie planifiée s'applique ce que nous avons dit précédemment des effets de l'organisation.

Quand les crises économiques ne peuvent plus être surmontées par des moyens économiques, les espoirs humains se tournent vers une rationalisation plus stricte de la technologie : c'est ainsi que naît l'idée de la technocratie. Mais nous devons d'abord examiner la question de savoir si c'est la technologie elle-même qui provoque ces crises. Nous devons déterminer si la technologie est capable de mettre de l'ordre dans notre économie et si cette organisation entre dans le cadre de ses tâches. Que signifie « technocratie » ? Si le terme a une quelconque signification, il ne peut avoir que celle de pouvoir du technicien, de prise de contrôle du gouvernement par le technicien. Mais le technicien n'est pas un homme d'État ; il n'a pas de talent pour la politique. Ses connaissances portent sur les effets techniques, fonctionnels. Toute connaissance technique est caractérisée par un impersonnalisme qui résulte nécessairement des faits purement matériels qu'elle traite. Cet impersonnalisme est une raison suffisante de douter que le technicien soit capable de prendre le contrôle de l'État et de le diriger.

La technologie contre une économie saine

On ne peut pas nier que la pensée technique est rationnelle, et que les méthodes techniques de travail sont conçues selon et régies par des considérations rationnelles. La rationalisation est une exigence que l'on attend de tout procédé d'un travail technique, une exigence à laquelle il ne peut pas se soustraire. L'effort incessant pour améliorer l'appareillage de la technologie par la pensée rationnelle exprime la recherche de la perfection du processus de travail. Le processus doit être exempt de toute imperfection afin de parfaitement remplir la tâche assignée. Mais il est imparfait, moins du fait des facteurs qui le rendent coûteux et cher – une telle imperfection est économique ; il est imparfait plutôt parce qu'il n'atteint pas son objectif de manière technique, parce qu'il n'est pas purement technologique. Le rendre tel est le but. Une machine qui convertit la chaleur en travail est imparfaite non car elle est coûteuse à construire, mais car son efficacité reste en deçà du maximum possible déterminé par le principe de Carnot de la thermodynamique.

Jusqu'à présent, presque aucune attention n'a été portée sur le fait que le rationalisme technique et économique ne coïncident pas, qu'ils diffèrent dans leur intention et dans leur but. L'intention et le but de toute économie intelligente – qu'elle soit individuelle ou communautaire – est qu'elle génère un profit. Mais le but du technicien est la perfection technique. Ce qui intéresse l'homme économique est de savoir si un procédé de travail est rentable. Mais pour le technicien, l'économie, comme toute autre activité, est quelque chose qui doit être soumis à la pensée rationalisée, technique. Une telle différence dans leur désir de puissance engendre la rivalité actuelle entre la pensée technique et économique. La pensée économique, qui demande l'autonomie, ne peut pas provoquer l'indifférence du technicien. Il n'acceptera pas que le progrès technique soit mis au service, et reste dépendant des objectifs des affaires.

Cette lutte éclate partout, et le pouvoir supérieur du technicien est évident, non au moyen des idéologies mais des inventions. L'homme économique qui achète un brevet technique afin de l'enfermer dans son coffre-fort bat déjà en retraite. Son usage de tactiques dilatoires montre son infériorité. Il est même obligé de fournir au technicien de nouvelles armes pour sa lutte. Qu'une installation soit rentable n'est pour le technicien pas une raison d'abandonner sa recherche de la perfection technique. Il ruinera même une entreprise rentable si elle refuse de céder à ses demandes de rationalisation technique. Il ruine le fabricant par des inventions imprévisibles. C'est lui qui du jour au lendemain crée de nouvelles industries et de nouveaux équipements techniques. Il ne se soucie pas plus du bonheur du capitaliste que de celui du prolétaire. Il ne se préoccupe pas des revenus, des taux d'intérêts, ou des niveaux de vie qu'ils permettent. On peut affirmer que l'indifférence à la prospérité, au bénéfice économique est « idéale » dans la mesure même qu'elle est une expression de sa supériorité sur l'homme économique, dont il se débarrasse des doctrines sans scrupules. C'est lui qui, par son invention de la machine à tisser, a séparé l'artisan de son métier à tisser et l'a obligé à devenir un opérateur dans une usine, un prolétaire. L'intention de son acte n'a pas été de s'enrichir le capitaliste aux dépens du travailleur de l'usine, mais il a accepté cette conséquence sans scrupules. Il s'est intéressé avant tout au développement du mécanisme technique, et pas du tout à qui cela profiterait. Un idéaliste de la science

pour la science comme Roentgen, par exemple, refusait catégoriquement de tirer un quelconque profit économique de l'invention de la machine à rayons X. Ce refus ne se fit pas sans compréhension des relations de force, car le scientifique ou l'ingénieur qui pense avant tout aux bénéfices devient captif de la pensée économique.

La dépendance de la pensée technique par rapport à la pensée économique se dissout cependant dans la mesure où l'économie est asservie à la rationalisation technique et doit céder à la contrainte exercée par le technicien. L'homme économique ne peut plus échapper à la recherche de perfection du technicien. Là où il essaie, il est étouffé par le lierre de la technologie. Le technicien détermine la forme du procédé de travail et gagne ainsi en influence sur le travail réel lui-même. La supériorité qu'il maintient est bien fondée. Il est supérieur parce qu'il pense en termes de rationalité absolue, tandis que l'homme économique pense seulement dans le niveau inférieur de la rationalité fonctionnelle. Les considérations religieuses, politiques, sociales et économiques sont exclues des processus de la pensée technologique avec lesquels elles n'ont pas nécessairement de lien. Nous constatons ici une recherche de pouvoir qui est fructueuse et terrifiante précisément parce qu'elle se garde des gains monétaires.

La technologie ne fonctionne pas selon des lois économiques. C'est la vie économique qui devient toujours davantage asservie à la technologie. Nous approchons d'un point – ici et là nous l'avons déjà franchi – où le rationalisme technologique dans la production devient plus important que le bénéfice généré. En d'autres termes, le progrès technologique doit se perpétuer même si cela entraîne une perte financière. Ce symptôme de détresse économique est également le signe d'une perfection technique croissante. La technologie dans son ensemble n'a absolument aucun intérêt dans les dividendes et ne pourra jamais en développer. Elle progresse au détriment de l'économie ; elle accroît la détresse économique ; elle mène à une économie de déficit qui croît d'autant plus évidemment que la perfection de la technologie progresse triomphalement.

L'invasion de la vie par les automates

Par quel signe pouvons-nous distinguer le plus clairement la recherche de perfection, ce leitmotiv de la technologie ? Par quel phénomène pouvons-nous le mieux mesurer le progrès technique tel qu'il s'est développé de commencements grossiers et incertains ? Il n'y a aucun doute que le passage de la machine à vapeur à l'électricité présente une telle marque. Un autre serait la coopération étroite qui est établie entre la technologie et la biologie et mène à la biotechnique, dans laquelle les lois de la mécanique sont appliquées à la vie.

Mais lorsque nous observons les procédures de travail de la technologie, la caractéristique remarquable est l'automatisme croissant auquel elles deviennent soumises. Le progrès technologique implique un accroissement de tous types d'automatisations. L'ensemble de la procédure de travail, jusqu'au produit achevé, est accomplie par une machinerie automatique et avec une uniformité mécanique répétitive ; l'ensemble de l'usine devient un seul automate. Le travailleur n'interfère plus manuellement avec l'automate. Tout ce qu'il fait est de contrôler mécaniquement quelques opérations automatiques. Et tout comme les procédures de travail desquelles résulte le produit achevé sont accomplies par un automate, ainsi le produit achevé lui-même est très souvent un automate conçu pour des procédures de travail mécaniques répétitives.

Ici réside la différence entre l'automate et l'ensemble des outils nécessitant une manipulation constante ; son objectif est un fonctionnement mécanique automatique et ininterrompu. Nous sommes entourés par un automatisme vers lequel toutes les branches de la technologie se développent. La plus grande partie de nos dispositifs de production opèrent automatiquement. Nos transports sont automatisés sous la forme de chemins de fer omniprésents, de bateaux à moteur, de voitures à moteur, d'avions, d'ascenseurs, et ainsi de suite. Notre lumière, notre eau, nos dispositifs de chauffage fonctionnent automatiquement. Il en va de même de nos armes automatiques. Il y a des automates de vente et d'alimentation, des automates radiophoniques et filmographiques, tous conçus pour une tâche d'exécution répétitive avec une uniformité mécanique, tout comme un enregistrement de phonographe répète encore et encore le même morceau. C'est exactement cet automatisme qui donne son caractère particulier à notre civilisation et la place à part vis-à-vis des techniques des autres époques. C'est par l'automatisme que notre technologie atteint sa perfection croissante. Sa signature est l'opération répétitive indépendante et inchangée de son appareillage.

Les procédés de travail mécaniques ont crû immensément, à la fois en nombre et en envergure, et il est évident que leur automatisme, contrôlé et surveillé comme ils le sont par l'homme, a à son tour son effet sur l'homme. Le pouvoir que l'homme acquiert par ses machines automatiques étend son emprise sur lui. Il est contraint de leur accorder sa pensée et son attention. Dans la mesure même où il travaille avec des machines automatiques, son travail devient mécanique et répétitif avec une uniformité machinale. L'automatisme embraye l'opérateur et ne relâche jamais son emprise sur lui. Nous reviendrons encore et encore sur les conséquences de cela.

L'invention de l'automate date de l'Antiquité, comme le montrent la colombe d'Archytas et le robot de Ptolémée Philadelphie. Ces mécanismes des plus admirés, comme les automates d'Albert le Grand, Bacon et Johannes Müller von Königsberg, étaient des jouets ingénieux, rien de plus (4a). Ils suscitaient non seulement l'émerveillement mais également la peur. Le robot d'Albert le Grand, qui pouvait ouvrir la porte et saluer le visiteur (le produit de décennies d'efforts), fut frappé d'un coup de canne par un Thomas d'Aquin surpris. La fascination intellectuelle que les machines ont exercée sur l'homme depuis

les temps les plus reculés se couple à un pressentiment étrange, un sentiment d'horreur presque inexplicable. Nous le percevons dans la remarque de Goethe sur le progrès du travail mécanique en usine, et dans le frémissement qu'éprouvaient Ernst Theodor Amadeus Hoffmann et Edgar Allan Poe en voyant les automates et les figures mécaniques du début du dix-neuvième siècle, parmi lesquels le joueur de flute mécanique, le batteur et le canard mécanique de Vaucanson sont les plus importants.

C'est la même horreur qui de longue date saisissait l'homme en présence des horloges, des moulins à eau, des roues – en présence de tout travail ou dispositif qui agissait et se mouvait alors qu'il n'avait pas de vie propre. Le spectateur ne se satisfait pas de l'étude de la mécanique ; il ne se satisfait pas de la compréhension de leur fonctionnement ; il est inquiet de leur action mécanique. Ce mouvement produit l'illusion de la vie, et cette illusion, une fois qu'il a regardé à travers, est précisément ce qui est si inquiétant. Les mythes, sagas et contes de fées ne font pas de distinction entre la nature animée et inanimée ; ils accordent même la vie à ce qui est sans vie par diverses personnifications. Qu'une telle distinction ne soit pas reconnue est le fondement de la poésie qui s'exprime par la métaphore, l'analogie et l'image ; c'est également le fondement de l'épopée. Orphée, par exemple, auquel fut attribué le don d'animer les pierres mêmes, est le poète envoûtant et le chanteur envoûtant. La machine, toutefois, donne l'impression que quelque chose sans vie pénètre et imprègne la vie. C'est ce que l'observateur ressent et ce qui évoque en lui les idées de vieillesse, de froideur, de mort, semblables à la conscience d'un temps sans vie, mécanique, se répétant, tel que celui des mesures d'horlogerie. Ce n'est pas un hasard que l'horloge soit le premier automate à rencontrer un succès remarquable parmi les hommes. Dans le système philosophique de Descartes, les animaux, qui sont considérés comme des automates, ne sont rien d'autre que des horloges dont les mouvements se déroulent selon des lois mécaniques. Nous abordons ici le problème du temps, un problème qui est inséparable de l'automatisme du mouvement. A partir de maintenant, cependant, nous aurons affaire à ces théories du temps qui ont eu une influence sur la technologie et, d'autre part, au rôle que les diverses méthodes de mesure du temps ont exercé.

L'invasion de la vie par le temps mort

Tempus absolutum, quod aequabiliter fluit. – Newton.

Selon la mécanique galiléenne et newtonienne, le temps est absolu. Le temps que Newton décrit est un temps général et universel – Tempus absolutum, quod aequabiliter fluit (« temps absolu, qui s'écoule à un rythme constant »). Selon Kant, le temps n'a pas de réalité absolue, ni indépendante, ni inhérente. En tant que réalité indépendante, le temps existe seulement comme un mythe, où Cronos tranche les parties génitales de son père avec une faux en diamant, ou dans l'esprit des individus qui font du temps,

une chose qui n'existe pas, une chose qui existe. Le temps n'est pas non plus une réalité inhérente aux choses. Puisque le temps est un concept a priori, le lien entre le temps et les choses est aboli ; l'expérience ne peut pas être admise. Kant se sert de sa prémisse que le concept de temps est donné a priori afin de nier sa réalité absolue, qu'elle soit indépendante, ou inhérente.

Ce temps, qui ne représente rien en soi quand on lui soustrait les objets, pas plus qu'il n'est inhérent aux choses, est par conséquent un concept idéologique, une forme sans contenu, un modèle intellectuel. Ce modèle n'est pas comme une boîte vide, ou, comme on l'a dit, un immeuble vide. On peut le comparer au vide d'une boîte – sans la boîte. Si, alors, le temps n'est pas inhérent aux choses, on doit conclure que tout ce qui meurt, flétri, dépéri n'a en réalité rien à voir avec le temps, et que le langage de tous les peuples, puisqu'il exprime l'inhérence du temps dans les choses par d'innombrables mots, idiomes, phrases et proverbes, est sur la mauvaise voie. Selon Kant, les vacances sont contenues dans le temps, mais le temps n'est pas contenu dans les vacances. Le rythme est dans le temps, mais le temps n'est pas dans le rythme. Il s'ensuit que tout ce qui naît et meurt, tout ce qui est en mouvement, demeure hors du temps, le temps est seulement une idée, un modèle intellectuel qui n'a rien à voir avec les choses. Car qu'est-ce que la vie et la mort, qu'est ce que tout ce qui est en mouvement a à voir avec le temps dans ce cas ? Même si Kant niait la réalité absolue du temps que Newton affirmait, il est d'accord avec Newton sur d'autres propriétés du temps. Il a lui aussi la notion d'un seul temps universel, infini et indéfiniment divisible qui est irréversible et ne peut pas être mesuré par lui-même mais seulement par les mouvements spatiaux-temporels des corps. Le temps est ici toujours égal au temps. La relation entre les particules de temps est quantitativement mesurable, mais toutes ces particules sont qualitativement et formellement identiques. Et ces particules de temps, si elles ne sont pas simultanées, s'écoulent en un flux régulier comme des molécules canalisées, mais sans être de nature moléculaire. Ou on pourrait les assimiler à une bobine qui se déroule de l'infini vers l'infini avec une vitesse constante, uniforme. Le concept du temps de Kant trahit qu'il a été influencé et façonné par la mécanique galiléenne et newtonienne. Il est devenu ainsi quelque peu mécanique. Car le temps est évidemment compris ici comme quelque chose sans vie, rigide. Et en effet, celui qui lit le dicta fondamental de Newton sur la nature du temps ressent une impression de majesté de la mort et d'admiration révérentielle de l'éternité.

Newton accorde une réalité absolue à ce mouvement linéaire, ininterrompu, par lequel le temps s'écoule inexorablement. Selon Kant, il s'agit simplement d'une construction intellectuelle, dans laquelle seule elle existe. Le temps, affirme Kant, détermine « la relation des idées dans notre état intérieur. Et puisque cette vision intérieure ne prend aucune forme physique, nous essayons de compenser ce manque par des analogies, et représentons la séquence du temps comme une ligne allant vers l'infini, une ligne qui réduit d'un coup toutes les choses à une seule dimension. Des propriétés de cette ligne nous tirons ensuite toutes les propriétés du temps, à la seule exception que les parties de la ligne existent simultanément, tandis que les parties du temps se suivent toujours. »

Il existe toutefois encore une autre raison à cette conception linéaire du temps. Cette conception est due au fait que l'espace et le temps sont ici compris comme étant complètement indépendants. On considère que ni l'espace-temps ni le temps-espace n'existent. Le temps linéaire traverse l'espace sans le toucher ; l'espace s'étend de la même manière dans le temps. Si cette stricte séparation du temps et de l'espace est acceptée, la conception linéaire du temps reste, effectivement, celle qui est la plus intelligible et la plus convaincante, puisqu'un flux constant et uniforme de temps ne peut être conçu que comme une ligne. Nous mentionnons cela à la lumière de ces théories modernes de la physique dans lesquelles cette séparation est remplacée par une union indissoluble entre le temps et l'espace – une conception qui mène à une interprétation tout-à-fait différente de l'univers.

Il est immédiatement convaincant pour la plupart des gens qu'il doit y avoir un temps unique, infini et indéfiniment divisible. Peut-être est-ce parce qu'il est analogue à un espace unique, infini et indéfiniment divisible ; peut-être, aussi, car cette conception réduit tout à la plus simple expression. Se pourrait-il qu'il y ait deux, plusieurs, ou un nombre infini de temps ? Si le temps est inhérent aux choses de telle manière que la nature de la chose affecte le temps, ou que la nature du temps affecte la chose, ne s'ensuit-il pas qu'il doive y avoir un nombre infini de temps ? En dehors des relations entre les choses, ne doit-il pas y avoir également des relations entre les temps qui se distinguent non seulement quantitativement par la mesure, mais qualitativement, selon leur structure ?

Aussi longtemps que nos perceptions théoriques se limitent au domaine des sciences mathématique et physique, nous pouvons nous contenter d'une définition mécanique du temps. Mais si nous dépassons ces limites, de telles définitions mécaniques peuvent-elles encore nous satisfaire ? Pouvons-nous nous contenter de déclarations telles que, par exemple, le temps existe a priori et doit être imaginé comme une ligne ? Ou que la vitesse, dans le même espace, est inversement proportionnelle au temps ? Se pose ici la question du rôle joué par nos méthodes de mesure, car nous réglons non seulement le temps au moyen d'horloges ; mais ces horloges régulent à leur tour notre temps. Ces deux procédés de mesure diffèrent. Quand nous étudions le lien entre eux, il devient clair que la mesure du temps et de ses particules au moyen d'horloges qui enregistrent le flux mécanique du temps n'existe pas pour elle-même. Elle est plutôt étroitement liée au second procédé de mesure par lequel les horloges régulent notre temps. Cette impasse n'est en aucun cas surmontée si nous admettons qu'un événement récurrent dans la nature nécessite toujours la même durée. Des instruments basés sur des événements naturels récurrents ont été conçus, tels que l'horloge à quartz. Les mesures du temps peuvent par de tels instruments être effectivement rendues indépendantes de la rotation de la Terre, dont l'uniformité est douteuse. Mais reste encore la question de savoir s'il existe des répétitions uniformes, s'il peut y avoir dans toute la Nature deux événements qui sont exactement identiques et diffèrent seulement par le moment de leur apparition.

Nous ne nous attarderons pas sur cette question qui n'a ici qu'un intérêt théorique. Nous l'avons indiquée seulement pour montrer ce qui compte dans la mesure du temps par des instruments, à savoir la phase de duplication mécaniquement précise d'un phénomène physique qui se base sur une méthode. La supposition que le temps est égal au temps demeure. Si elle est acceptée, la détermination de la relation entre les particules de temps dépend alors du raffinement des méthodes qui peuvent donner des mesures toujours plus exactes. La relation entre le temps absolu et empirique dans ces procédés de mesure n'est pour le moment d'aucune importance. De l'hypothèse d'un temps absolu au sens de la mécanique galiléenne et newtonienne, et en particulier de la définition du temps de Newton, on peut conclure que le temps, alors qu'il est mû, ne se meut pas lui-même ou n'évolue pas lui-même. Il se meut comme une machine, c'est-à-dire, il opère comme un automate.

Car si le temps se mouvait lui-même et évoluait lui-même, il ne pourrait pas « s'écouler à un rythme constant », comme l'affirme Newton. Sans cette hypothèse il ne pourrait pas exister d'horloges, car elles dépendent toutes de l'existence d'une répétition uniforme. A des fins pratiques de mesure du temps, cela ne fait pas la moindre différence que nous attribuions au temps une réalité absolue, ou que nous le considérions comme un idéal transcendant et une réalité empirique. Toutes ces définitions, peu importe à quel point elles sont idéologiquement contradictoires, sont sans influence sur les méthodes de mesure du temps. L'amélioration de ces méthodes se poursuit indépendamment des disputes théoriques.

La tyrannie du causalisme sur l'homme

Les sciences naturelles ne sont pas concevables sans la reconnaissance d'un élément mécanique dans la Nature. Quand les sciences naturelles sont à l'œuvre, elles doivent découvrir et déterminer « ce principe du mécanisme de la Nature sans lequel aucune science naturelle ne pourrait exister » (Kant). Pourquoi ne peut-il y avoir aucune science naturelle sans ce mécanisme ? La réponse est que sans mécanique, il ne peut y avoir aucun standard constamment valide et calculable. Sans lois mécaniques, cette exactitude, qui en elle-même n'est rien d'autre que la certitude mécanique que des causes identiques produisent toujours des effets identiques, ne pourrait pas être atteinte. Nous avons ainsi raison d'appeler le scientifique naturel un mécanicien qui mérite une reconnaissance scientifique seulement dans la mesure où il retrace dans sa pensée le mécanisme de la Nature. Cela s'applique que le scientifique travaille expérimentalement ou théoriquement. Tout ce qui se situe au-delà ne fait pas partie des sciences naturelles – par exemple, toutes ces disciplines qui ne peuvent pas être proprement réduites à des mécanismes. Il ne peut ainsi pas y avoir d'esthétique ou de physionomie scientifique, et toute tentative de les établir en tant que sciences ne rencontre à juste titre que méfiance et rejet. Les objections de Lichtenberg à la physionomie de Lavater sont irréfutables. Il y a d'excellents physionomistes, mais on ne peut d'aucune façon faire de la physionomie une science exacte. Le scientifique naturel manifestera toujours une tendance à délimiter sa science aussi nettement et étroitement que possible, à la rendre complètement méthodique, à la systématiser. Les sciences

naturelles se limitent ainsi à ce qui peut être prouvé mathématiquement, ou à ce à quoi la loi de causalité s'applique, ou à ce qui est purement fonctionnel. Ces efforts qui, comme toute épaisse fortification de frontières nationales, donne souvent une impression de peur, provient psychologiquement d'un désir de sécurité.

Une conception mécanique du temps est une condition préalable aux découvertes et aux inventions des sciences naturelles exactes. Sans elle, aucune science naturelle ne pourrait exister. La conception scientifique de l'exactitude et la conception mécanique du temps sont si inséparablement liées qu'elles ne peuvent en aucun cas être séparées l'une de l'autre. Sans les horloges, il n'y aurait pas d'automates, pas de science, car sans les méthodes de mesure du temps sur lesquelles la science se fonde, la science ne parviendrait à rien. Les méthodes scientifiques ne sont pas possibles sans un contrôle du temps constant par des dispositifs de mesure du temps. Et l'ingénierie, l'industrie et l'ensemble de notre technologie ne peuvent exister que lorsque que ces dispositifs de mesure du temps parviennent à la fiabilité et à l'exactitude. Sans une telle exactitude de la mesure du temps, il aurait été impossible, par exemple, de construire des chemins de fer. Car l'exploitation et la maintenance d'un chemin de fer nécessitent l'exactitude d'une horloge ; elles présupposent le calcul précis d'horaires qui reviennent périodiquement avec une uniformité mécanique. Le chemin de fer lui-même n'est-il pas une horloge de laquelle nous exigeons qu'elle soit « à l'heure », à savoir ponctuelle à la minute près ?

Quand nous étudions l'appareillage et l'organisation humaine qui ont été créés par notre technologie au cours de son évolution, il devient clair qu'ils dépendent également de la conception mécanique du temps, la seule conception qui peut garantir le progrès technique. A quel point l'ensemble de l'ordre de la civilisation est-il réglé comme une horloge, à quel point le progrès technique cherche-t-il à tout soumettre à cette précision semblable à celle d'une horloge, le sommeil de l'homme, son travail, son repos et ses loisirs.

Le causalisme – un point sur lequel nous reviendrons – ne peut devenir un tyran que lorsque son cycle devient mécaniquement calculable et répétable dans le temps, quand il peut être divisé en une succession de fonctions. Là où le causalisme vient à prédominer, il engendre un ordre mécanique qui lui est apparenté ; il met en évidence une mentalité d'horloger. Quelles sont les limites de cette mentalité ? Si l'univers venait à être conçu comme une grande horloge et chacun de ses mouvements comme étant mécaniquement mesurable et prédictible, alors le but ultime de la pensée techno-scientifique serait la compréhension de ce mécanisme central. Et l'application de cette connaissance signifierait la mécanisation complète de l'homme.

La victoire du temps mort sur le temps de la vie

Le temps de l'horloge est un temps mort, tempus mortuum, dans lequel les secondes se suivent l'une après l'autre dans une répétition monotone. Le temps sans vie mesuré par l'horloge s'écoule parallèlement au temps de la vie de l'homme, mais à l'écart, complètement sans égard pour les hauts et les bas de la vie où deux moments ne sont jamais pareils.

Pour l'esprit réfléchi, l'horloge évoque la pensée de la mort. La figure de Charles V mourant, faisant le tour des horloges de sa collection et essayant de régler leurs mouvements, dégage la froideur de la mort. Il observe et il écoute le passage du temps qui mène inévitablement à la mort. La vue constante d'horloges autour de nous nous a habitués à voir en elles de simples dispositifs d'indication du temps. Mais à une époque où l'horloge publique, visible de loin, était encore regardée comme un chef d'œuvre rare, elle proclamait un immanquable Memento Mori, « Souviens-toi que tu mourras ». Une étude de l'utilisation artistique de l'horloge comme un symbole de mort fournirait une documentation abondante à cet égard. Il suffit de penser à la « Danse macabre » d'Holbein, avec la mort tenant le sablier avec ses doigts osseux.

Le propriétaire d'une horloge devient conscient du temps seulement dans sa vacuité ; tout temps qui pénètre notre conscience de cette façon est un temps mort. Un automate nous inspire le même sentiment de temps sans vie, se répétant mécaniquement ; il n'est essentiellement rien hormis un dispositif opérant sans problèmes selon le temps mort d'une horloge. Il n'y aurait pas d'automates sans horloges.

Un lien existe ainsi en effet entre le triomphe du calvinisme à Genève et l'établissement de l'industrie de l'horlogerie dans cette ville en 1587. Calvin avait développé l'idée de prédestination avec une logique inexorable, avec une cohérence jamais atteinte dans l'Eglise catholique, ni par Augustin, ni par Gottschalk, ni par Wycliff, ni par les jansénistes. La doctrine du décret de réprobation de Dieu, placé avant la chute de l'homme par l'école la plus orthodoxe du calvinisme, atteint chez ses partisans les plus ardents une sévérité mécanique. A la lecture des théologiens calvinistes, on ne peut pas échapper à l'impression qu'ils concevaient Dieu comme le Grand Horloger, et que le calvinisme, encore plus que le luthérianisme, constitue un point de départ pour la pensée causaliste. Même la stricte doctrine de prédestination de Luther, éludée et affaiblie par la formule du concordat, manque encore de l'exactitude mécanique de la théologie calviniste. Nous pouvons nous rappeler ici que Rousseau était à la fois un calviniste et le fils d'un horloger. Il devint catholique, retourna au calvinisme, et dédia le deuxième de ses essais primés, Discours sur l'inégalité, au grand conseil de Genève.

L'histoire de l'origine et du développement graduels des horloges nous indique comment les dispositifs de mesure qui contrôlent le flux du temps sont devenus progressivement davantage raffinés et exacts. La précision des chronomètres et des méthodes chronométriques montre l'importance croissante qui leur est accordée. Permettez-nous de rappeler l'invention presque simultanée du pendule par Huyghens et Hevelius, une invention basée sur les études de la chute des corps de Galilée. Une telle simultanéité donne une bonne illustration de la pensée déterminée à l'œuvre dans ce développement.

La plus minuscule des particules de temps est aujourd'hui mesurée avec précision. Des centres techniques fournissent et équiper l'homme avec l'heure exacte. De plus en plus de traits mécaniques envahissent la vie et le travail de l'homme. La question doit maintenant être posée de ce à quoi cela mène. Les méthodes de mesure du temps ne sont pas des fins en elles-mêmes. Elles servent à organiser le temps, à rationaliser le temps, à mesurer de plus en plus précisément le passage du temps.

Seul un temps mesurable, exactement répétable, est d'intérêt pour l'épistémologue, le scientifique, le technicien. Pour un tel temps, et dans un tel temps, il construit ses chronomètres, ses automates. Et avec ce temps sans vie, on peut faire beaucoup de choses. Les méthodes de mesure peuvent le subdiviser à volonté. Il peut être rapiécé, comme des morceaux de cuir sont assemblés pour former une ceinture, ou des maillons pour former une chaîne s'enroulant autour d'une roue dentée (4b). Il peut être divisé et découpé à volonté, ce que l'on ne peut pas faire avec le temps de la vie ou avec les organismes qui vivent en lui : les graines, les fleurs, les plantes, les animaux, les hommes, les pensées organiques. C'est pourquoi la technologie travaille avec des fragments de temps, et tout comme elle a des concepteurs pour chaque partie d'une machine, ainsi elle emploie des experts en étude du temps – des hommes qui supervisent l'exploitation rationnelle du temps sans vie. L'intention et l'objectif de leurs méthodes sont exactement les mêmes que ceux que les biologistes appliquent quand ils divisent l'œuf de l'oursin, ou vivisectent des salamandres et des lézards afin de trouver jusqu'où une partie peut être réduite tout en étant encore capable de vivre, et quels genres de mutilations leur boucherie produira. Car toutes ces méthodes soumettent les organismes vivants, qui prennent part au temps vital, à un temps mécanique, sans vie.

Au fur et à mesure que les mécanismes gagnent du terrain, surgissant là où le temps sans vie les attend, nous pouvons observer à quel point le temps sans vie a envahi le temps de la vie. Tout comme la technologie a changé notre idée de l'espace en nous faisant croire que l'espace s'est raréfié, que la Terre a rétréci, elle a également changé notre idée du temps. Elle a conduit à une situation où l'homme n'a plus de temps, où il est dépourvu de temps, où il a soif de temps. J'ai du temps quand je ne suis pas conscient du temps qui me presse de par son absence de qualité, comme le temps sans vie. Celui qui a le loisir dispose ainsi d'un temps illimité ; il vit dans la plénitude du temps, qu'il soit actif ou au repos. C'est ce qui le distingue de l'homme qui est simplement en congé ou en vacances et qui, par conséquent, ne peut disposer que d'un temps limité. L'organisation technologique du travail ne permet plus le loisir ;

elle accorde au travailleur fatigué seulement la maigre mesure de vacances et de temps libre qui est absolument nécessaire pour maintenir son efficacité.

Dans la mesure où le temps sans vie peut être exploité mécaniquement, il commence à empiéter sur le temps de la vie de l'homme et à l'opprimer de toutes parts. Le temps sans vie peut être mesuré avec la plus grande précision ; il peut être divisé et déterminé par des méthodes précises, et le temps de la vie est maintenant mécaniquement régulé par ces mêmes méthodes, et assujettit à une nouvelle organisation du temps. L'homme, qui contrôle la machine, est devenu son esclave et doit obéir à ses lois. L'automate contraint l'homme à un travail automatique. Cela est le plus évident dans le trafic automobile, où l'automatisme est particulièrement avancé. Le trafic adopte une nature automatique, et l'homme doit lui obéir. C'est apparent dans le fait que l'homme est privé de toutes ses qualités à l'exception d'une – il est toujours reconnu comme un piéton, un objet du trafic. En tant que piéton, soit il obéit aux règles du trafic et le trafic ne lui porte aucune attention, ou il est un transgresseur, un danger pour le trafic. Dans le dernier cas, il attire une attention que l'on doit appeler humaine en comparaison de l'indifférence glaciale avec laquelle les piétons qui se comportent correctement se cèdent le passage.

Le mythe des sciences exactes

L'espoir ultime de la physique mécanique classique était d'atteindre un point à partir duquel tout causalisme pourrait être déduit et expliqué. Les méthodes de la physique classique, en d'autres termes, visaient à la découverte d'une loi universelle. Ce déterminisme mécanique se révèle lui-même des plus clairement dans la théorie de Laplace, qui décrit le monde comme un système de points matériels ayant des relations fixes les uns avec les autres. Si ces relations sont connues, si les positions et les mouvements des points matériels sont connus pour un mouvement particulier, il est alors possible, en intégrant les équations différentielles en arrière et en avant, de déterminer l'état du monde à tout moment passé ou futur. Par exemple, si nous satisfaisons les conditions de la théorie de Laplace, nous devrions être capables de redécouvrir les œuvres perdues de Praxitèle ou des peintres grecs. Nous devrions être capables d'anticiper à volonté chaque moment du futur, ou de reconstituer tout moment du passé. A cet égard le fait que, pour faire ces calculs, on doive admettre que les points matériels eux-mêmes doivent être complètement rigides et inaltérables est remarquable. Il est également évident que cette fiction nous permettrait seulement d'approcher à la fois du début et de la fin du monde, mais non de les atteindre, puisque les déterminations se succèdent indéfiniment dans les deux directions. Le problème des limites dans lesquelles les lois physiques peuvent s'appliquer n'est jamais mentionné, ni la question de savoir si les lois de la nature peuvent changer au cours du temps.

Ce déterminisme strict disparaît à présent parce que les lois de la physique, en théorie, apparaissent n'être rien de plus que les résultats de statistiques. L'hypothèse que la lumière consiste en des quantas, et la présentation d'Heisenberg de la mécanique quantique, ne peut plus s'accorder avec les anciens concepts. La mécanique quantique d'Heisenberg, en particulier, prouve qu'aucune méthode de mesure ne permet d'obtenir de données absolument exactes d'évènements à un moment donné. Toute mesure change l'objet mesuré lui-même. Au bout d'une science physique qui n'accorde qu'une probabilité statistique aux lois de la Nature, ne se trouve rien d'autre que la loi des grands nombres. La causalité stricte du cours de la nature se dissout maintenant dans des probabilités arithmétiques. Puisque l'exactitude des résultats calculés à partir de probabilités dépend de la fréquence de répétition, l'exactitude disparaît au fur et à mesure de la diminution des répétitions. Mais si les lois de la Nature s'appliquent seulement avec cette mesure de la précision qui vient de la minutie des quantas, alors la détermination d'un état qui se situe loin du présent devient plus incertaine plus il est éloigné et plus un intervalle de temps important le sépare du présent.

Ces hypothèses de la physique théorique reflètent un acte de résignation dans l'esprit des physiciens, à savoir une renonciation à la tentative d'outrepasser de certaines limites. Elles restreignent la validité des lois physiques à un domaine plus étroit. Dans le monde l'Histoire où rien ne se répète, rien ne peut être prédit. L'Histoire porte au-delà du domaine des lois physiques. Dans le monde de la physique, le concept de causalité en tant que chaîne ou en tant que flux continu est remplacé par le concept d'une séquence de probabilités. La conception de l'univers devient elle-même plus élastique.

Tout comme l'exactitude des déterminations calculables se confine au domaine de l'infiniment petit, ainsi est-elle également limitée dans une autre direction. Quand nous passons de la chimie l'inorganique à la chimie organique, il devient évident que la structure moléculaire des substances devient de moins en moins « stable ». Quand nous avons affaire à de prétendues macromolécules, il n'est plus possible de déterminer le nombre exact de molécules uniques qui les composent ; seul l'ordre de grandeur, le degré de polymérisation peut être déterminé. Finalement, la structure des composés de l'albumine devient toujours plus complexe dans la mesure même où leur similarité, et avec la similarité la fréquence de répétition, décroît. Tout tend ici vers le cas individuel qui ne peut pas être prédit parce qu'il n'admet pas la répétition. Dans le domaine de l'infiniment petit, les limites sont posées par le principe d'indétermination d'Heisenberg. Cependant, une relation de cette sorte qui substitue la probabilité à la séquence causale exacte ne peut évidemment pas être établie dans une autre direction – la direction dans laquelle la fréquence de molécules identiques décroît de plus en plus. Car les limites sont ici posées, non par la minutie quantitative de l'évènement observé, mais par l'unicité de la molécule.

Les méthodes de la physique n'offrent aucune aide quant à la compréhension de processus qui ne peuvent pas être épuisés par des mesures. La même chose s'applique aux méthodes d'une biologie ou d'une chimie qui étudie les processus de la vie par des méthodes physico-chimiques. Rien de plus ne

pourrait être obtenu ici si nous concevions la physique comme une discipline branche de la biologie. Il semble en fait probable que la physique ne serait pas très fructueuse si elle adoptait une terminologie biologique et des méthodes biologiques, car elle perdrait cette précision et ce caractère incisif qui figurent parmi ses meilleures qualités.

Des propositions à cet effet, toutefois, montrent le désir croissant des diverses sciences de devenir philosophiquement légitimes. Cela est le plus évident en physique, une science qui se tourne à nouveau vers la philosophie, en particulier dans sa préoccupation du concept de temps. De plus, la physique se tourne inmanquablement vers la théologie, et ce n'est pas surprenant. Car un scientifique exact qui croit qu'il s'est libéré des problèmes théologiques, qu'il s'intéresse à une vérité et une réalité qui ne connaissent aucun dogme, se fourvoie. Il peut faire de telles déclarations et prétendre qu'il s'intéresse seulement à la connaissance des lois qui gouvernent les processus de la Nature. On peut concéder cela. Mais cette connaissance ne peut pas être isolée, et celui qui essaie de faire ainsi ne parvient pas à une base indépendante sur laquelle se tenir ; il ne fait que perdre de vue les corrélations entre toutes les choses. La théorie de l'évolution, le problème des facteurs, la théorie de la sélection – tout converge vers l'idée de création. Ces théories dépendent entre autres de notre admission d'un seul acte de création ou d'une création continue.

Le problème de la causalité ne peut pas être traité sans considérer la question du libre arbitre ou de la détermination, et cette question est inextricablement liée aux doctrines religieuses de la prédestination. Il en va de même du problème des formes préétablies, et de l'ensemble de la théorie de l'hérédité. On peut retracer des liens de ce genre dans les fondements de la mécanique. Et ceux qui croient que la loi de l'énergie en physique, ou que la mécanique ondulatoire ou quantique, ou la théorie cinétique de la chaleur a été « épurée » de ces liens philosophiques, ne parvient simplement pas à comprendre que ces liens font partie intégrante et sont formateurs de la perception elle-même. Les neutraliser ne signifie pas s'en débarrasser. Le scientifique exact ferme simplement les yeux quant à eux. De surcroît, il aime croire que seul ce qui est mécanique possède une exactitude. Le mathématicien, aussi, présume que les mathématiques sont la seule source d'exactitude. Ce qu'il néglige est que le concept d'exactitude, comme celui de fin, est un concept relatif qui n'a de sens que si des prémisses sont admises. Par exemple, on ne peut pas atteindre une exactitude absolue de mesure, mais nous pouvons rendre nos mesures aussi exactes que possible sous certaines conditions. Il n'y a pas de conception absolue, universelle de la perfection, seule une spécifique résultant de l'accomplissement de conditions spécifiques. De la même manière, il y a seulement un concept spécifique de l'exactitude, et seul ce concept et rien de plus est exprimé par l'exactitude mathématique et causale.

Kant croyait qu'il y avait une science seulement dans la mesure où il y avait des mathématiques. La même erreur peut être rencontrée parmi plusieurs mathématiciens et physiciens qui croient qu'eux seuls possèdent l'exactitude. Cependant, ils la possèdent seulement dans leur domaine. Il y a aussi de

l'exactitude dans les mouvements des animaux et dans les émotions et les passions de l'homme. L'hexamètre homérique ou une ode pindarique a autant d'exactitude que toute relation causale ou formule mathématique. Mais cette exactitude rythmique, métrique est d'un autre ordre, plus élevé. Qu'elle ne puisse pas être calculée n'est pas une raison de la dire moins exacte que les résultats de telle ou telle mesure quantitative.

La perversion de la liberté

Quelle est la différence entre la causalité mécanique présumée par les scientifiques et les techniciens contemporains et le déni du libre arbitre tel qu'il a été exprimé dans les dogmes religieux de la prédestination et dans les doctrines philosophiques de la prédétermination ?

Le libre arbitre n'existe dans aucun cas, pas plus qu'il n'est possible. Car celui qui admet que l'homme possède le libre arbitre est contraint d'affirmer la détermination indéterminée. Mais cela présuppose l'existence d'une indifférence ou égalité d'intention, qui laisse inexpliquée comment une quelconque décision est jamais prise. Une égalité si complète doit mener à une paralysie de la volonté, par laquelle toute décision cesse, parce que les deux parties de la balance sur laquelle une décision est pesée sont en parfait équilibre. Ce serait l'équilibre atteint par l'âne de Buridan, qui meurt de faim entre deux sacs de foin. Cet âne est cependant un phantasme.

Leibniz observe que les deux moitiés du monde qui résulteraient si nous tracions une ligne verticale passant par le centre de cet âne sont tout aussi égales l'une et l'autre que les deux moitiés de l'âne lui-même. Il rend clair qu'il ne peut pas y avoir une égalité parfaite d'équilibre parce que l'équilibre n'existe pas. Mais même si la volonté n'est pas libre, la détermination à laquelle elle est soumise n'est pas la même que la nécessité aveugle. Car là où la nécessité aveugle règne, il n'y a pas du tout besoin de volonté, libre ou non ; dans ce cas, la contrainte mécanique suffirait.

La volonté n'est pas libre, mais la nécessité par laquelle elle agit est conditionnelle ; elle présuppose et a besoin de la volonté ; elle ne peut pas agir sans elle. La doctrine de la prédestination n'est pas identique à la doctrine qui assujettit toute chose aux fonctions mécaniques et fait de la fonction causale la solution à tous les problèmes, la deux ex machina. Si on essayait d'imaginer un tel dieu, on le visualiserait comme un simple fonctionnaire et technicien, un constructeur et un opérateur de machines. Sa création serait une usine automatique qui viserait à transformer également l'homme en automate. Car il s'agit du but ultime si la doctrine de la prédétermination se transforme en une doctrine de fonctions mécaniques

comprenant même la volonté de l'homme. La subordination de la volonté humaine est ainsi pervertie en un fonctionnement vide.

Quidquid fit necessario fit (« Ce qui est fait, est fait par nécessité »). Nous n'agissons pas par libre arbitre, mais nous n'agissons pas plus par la contrainte ; autrement, l'homme ne pourrait pas avoir, comme on dit, sa propre volonté. Nous ne sommes pas contraints d'agir contre notre volonté comme un détenu qui est obligé par une contrainte et une pression d'agir contre sa volonté, dont la volonté est fléchie et brisée et qui est soumis à une volonté étrangère, contre sa volonté. Le choix de la volonté est également toujours un choix de conscience, dans le véritable sens du terme ; nous agissons consciemment et non pas par nécessité aveugle. Bien que notre volonté ne soit pas libre, nos actes sont voulus, accomplis dans la conscience de la liberté et du libre choix. Et cette conscience est justifiée ; elle prévaut parce que le choix présuppose notre volonté, parce que sans notre volonté il ne serait pas fait. La conscience du libre choix peut être plus faible chez un homme inactif, ou un homme de faible volonté. Elle peut être plus forte chez une personnalité active et vigoureuse. Mais elle est toujours là. Elle est si prononcée que l'esprit naïf est trompé par elle dans sa croyance au libre arbitre.

Puisque notre volonté est déterminée, notre liberté est également déterminée. Ainsi quand nous parlons de liberté, nous devons comprendre de quel genre de liberté nous parlons. Nous ne pouvons choisir ni le moment ni le lieu de notre naissance, nous ne pouvons choisir ni nos parents ni notre famille. Et tout comme ni notre corps ni aucun de nos organes ne sont de notre fait, mais viennent d'une préformation et d'une pré-ordination qui échappent à notre influence, ainsi en va-t-il de nos relations au monde prédéterminé, et de chacune de nos pensées. Puisque tout est pré-arrangé, notre liberté ne peut résider nulle part ailleurs quand dans l'arrangement lui-même. La liberté est donnée à l'homme avec sa disposition, une disposition qui diffère chez chaque individu. Tout comme il y a des aigles et des alouettes, des lions et des lièvres, de même l'homme porte en lui la marque de la grandeur, ou de la solitude. Il a une personnalité indélébile, et cette personnalité détermine le genre de liberté qu'il a. Que sa pensée soit noble et audacieuse, ou manquant d'assurance, timide et lâche ; qu'il vive une vie fougueuse et résolue, ou simplement végétative – ces traits déterminent le degré de sa liberté.

Si toute chose était gouvernée par la nécessité mécanique, il n'y aurait aucun besoin de libre arbitre ; en fait, le problème du libre arbitre ne pourrait pas se poser. Tout ne serait qu'impact, pression, force conductrice. Mais puisqu'il y a une *necessitas consequentiae*, une nécessité qui présuppose et requiert la volonté, notre volonté, bien que non libre, imprègne constamment nos actions et actes et agit en vertu de la liberté qui nous est accordée. Cette liberté est ce qui distingue l'homme de l'automate, ce qui sépare la créature libre et raisonnable de la machine. La machine n'a ni volonté libre, ni volonté non libre ; elle n'a pas du tout de volonté.

C'est par conséquent une comparaison fallacieuse et trompeuse qui assimile la préformation et la préordination du monde et tout ce qui se produit à un mécanisme, où tout arrive mécaniquement. Car un mécanisme qui répète le même mouvement rigidement et uniformément ne peut d'aucune manière être comparé à l'univers, où on ne peut pas trouver deux choses qui sont identiques, deux causes qui produisent le même effet. Puisqu'il n'y a pas deux choses qui sont complètement identiques, il n'y a pas deux causes qui sont complètement identiques. Le monde n'est ainsi pas un moulin habité seulement par des meuniers ; moudre du blé n'est pas son seul but. Mais il y a toujours eu des fabriques sur celui-ci, parmi elles des usines à tapis roulants du pire genre. Il ne fait aucun doute que le progrès de la technologie a constamment augmenté le nombre de ces tapis roulants, en particulier par son insistance sur la division du travail, car cela accroît le fonctionnalisme du travail tout en permettant une plus grande efficacité mécanique. Une telle mécanisation porte inévitablement atteinte à la liberté humaine. Car la mécanisation met en évidence la doctrine des fonctions mécaniques et avec elle une conviction croissante que l'homme aussi est soumis à des nécessités mécaniques.

Marx a comparé le tisserand hindou à une araignée, et cette comparaison exprime son dédain du travail manuel, tout comme il attribuait une certaine platitude et stupidité à la vie des paysans dont le travail, à l'époque, était principalement fait à la main. Mais le tisserand d'usine est-il moins une araignée ? A en juger par ses hypothèses fondamentales, le marxisme et un spinozisme modifié, et il souffre des erreurs du système de Spinoza.

La notion que le travail manuel est monotone et que cette prétendue monotonie fastidieuse est éliminée par le progrès technique – cette notion est fausse. Le contraire est vrai. Le sale et dur boulot que l'homme doit faire ne décroît pas davantage, car il n'y a pas de diminution du nombre de décharges et d'égouts dans le monde. Le travail manuel ne décroît pas du tout avec le progrès de la machine ; il augmente plutôt et, dans la mesure où il est au service de la machine, il change de nature (4c).

Toute chose provient de la main de l'homme et en elles y retournent toutes. Tous les mécanismes ont évolué et sont contrôlés par nous. Même les automates les plus ingénieux et accomplis sont loin de permettre à nos mains de se reposer, encore moins de les remplacer, car il ne s'agit pas d'un mécanisme travaillant par lui-même, mais une partie d'un vaste appareillage technique dont le développement constant entraîne une augmentation de la charge de travail. Personne qui postule que tout travail qui peut être fait mécaniquement doit être accompli mécaniquement ne devrait soutenir sa revendication en déclarant que la mécanisation soulage le travailleur. Car la mécanisation accroît non seulement la quantité de mouvements mécaniques et l'usure produite par ce mouvement ; elle augmente également la charge de travail. Le technicien a toujours l'intention d'étendre la domination de la machine, et telle est la cause de l'exigence que tout ce qui peut être mécanisé doit être mécanisé. Mais, pour prendre un exemple extrême, les piétons devraient-ils être abolis parce que nous avons des moyens mécaniques de transport qui nous soulagent de marcher ?

Le socialisme en tant que reddition à la technologie

Au début de l'ère de la machine, quand la charge de travail à effectuer mécaniquement était petite, on ne considérait pas que la mécanisation devrait mener à une nouvelle organisation du travail, une planification à laquelle l'homme lui-même serait assujéti de force. Mais avec l'avancée de la technologie, les conséquences de la mécanisation croissante du travail deviennent de plus en plus apparentes. Non seulement de plus en plus d'hommes sont employés mécaniquement, mais leur travail devient également de plus en plus spécialisé. À la spécialisation scientifique s'ajoute la spécialisation technique. La spécialisation croissante des sciences, qui crée une isolation artificielle et des murs entre départements, trouve sa contrepartie dans la technologie puisqu'elle décompose et découpe le travail humain.

Une des caractéristiques de la production mécanisée est que chacune de ses parties est remplaçable et interchangeable. L'appareillage peut être démantelé, et peut être réassemblé. Les parties qui sont usées ou abimées peuvent être réparées ; les vieilles parties peuvent être enlevées et de nouvelles parties peuvent leur être substituées. Et cela marque une nouvelle étape dans l'organisation de la technologie que ces parties remplaçables, interchangeables soient elles-mêmes sujettes à la rationalisation, à la standardisation ; qu'elles puissent être classifiées et standardisées d'une manière qui s'étend à chaque branche de la technologie. Les avantages de la standardisation sont si évidents qu'il n'est pas nécessaire d'en discuter. La standardisation est une des méthodes qui ajoutent à la simplicité, la flexibilité et la perfection de l'appareillage technologique.

Mais tout comme la machine elle-même peut être divisée et mise en pièces, afin que ses parties deviennent remplaçables et même interchangeables, de même le travail qui est accompli avec et par cette machine peut être divisé et réduit en morceaux. Le travail peut être divisé en fonctions, formant une chaîne chronologique d'opérations mécaniques, et cela mène à son tour à l'emploi fonctionnel du travailleur. Le travail mécanisé perd cette coordination physique qui caractérise tout travail purement manuel.

Quand nous étudions les outils manuels typiques, nous trouvons qu'ils sont adaptés au corps humain. La pelle et la bêche ne sont fondamentalement rien d'autre que des extensions de la main creusant et du bras creusant. Le marteau est essentiellement le poing ; le râteau a des doigts. Les manches de ces outils, leur taille, leur forme expriment leur lien étroit avec le corps humain. Une bonne faux, par exemple, et le faucheur qui la manie sont parfaitement adaptés l'un à l'autre. Le soin méticuleux avec lequel un joueur de billard sélectionne sa queue reste un mystère jusqu'à ce que nous comprenions que

la queue qu'il a choisie en particulier parmi les dizaines d'autres est celle qui est parfaitement adaptée à son corps en vertu de son poids, sa taille, sa flèche et d'autres qualités. Seulement si nous comprenons cette relation nous pouvons comprendre pourquoi tout jeu, pourquoi tout travail est bénéfique, pourvu qu'il soit approprié à notre corps. Cette convivialité, cependant, est éliminée dans la mesure où la machine s'immisce et devient mécaniquement autonome. Le travail est divisé mécaniquement et disséqué en segments infimes. On peut avoir une impression immédiate de cette spécialisation du travail en regardant les offres d'emploi de l'industrie, et la terminologie utilisée pour décrire le type de travail. Il y a des prospecteurs, des calculateurs, des superviseurs, des planificateurs, des concepteurs de parties, des commis au classement, des contrôleurs de qualité, des experts en efficacité, des spécialistes en réalisation de schémas, des gérants, des modélistes, des traducteurs de plans, des commis à l'étude du temps, et des estimateurs de coût de production en tous genres.

Quel est le sens de toutes ces activités de travail préparatoires ? Elles divisent le travail dans son ensemble en fragments, en les plus petites unités possibles de travail. Il s'agit souvent d'un seul mouvement, un seul mouvement uniforme de la main que le travailleur répète jour après jour, année après année. Un tel travailleur n'est plus un ouvrier, ni un « homme à tout faire », une expression qui désigne celui qui est capable d'accomplir plus d'un travail et de les accomplir complètement. Il conserve seulement une fonction, une tâche fonctionnelle prescrite par le mécanisme. Plus la technologie avance, plus elle se spécialise, et plus la charge de travail purement fonctionnel augmente. Dans la mesure où cela se produit, le travail se détache du travailleur, se sépare de sa personne – il devient autonome. Il n'y a plus de relation vitale entre le travailleur et son travail, comme dans le cas de l'artisanat ; cette relation est purement fonctionnelle. L'opérateur de la machine est aussi interchangeable que le sont les parties de la machine. Le travailleur peut être commuté vers n'importe quelle autre fonction, avec une aisance d'autant plus grande que le caractère fonctionnel du travail devient plus général ; à savoir que le travail devient davantage spécialisé. Tout comme la standardisation des parties de la machine entraîne une plus grande utilisabilité, ainsi l'opérateur devient utilisable pour n'importe quelle autre opération de la machine.

Mais ce serait une erreur de penser que cette plus grande utilisabilité signifie un plus grand degré de liberté. Le contraire est vrai. Le fonctionnalisme du travail, qui signifie que le travail devient autonome, mène à la dépendance du travailleur à l'égard de l'appareillage et de l'organisation du travail. Partant de là il perd le droit et le pouvoir de déterminer lui-même quel travail il doit accomplir. Il est plus mobile, mais précisément pour cette raison il est plus aisément harnaché à l'organisation. Puisque son travail n'est plus d'aucune façon lié à sa personne, le travail peut être davantage organisé. Le travailleur, étant interchangeable, peut être affecté n'importe où. Il doit dorénavant s'attendre à être mis au travail contre sa volonté, c'est-à-dire à effectuer des travaux forcés. Car plus l'appareillage est vaste et complexe, plus la compulsion qu'elle exerce sur l'homme est inévitable. Il ne peut échapper à cette compulsion. Il n'est pas même capable de l'étudier ; tous ses efforts dans ce sens sont vains. Ils

sont aussi futiles que les efforts du prisonnier qui a été placé sur un tapis roulant qui tourne d'autant plus vite qu'il essaie de fuir.

Il y a tout de même une différence entre le prisonnier et le travailleur. Le travailleur, dans sa propre pensée, favorise le progrès de la technologie et de l'organisation. Il s'efforce seulement d'essayer de prendre leur contrôle, car il chérit le faux espoir qu'il pourra de cette manière améliorer son sort. En d'autres termes, sa pensée est sociale, bien plus que celle des autres. Mais son socialisme, qui évolue au même rythme que la technologie, n'est rien d'autre qu'un ajustement de son intellect et de sa conduite vis-à-vis de l'organisation technique du travail.

Les organisations du travail apparaissent là où les travailleurs prennent conscience du et comprennent le fait qu'ils sont devenus dépendants et qu'ils doivent s'organiser pour opposer une résistance commune. Toutes ces organisations se caractérisent par la haine avec laquelle elles considèrent le travailleur non organisé, le travailleur qui n'a pas encore été entraîné par la compulsion du travail mécanique et par la nécessité de sacrifier son indépendance à l'organisation. Alors comme les travailleurs s'unissent, toutefois, ils remplissent involontairement une condition du progrès technique, la condition que tout doit être organisé. Les travailleurs, pensant qu'ils agissent de leur propre volonté, travaillent avec enthousiasme, mais leur organisation en syndicats n'est qu'une expression de la compulsion mécanique à laquelle ils sont assujettis. Ces organisations qui essaient de préserver pour leur groupe certains types de travaux, se désintègrent dès que la perfection de la technologie mécanise tout travail, lorsque l'organisation du travail devient universelle, quand tout le monde devient un travailleur.

La technologie ne sert pas l'homme mais elle-même

Les mécaniciens refusent de considérer les points de vue causal et téléologique comme également valables. Là où ils sont obligés d'employer des concepts de but final, ils le font seulement à condition que tout but se fonde sur des hypothèses à priori, qu'il devra être réduit à des relations causales. Comme ils sont nominalistes, les concepts universels sont pour eux quelque chose qui se place au-delà des faits – *universalia post rem* – et ils n'acceptent aucun but sur lequel ils ne peuvent pas mettre la main. Ils nient qu'un tel but puisse avoir une réalité, *in re* ou *ante rem* (« dans l'objet » ou « avant l'objet »). Ils craignent que s'ils devaient abandonner la méthode inductive, ils perdraient en même temps cette exactitude que la physique classique-mécanique possède (ou pensait qu'elle possédait), l'exactitude des déterminations calculables.

Les vitalistes, d'un autre côté, ont tout aussi tort en contestant toutes les positions des mécanicistes. Ils doivent payer de cette témérité encore et encore. Des processus physico-chimiques sont présents non seulement dans la structure des molécules et des cellules ; mais ils peuvent également être observés dans la prestation d'un opéra, ou dans une fête à la cour de Montezuma. Qu'ils soient importants dans un tel contexte est une autre question. Plus précisément, la question est de savoir si de telles prestations d'opéra et de telles fêtes sont le résultat de processus physico-chimiques, dont on ne peut nier l'existence ; ou si la musique et la gaieté dirigent vers leur propre fin la somme des processus mécaniques qui ont lieu. Si la question est formulée de cette manière, il devient évident qu'ici la vieille bataille entre nominalistes et réalistes est menée une fois de plus. Il nous sera profitable de rester hors de la bataille et de nous abstenir de soulever la question de qui fut le premier entre la poule et l'œuf.

Dans le domaine de la technologie cette dispute n'est pas d'une très grande importance. Les pensées causale et téléologique participent toutes deux au développement des processus techniques. Les séparer ou jouer une manière de penser contre l'autre n'y changerait pas grand-chose. Si nous considérons n'importe quel type d'appareil – une automobile, par exemple – nous réalisons immédiatement que les fonctions de causalité et de finalité sont inséparablement unies en lui. Elles constituent deux aspects d'une seule et même chose et cette union étroite est une des caractéristiques les plus remarquables de la technologie. C'est pourquoi nous ferions bien de mener un examen plus approfondi de cette coopération hautement fructueuse entre les pensées causale et téléologique.

Quand nous parlons de but, nous utilisons inconsciemment une expression métaphorique. Car l'objectif ou le but, dans le véritable sens germanique du terme, n'est rien d'autre que l'œil de bœuf au centre de la cible – l'endroit où le tireur décoche sa flèche et qu'il espère toucher. Quelque chose semble servir un objectif quand les moyens que nous employons afin d'atteindre un certain but sont appropriés pour le but. Ainsi, l'assertion que quelque chose « sert un but » exprime une relation. Quand nous disons que quelque chose sert un but, nous exprimons un jugement dérivé de notre raison, et un tel jugement présuppose la connaissance et la compréhension des moyens et de la fin.

Il s'ensuit que nous pouvons uniquement appliquer le concept de but au sujet des hommes, animaux, plantes, ou tout autre chose créée qui n'est pas notre création dans un sens très limité. Car nous ne connaissons pas, et ne pouvons déterminer par la raison, le but final auquel servent les hommes, animaux et plantes. Peu importe ce qui peut nous paraître utile dans leur comportement, nous ne pouvons pas tirer de conclusions valides à propos de leurs buts finaux et fondamentaux à partir de simples adaptations de leurs organismes à certaines fonctions. Quand nous tirons des conclusions au sujet du but final à partir des effets que nous percevons, nous risquons de nous tromper, en particulier quand nous comprenons mal la relation qui est inhérente au concept de but.

Le concept d'objectif technologique est du bon sens dans la mesure où nous pouvons clairement étudier les moyens que notre machinerie combine afin de servir une fin donnée. Leur efficacité peut être comprise et testée. Mais nous ne devons jamais oublier que cette efficacité concerne partout et toujours seulement les moyens, et non la fin qui est accomplie. C'est uniquement quand la fin qui a été accomplie constitue à son tour un moyen vers une autre fin que le mécanisme devient un moyen lui-même et assume un objectif. Cette relation peut également être exprimée en disant qu'il existe seulement des objectifs techniques dans le domaine technologique.

Bien des choses ont été appréhendées lorsque nous avons reconnu que l'efficacité croissante des moyens mécaniques a lieu dans la mesure même de la progression de la pensée causale. Le perfectionnement de la machine serait impossible si ce type de pensée n'était pas incessamment à l'œuvre, car son domaine et son terrain d'essai est avant tout notre technologie. La relation des moyens aux fins correspond à la relation des causes aux effets. Elles ne sont pas identiques, mais elles œuvrent ensemble comme une chaîne de transmission et une roue dentée. Toute extension de la loi de causalité doit produire un effet sur la relation des moyens aux fins. Ainsi, le concept d'objectif technique est directement influencé par la causalité. Puisque c'est le cas, la machine et l'organisation sociale sont liées, et on ne peut pas concevoir l'une sans l'autre. Elles œuvrent comme les lames d'une paire de ciseaux ou les mâchoires d'une pince. Ces comparaisons n'ont pas été choisies au hasard : elles décrivent le processus, et elles font aussi allusion à la douleur incisive et à la pression que l'homme subit ici.

Il peut sembler étrange que ce système industriel moderne titanique, avec son organisation humaine qui essaie de tout engloutir, et dont nous rencontrons le pouvoir à chaque pas, ait dû croître à partir d'essais et d'erreurs apparemment non liés, d'inventions largement dispersées, de débuts résolument humbles. Mais la convergence de ces inventions n'est qu'une expression de la convergence d'une manière de penser absolument uniforme peu importe son point d'origine. Partout où cette pensée est à l'œuvre, l'ensemble de ses manifestations contribuent aux artifices mécaniques partout dans le monde.

L'erreur de la pensée spécialisée

Il va sans dire que le technicien rejette tout ce qui ne correspond pas à l'idée qu'il se fait de l'efficacité et de l'utilité. Il ne doutera pas que ce qui est techniquement utile est également désirable et avantageux. Une machine mal construite le met mal à l'aise et le dégoûte. On peut dire qu'en cela il est animé, non seulement par la volonté de faire respecter les lois mécaniques, mais aussi par l'honneur professionnel et l'estime de soi. Car une pièce d'équipement imparfaite n'est pas seulement inefficace ; elle donne également une mauvaise opinion de son concepteur ; elle montre qu'il est un bon à rien.

Mais ce concept d'efficacité doit être examiné. Nous devons déterminer les limites dans lesquelles il a du sens. Un exemple le montrera clairement. Une automobile bien construite est efficace parce qu'elle atteint l'objectif assigné. Supposons que cinq millions de voitures ont été construites selon un modèle bien conçu et qu'elles sont toutes utilisées. Cela ne change rien à l'efficacité du modèle ; on pourrait dire au contraire qu'une utilisation aussi généralisée est une preuve suffisante de son efficacité. Nous pourrions aller plus loin et supposer que cette automobile, fabriquée dans une grande usine, a rencontré un tel succès qu'elle est utilisée par tous les adultes d'un grand pays. Cela démontre encore plus clairement son efficacité.

Mais nous ne devons pas oublier que son efficacité est simplement une question de conception et de production, c'est-à-dire qu'il s'agit d'une efficacité spécifique. Une tout autre question est de savoir s'il est utile que tous les adultes d'un pays possèdent et utilisent une automobile. Elle est évidemment d'ordre plus général et, en l'abordant, nous nous rendrons compte qu'elle nous mène au-delà du domaine de la technologie. C'est pourquoi les techniciens ne se la sont jamais posés. Le technicien bénéficie directement de l'utilisation du plus grand nombre possible d'automobiles, car la mécanisation du transport répond à ses besoins et à ses désirs. Il porte ainsi l'automobile à sa perfection technique sans réfléchir aux conséquences non techniques que doit avoir une augmentation incessante du nombre d'automobiles. Il exigera même que tout le monde possède au moins une automobile et nous avons tous entendu les jubilatons par lesquelles a été accueillie cette exigence.

Mais quiconque approuve une idée comme celle de « deux voitures dans chaque garage » attribue implicitement à chaque personne une utilisation et une consommation supplémentaires de métaux, de pétrole, d'essence, de charbon, de caoutchouc et d'autres matériaux, ce qui, à l'échelle terrestre, conduirait à un gaspillage extrême des ressources. A la consommation directe provoquée par cette mécanisation il faut ajouter une consommation que l'on peut appeler sous-produit de la mécanisation. Les installations de production et de transformation de matériaux bruts, telles que les mines, les aciéries, les plantations de caoutchoutiers, ne représentent qu'une partie de cette consommation supplémentaire. Une considérable expansion des réseaux routiers, de l'organisation du transport, des services de tous genres, est une autre nécessité immédiate. La motorisation peut être considérée comme le résultat de l'organisation technique du travail ou, vice versa, l'organisation technique du travail comme le résultat de la motorisation. Elles sont comme une paire de pinces dont chacune serre avec la même force. Toute organisation technique généralise l'équipement technique ; toute mécanisation augmente à son tour la rationalisation de l'ordre social. Plus l'organisation technique se développe, plus son équipement doit se développer et vice versa. Si nous considérons, d'un côté, l'organisation technique comme un tout et, de l'autre, l'ensemble de l'équipement qui la fait fonctionner, nous pouvons nous faire une idée précise de la taille colossale des pinces et de la pression énorme qu'elles exercent.

Ce serait toutefois une grave erreur de penser que nous avons ici à affaire à un processus ordonné, un processus qui produit ou réalise autre chose que sa propre expansion. A cet égard, les apparences sont trompeuses. La charge de la preuve incombera à celui qui affirme que ce processus est organisé. Le fait que certains appareils favorisent l'organisation de certaines activités et vice versa n'est guère probant dans ce contexte, car c'est une simple tautologie. Rien ne prouve que les méthodes de production rationnelles de la technologie soient très bénéfiques pour l'homme. En effet, ces méthodes produisent les mêmes résultats dans une toute autre direction : elles encouragent le gaspillage des ressources.

Selon Platon, la différence entre la science et la mécanique appliquée réside dans le fait que la mécanique n'a aucune idée des moyens qu'elle emploie, ignore leur nature et est par conséquent une activité vulgaire et non une science. Cette cécité s'explique par les buts que poursuivent les arts mécaniques. Parce que la technologie poursuit ses propres fins, elle est incapable de prendre la hauteur nécessaire pour voir que les tendances évolutives qui se développent à partir de la mécanisation et de l'organisation du travail humain forment un tout. Il faudrait pour cela une liberté d'esprit que l'on ne saurait attendre d'aucun spécialiste. Car le spécialiste, quel que soit son domaine, est au service des organisations techniques. La spécialisation du travail n'est rien d'autre qu'un des principes sur lesquels est fondé l'ensemble de l'organisation actuelle du travail, une méthode vantée qui, nous assure-t-on, est particulièrement efficace et profitable. De plus, la spécialisation convient parfaitement au type de mentalité qui se concentre uniquement sur les fonctions, quelle que soit la perniciosité de cette mentalité d'« horloger » pour l'homme. C'est pourquoi un certain nombre de soi-disant « dirigeants » démontrent et exaltent la grande efficacité de l'organisation et de l'équipement techniques et se félicitent de l'avoir démontrée, parce qu'ils ne pensent pas aux relations inhérentes à tout concept de fin. Ces preuves ne prouvent cependant rien. Car, quelle que soit l'efficacité de la mécanisation et de l'organisation du travail, même si les limites ultimes de l'efficacité de l'automatisation totale étaient atteintes, la question que nous avons posée n'aurait pas même été effleurée ; elle n'aurait été qu'esquivée. Cette question était la suivante : où toute cette efficacité mène-t-elle ? Où mène-t-elle l'homme ? On ne peut pas répondre à cette question au moyen de la pensée fonctionnelle, qui s'intéresse invariablement à la confusion effrénée des seuls phénomènes et étudie invariablement la succession des phénomènes dans le but de les disséquer.

La vraie réponse ne peut se trouver que dans l'examen des effets que l'ordre technologique produit sur l'être humain. Nous devons pour cela faire une analyse critique de la stratégie universelle de la technologie.

La technique engendre la bureaucratie

L'organisation s'empare de l'homme chaque fois qu'il entre dans le domaine du progrès technique. La technologie, non seulement satisfait la demande, mais encore l'organise. Comment procède-t-elle ? La méthode est irrésistible et tout à fait simple. Pour utiliser une expression technique courante qui la décrit très bien, « Elle connecte l'homme ». Elle le fait avec la même aisance que celle avec laquelle nous appuyons sur un bouton ou un petit interrupteur pour allumer une lumière. Le procédé est universel ; il englobe non seulement le travailleur, mais également tous ceux qui vivent à l'intérieur de l'organisation technique. Quand un service public me fournit du gaz, de l'eau, du chauffage ou de l'électricité, je me sou mets de ce fait à une organisation qui s'étend comme une série de cercles concentriques et qui est gérée depuis un centre technique. Quand je fais installer un téléphone ou une radio chez moi, ce n'est pas seulement qu'un objet qui est mis à ma disposition, je suis par là même raccordé à un circuit de lignes électriques ou à un réseau radiophonique. Je fais partie d'une grande organisation qui est gérée depuis un bureau central. Cette centralisation est caractéristique de tout ce qui est technique. Toutefois, elle n'est pas hiérarchique – elle ne fait qu'exprimer la régularité des causes et des effets, telle que nous la percevons dans tout appareil mécanique. Si des termes comme ceux de « direction » ou de « supervision » sont utilisés dans de tels contextes, ils ne dénotent jamais quoi que ce soit qui ressemble à une échelle de valeurs. Ces expressions n'ont qu'une signification technique. elles sont utilisées comme les concepts de matière en physique, concepts qui, chaque fois qu'ils sont appliqués, ne reflètent que les propriétés physiques de la matière.

Si nous nous représentons une maison dont la construction témoigne d'un haut degré de perfection technique, qui est une « machine à habiter » et dans laquelle toutes les tâches mécaniques sont accomplies automatiquement, nous constatons non seulement qu'elle est équipée d'un grand nombre d'interrupteurs et de bornes de connexion, mais également que ses habitants y dépendent complètement de son organisation technique, qu'ils sont soumis à ses fonctions techniques et qu'ils doivent subir les effets néfastes de chacune des perturbations qui peuvent survenir dans son fonctionnement. Ce n'est pas tout. Les habitants de cette maison ont peut-être la sensation agréable d'être pourvus de toutes les « commodités modernes ». Ils peuvent nourrir l'illusion que la machine leur procure un confort, qu'elle a pour but d'accroître leur confort. Quand ils tournent le bouton de leur radio, ils s'attendent à ce qu'une musique éthérée dissipe l'ennui de leurs heures de loisir, chasse ce sentiment de vide qui, selon Cassien, attaque le moine du désert particulièrement vers la sixième heure du jour. Leur attente ne sera pas vaine. Mais il se peut également que leur récepteur émette des voix bien différentes, bien moins agréables, qui pourraient leur demander de se lever et d'aller au travail et de faire des choses qu'ils n'aiment pas du tout. Les possibilités qui s'ouvrent ici sont laissées à l'imagination du lecteur.

La force organisatrice de la technologie augmente au rythme effréné du progrès technologique, car la mécanisation du travail et la mécanisation de l'organisation humaine sont inséparablement liées.

L'automatisation de la fabrication des produits techniques ne peut se dérouler sans entraves que si le travailleur aussi est soumis à une automatisation similaire par une organisation parallèle, automatisation en vertu de laquelle chacun de ses mouvements se répète monotoneusement. Cela ne veut pas dire que le travailleur devient un robot et ressemble à la machine qu'il fait fonctionner. Mais il est attaché à sa machine comme à une prothèse rigide qui entrave tous ses mouvements spontanés. On attend de lui qu'il travaille avec sobriété, méticuleusement, ponctuellement, avec une précision mécanique et qu'il laisse sans protester un temps mort réguler son travail. Des dispositifs astucieux l'obligent à travailler, tout en contrôlant son travail. Un de ces multiples dispositifs de contrôle est la chaîne d'assemblage, qui fut introduite pour la première fois dans les abattoirs de Chicago. Le médecin qui fait un prélèvement sanguin à un conducteur pour savoir s'il a consommé de l'alcool est un fonctionnaire de l'organisation du travail ; il veille à ce que le travail ne soit pas perturbé, comme un agent de circulation, ou un juge, qui inflige une amende à celui qui a commis une infraction au code de la route. Les tests d'aptitude n'évaluent pas la capacité à penser indépendamment, mais la capacité à réagir mécaniquement à certains stimuli mécaniques.

Ces procédures techniques gagnent du terrain partout. Partout où elles apparaissent, elles introduisent cette succession de mouvements mécaniques, cette chaîne de réactions prédéterminées, qui crée la dépendance. Notre tâche ici ne peut pas être d'énumérer ces procédures ; il suffira d'indiquer comment elles se manifestent. Si notre approche de ce problème a une quelconque valeur, elle permettra au lecteur attentif de faire ses propres découvertes.

Mais nous ne devons pas manquer d'attirer l'attention sur un autre phénomène qui a le lien le plus étroit avec le progrès technique. Il s'agit de l'influence croissante de la pensée statistique et de l'analyse toujours plus détaillée des matériaux que les statistiques fournissent à l'organisation technique. La précision des méthodes statistiques, dont les concepts les plus importants sont le volume, l'indice, la représentation, la substitution, l'inclusion et la généralisation, augmente, tandis que l'organisation technique étend son mécanisme causal. Le comptage fiévreux, continu, minutieux des ressources disponibles, l'importance attachée aux découvertes statistiques, tout ceci est très éloquent. Bismarck et Mark Twain avaient de la méfiance envers les statistiques, la méfiance de l'homme d'État ou de l'artiste envers les déterminations mécaniques sur lesquelles est fondée, à l'exclusion de tout le reste, la science. C'était la méfiance envers les résultats quantitatifs fournis par des statisticiens qui expriment tout en unités quantitatives. Cette méfiance n'est pas infondée, car les statistiques ont toujours eu une relation étroite avec la fumisterie du rationalisme. Par conséquent, il est sage d'accueillir les résultats statistiques avec une certaine circonspection, de ne jamais oublier la question cui bono ? – A qui profite-t-il ? Qui pose la question et quels intérêts sert-elle ?

On peut observer partout que la mécanisation renforce l'organisation du travail. La pensée technique, imbue d'une volonté illimitée de pouvoir, agit impérieusement et imprudemment. Pleine d'une foi

inébranlable dans l'organisation, elle promeut et étend l'organisation dans toutes les directions et englutit la vie inorganisée partout où elle la trouve. C'est pourquoi le progrès technique s'accompagne d'une prolifération toujours plus importante de la bureaucratie, car l'extension de l'organisation requiert nécessairement une expansion parallèle des bureaux. Une des conséquences inévitables de ce phénomène est le pullulement des fonctionnaires.

Les ravages du fonctionnalisme

La science n'est exacte qu'à un seul égard – relativement à son causalisme. Il n'est qu'à cet égard qu'elle puisse être qualifiée d'exacte. Toute autre forme d'exactitude la dépasse. L'activité du scientifique consiste principalement à effectuer des mesures descriptives et il exprime ses résultats en nombres. D'où l'affirmation kantienne que « dans toute étude de la nature il y a autant de science réelle qu'il y a de mathématiques ».

Que signifie l'importance extraordinaire des nombres, sinon que la démarche de la science est imitative, que la tâche de la science est l'imitation exacte et que ce n'est que par l'imitation qu'elle réussit à percer par des moyens détournés les mystères de Dieu et de la nature. Par exemple, une expérience doit reproduire les conditions exactes qui rendent possible l'imitation exacte. L'intuition dont est doué le scientifique est exploratrice et imitative. Dans le domaine de la technique, où l'objectif est l'application et l'exploitation des lois de la mécanique ainsi que leur reconstitution, l'activité scientifique consiste à copier les inventions de la nature. La machine est une invention imitative. Évidemment, ce qui apparaît comme mécanique dans la nature est ce qu'elle a de plus accessible à l'imitation. L'aspect mécanique de la nature ouvre ainsi la voie à une pensée causale efficace. Seule une pensée qui interprète l'univers comme une machine peut réussir à construire de plus petites machines qui s'emparent de façon imitative du fonctionnement des forces mécaniques. Et ce n'est qu'après que les expériences se sont accumulées et que la force a été exploitée qu'il est possible d'appliquer les connaissances acquises à d'autres domaines, comme le fait le biologiste qui soumet la nature animée elle-même au cadre mécanique de référence.

Dans ce qui appartient à l'ordre de l'existence, toutefois, la catégorie de la causalité, telle qu'elle a été utilisée en physique, ne suffit plus. Les causes et les effets conservent quelque chose d'indépendant, une qualité insaisissable, un semblant de personnalité. Mais cette qualité vitale disparaît à mesure que la loi de causalité se transmue en un fonctionnalisme universel qui est appliqué à et observé dans toute procédure de travail. Là où tout a été transformé en fonctions, tout peut être expliqué par des fonctions. Personne ne sait encore ce qu'est réellement une fonction, ni ce qui la produit, ni ce à quoi mène la réduction de toute vie à des fonctions. Mais il est facile de voir les implications de cette pensée.

Nous avons déjà fait allusion au rôle du fonctionnalisme dans le travail et à la façon dont il transforme le travailleur. Nous avons signalé que la relation fonctionnelle du travailleur à son travail le sépare effectivement de celui-ci en tant que personne. Une invention comme la chaîne d'assemblage donne une image très représentative de la pensée fonctionnelle, car elle standardise toutes les tâches dans une séquence temporelle sans vie et les travailleurs sont placés de part et d'autre de la chaîne, tels des fonctionnaires dont la procédure de travail a été compartimentée. Quelle en est la conséquence ? Le travailleur perd son identité ; il perd son individualité en tant que personne ; il n'est plus perçu que comme quelqu'un qui exécute une fonction. Il s'efface en tant que figure humaine et, du point de vue du progrès technique, il serait souhaitable qu'il disparaisse complètement, que le processus de production soit entièrement automatisé et puisse se dérouler sans intervention humaine, comme l'opération d'une courroie de transmission, d'une chaîne de transmission, d'un escalier roulant ou d'une ceinture cartouchière de mitrailleuse. Rien n'est aussi significatif de la pensée fonctionnelle que son caractère complètement impersonnel. Cette manière de penser est aussi éloignée de la physionomie qu'il est humainement possible de l'être. C'est le signe d'un monde où tout perd son visage et sa forme, un monde où tout devient relatif et où la relativité devient autonome. Car les fonctions ne sont rien d'autre que des interactions dans un temps sans vie. La pensée fonctionnelle du scientifique et du technicien est ainsi la force motrice qui impose l'automatisation et réussit à l'étendre.

Où nous mène-t-elle, toute cette chaîne de transmission du causalisme, toute cette interprétation des choses comme des fonctions de forces interagissantes ? Où nous mène-t-il, en fin de compte, ce concept qui ne peut jamais nous donner plus qu'une description des interactions ?

Ce concept de fonctionnalisme conduit à une violation, dont peu de gens ont encore pleinement saisi le caractère absolument impitoyable. C'est l'une des découvertes les plus froides de la pensée rationnelle qui guide le progrès technique et qui tente d'asservir tous les concepts du savoir à la technique. Tout fonctionnalisme est un instrumentalisme, une pensée mécanique appliquée à l'homme. Car la pensée fonctionnelle ne signifie rien d'autre que la soumission de l'homme individuel à un système de fonctions. Cette pensée est parfaitement adaptée au progrès technique ; elle s'y identifie même. Car, puisque la technologie mène à l'organisation des masses et à la mécanisation du travail, puisqu'elle vise à l'automatisation complète, elle suit la même direction que celle de la pensée fonctionnelle, qui poursuit le même but. Plus l'organisation technique est parfaite, plus elle doit devenir une simple séquence fonctionnelle. Et plus la mécanisation du travail approche de l'automatisation, plus le rôle du fonctionnalisme devient clair – car qu'est-ce qu'un automate, si ce n'est une machine qui fonctionne d'elle-même ?

En fin de compte, cette pensée conduit au robot humain, le fonctionnaire sans volonté propre. Dans le cadre de la pensée fonctionnelle, aucun théologien ne s'intéresse au problème de la prédestination, aucun philosophe ne s'intéresse à celui de la détermination. Dans ce cadre, le technicien seul pense à et médite sur la perfection de la machinerie qu'il construit. Et dans la mesure où il est technicien, la question de savoir si et dans quelle mesure l'homme est doué d'un libre arbitre ne le concerne pas. Il ne peut se préoccuper que de mécanique.

Imaginons que cette machinerie ait atteint – ce qui n'est pas encore le cas – son plein développement et recouvre la terre entière, puissant et vaste mécanisme auquel tous les hommes sont harnachés mécaniquement et dans lequel, tous soumis à la même méthode de travail, ils sont pleinement formés pour faire fonctionner la chaîne d'assemblage des fonctions ; imaginons-le et nous comprendrons parfaitement l'inquiétude avec laquelle certains ont envisagé cette scène. Mais ce spectacle, qui rappelle la tour de Babel, a très peu de chances de devenir réalité. Il est tout aussi improbable que les conditions de vie vers lesquelles nous tendons soient semblables à celles des colonies d'insectes – que, en récompense de nos efforts actuels, la société future ressemble à une grande fourmilière, ou termitière. Celui qui observe avec attention la civilisation de la machine ne peut pas ne pas établir ces parallèles, puisqu'elle présente des caractères, tels que la déification du travail, la boulimie de travail, qui semblent justifier cette association d'idées (5). Même si le projet d'un collectivisme de ce type peut être tenté, il ne peut pas se réaliser. Ce type de collectivisme porte en lui les germes de sa propre destruction. Pour des raisons que nous donnerons, il s'effondrera sous son propre poids avant de pouvoir se réaliser pleinement (6).

Le pillage de la terre auquel se livre la technologie a sa contrepartie dans la pensée du technicien lui-même. La pensée fonctionnelle est une conséquence d'une dévastation et d'une désolation mentales déjà très répandues, qui correspondent aux secteurs industriels dévastés. Elle constitue une pensée sans imagination, une pensée dénuée de toute image, une mentalité paupérisée, qui est derrière toutes les machines. Son langage même trahit sa perte de vitalité. Quels sont au juste les moyens et les fins de ce fonctionnalisme engendré par la pensée causale ? La soif de puissance, l'asservissement de la nature, l'exploitation de ses lois.

Le fonctionnalisme n'est rien d'autre qu'un moyen d'exploiter totalement de vieilles ressources en voie d'épuisement par de nouvelles méthodes de travail, plus rationnelles et impitoyables qu'auparavant. Que vise-t-il, si ce n'est à accélérer la consommation ? Et que donne-t-il en échange de ce qu'il dévore ? Que produit-il en fait ? Rien, si ce n'est les principes qui permettent à cette consommation d'augmenter encore. Un tel mode de pensée ne peut pas durer. Il se développera jusqu'à ses conséquences ultimes et s'effondrera dès qu'il sera devenu inutile.

L'attaque de la technologie contre le droit et la propriété

Nous devons apprendre à distinguer l'organisation technique des autres organisations. La caractéristique de l'organisation technique est le règne exclusif des déterminations et des déductions causales, mécanisme rigoureux auquel est soumis l'homme lui-même. De la même façon, sa rationalité est également mécanique. C'est là ce qui la distingue des autres organisations, en particulier de l'État. L'État devrait être vu comme l'organisation humaine par excellence, comme l'instance qui détermine et organise toutes les autres instances, l'ensemble qui assigne leurs tâches à toutes ses parties. Nous nous méprenons sur la relation de l'organisation technique à l'État dans la mesure même où nous méconnaissons les objectifs de la technologie. La soif de pouvoir du technicien vise aussi à la domination de l'État. Il veut remplacer l'organisation étatique par une organisation technique. La réalité de cette ambition n'est plus à démontrer ; c'est le but que poursuivent manifestement les partisans et les pionniers de la technocratie.

Nous pouvons étudier les méthodes que la technique emploie dans ce combat, en observant son attitude vis-à-vis d'autres organisations. Nous avons déjà observé la manière dont la technologie a procédé pour soumettre toute raison économique à la sienne. Elle procède de la même manière avec l'organisation du droit. Elle change la nature et l'objet du droit. Le technicien est forcément un défenseur du droit naturel ; il doit s'opposer à l'école historique, parce que la pensée technique ne peut s'harmoniser qu'avec les concepts du droit naturel. Ici encore, il essaie de définir le droit naturel par des termes techniques, en substituant la norme juridique par une norme technique, en attaquant le caractère spécifiquement judiciaire du droit naturel et en transformant à la fois la *lex ferenda* (ou ce qui devrait être la loi) et la *lex lata* (ou la loi telle qu'elle existe), selon son cadre de référence technique normatif.

Il détruit mécaniquement l'*opinio necessitatis*, le sentiment du juste ; la force du droit coutumier issu des traditions du peuple ; la force vitale du droit. Il ne peut pas comprendre que « les lois peuvent être abrogées non seulement par le suffrage du législateur, mais encore par l'effet de la désuétude fondée sur le consentement tacite de tous » [« *ut leges non solum suffragio legislatoris, sed etiam tacito consensus omnium per desuetudinem abrogentur* », L 32 Sect. I D de leg. (I, 3), Julien].

Ce consentement tacite dépasse son entendement. Mais même le droit statutaire formel, légitimé par l'autorité de l'État, va à son encontre. Le technicien met partout l'objet du droit au premier plan et remplace le droit statutaire par des règlements techniques. C'est ce qui explique la prolifération des affaires législatives, la production machinale de lois et de règlements qui se caractérisent par leur caractère technique, normatif. Le technicien combat la force conceptualisante spécifique de la

jurisprudence, la force qui dompte le foisonnement frénétique des questions d'ordre juridique par une procédure logique. Le technicien est le premier à attaquer la « jurisprudence conceptuelle ». Et ces attaques sont d'autant plus efficaces qu'elles trouvent un soutien dans les modes de pensée qui affirment l'existence d'une opposition fondamentale entre le droit statutaire formel et l'*opinio necessitatis*. Ces modes de pensée visent à la dissolution du droit et par conséquent de la justice en général et à la subordination du droit et de la justice à la volonté dynamique du peuple, qui est censé être éternellement opposé au droit statutaire formel. Et nous constatons ainsi que, par exemple, les « directives », les décrets présidentiels, les décisions de la bureaucratie, les pratiques des empires financiers, commencent à exercer une influence destructrice, commencent à invalider et à absorber le droit statutaire formel.

Les droits de l'individu se transforment en droits de la personne organisée du point de vue de la technique. Par exemple, la propriété, définie par les juristes comme le droit exclusif d'une personne sur une chose, perd complètement son sens, quand elle est victime de l'organisation technique. La propriété n'est dorénavant plus indépendante, plus exclusivement soumise à la volonté de son propriétaire. Elle devient une propriété techniquement organisée sur laquelle des dispositions peuvent être prises de l'extérieur, c'est-à-dire, depuis une sphère non définie par le droit de son propriétaire. Pour le technicien, la loi est ce qui a une finalité technique. Partout où il s'immisce dans l'organisation juridique, que ce soit dans sa branche législative, sa branche judiciaire ou sa branche administrative, soit il remplace le droit par des règles et des règlements techniques, soit il l'adapte à sa propre fin au moyen de l'interprétation (7).

Là où le technicien apparaît comme l'opposant à la lettre de la loi, là où il se fait le « champion de l'équité » populaire, il le fait, non pas parce qu'il est plus préoccupé de l'équité que le juriste, mais parce que l'équité est le cheval de Troie qui lui permet de s'infiltrer dans l'organisation juridique. Il s'oppose partout au strict formalisme du *jus cogens*, le droit qui veut que « les dispositions des particuliers ne peuvent empêcher celles des lois » (*privatorum pactis mutari non potest*) (8), en faveur du *jus dispositivum*, ou droit flexible (les juristes l'appellent le droit supplétif. [N.d.E.]), car le règlement technique est en même temps flexible et causal. Par ses manipulations, il s'efforce de changer et de transformer l'ensemble du statut juridique des personnes et des objets.

Le droit de confiscation de l'État, que les anciens juristes de l'État avaient conçu pour être utilisé avec modération, d'une manière réfléchie et strictement réglementée, est en train de s'étendre, à l'insistance du technicien, dans une direction où toute collision entre l'individu et l'organisation technique fournit un motif de confiscation. Le technicien combat la propriété, non pas théoriquement, comme le fait l'agitateur social ; il la transforme réellement, en l'assujettissant à son organisation toute puissante, qui en dispose librement par des approches rationnelles. Il attaque avant tout le droit à la terre ; pour la propriété foncière, il ressent la haine que la pensée dynamique a pour tout ce qui est stable.

Au sujet des transgressions dans le domaine du droit, comme des transgressions dans d'autres domaines, on peut dire que le progrès technique attaque tout ce qui est au repos, tout ce qui possède permanence et stabilité, tout ce qui ne se prête pas au progrès technique ou s'y dérobe. Le progrès technique attaque tout ce qui lui refuse les ressources, que ce soit les êtres humains ou les choses mortes, qu'il a besoin de dévorer. Les réserves quiescentes, que, en gardiens consciencieux, nous devons préserver et utiliser parcimonieusement puisqu'elles seront les ressources de nos enfants et des enfants de nos enfants, sont une épine dans le pied du technicien.

De même, le technicien attaque la vie indépendante de toutes les organisations non techniques : il essaye de les forcer à dépendre de l'appareil mécanique qu'il a créé.

La subjugation de la science (9)

La relation entre la science et la technologie subit un changement au fur et à mesure que progresse la technologie. La science devient la servante de la technologie. Ce qui révèle ce transfert de pouvoir est que le scientifique devient de plus en plus un employé des instituts et des laboratoires de l'industrie, où son savoir est exploité à des fins techniques. Les disciplines scientifiques deviennent des disciplines auxiliaires de la technologie et le deviennent d'autant plus qu'elles se soumettent volontairement à ce rôle. La « science pure » décline parce que l'important n'est plus la compréhension des lois de la nature, mais, avant tout, leur application, leur utilisation, leur exploitation. Les découvertes et les inventions sont aujourd'hui les servantes de cette exploitation. Par conséquent, si les inventeurs contemporains sont invités et même exhortés à donner de nouvelles preuves de leur génie, à aller de l'avant, à élaborer plus rapidement, l'objectif est de piller toujours davantage la terre, en rationalisant les méthodes de pillage.

La science qui fait actuellement des progrès rapides est la biologie, car la biologie en est venue à s'identifier complètement au progrès technique. Les méthodes actuelles de la biologie n'auraient autrement aucun sens, pas plus que ses résultats n'auraient une utilité et une valeur pratiques aussi grandes ; car le critère est précisément l'immédiate utilité technique et industrielle de toute recherche biologique, l'utilité pour telle ou telle société pharmaceutique, ou pour telle ou telle autre organisation technique.

Il est bien évident que la découverte des ferments, des hormones et des vitamines est un progrès qui n'est pas seulement scientifique, mais aussi technique. Les effets que nous attribuons à ces substances sont d'une nature mécanique et fonctionnelle. Les usages que nous en faisons trahissent ce concept : soit elles sont introduites dans le corps sous la forme de préparations techniques supposées produire des effets mécaniques spécifiques, comme toutes les drogues fabriquées par le technicien ; soit elles sont consommées sous forme d'aliments enrichis en vitamines. Tout cet arsenal pharmaceutique est le produit de spécialistes de la technique qui considèrent le corps humain comme une machine. Toutefois, ce sont les méthodes de notre époque.

Il n'est pas difficile de comprendre les défauts de telles méthodes – mais il est excessivement difficile d'y échapper. Nous pouvons raisonnablement supposer, par exemple, qu'une pomme contient un certain nombre de substances qui ont échappé jusqu'ici au chimiste et au biologiste. De même; il est bien certain que, même si toutes ces substances pouvaient être reproduites artificiellement dans une pilule, elles ne pourraient pas remplacer la pomme. Car la pomme incarne un principe supérieur à la somme de ses parties. Elle n'est pas une préparation morte, comme les substances qui en ont été, ou pourraient en être, extraites, mais une expression de la vie qui se développe, a une odeur, mûrit et a un parfum. Le plus sage à faire est certainement de manger la pomme et non d'avalier les vitamines qui peuvent en être extraites. Et je ferai également preuve de sagesse, en mangeant une pomme, non pas pour toutes les vitamines qu'elle contient, mais parce qu'elle est une pomme. La différence est fondamentale, car, dans le premier cas, j'agis comme un malade et, dans le second cas, comme une personne saine. En matière d'alimentation, nous agissons sagement, lorsque nous évitons le technicien chaque fois que nous le pouvons.

Mais, si je n'arrive pas à obtenir une pomme, même le bon sens ne peut m'être d'aucun secours. Et le fait que je n'arrive pas à obtenir cette pomme n'est qu'un des symptômes de la difficulté sans cesse croissante de nourrir les masses qui vivent dans l'organisation technique (10). Il ne fait aucun doute que toutes les théories biologiques de la nutrition et des pratiques alimentaires surgissent précisément là où il est le plus difficile de se nourrir, à savoir dans les grandes villes, où les progrès techniques de la biochimie sont les plus visibles. L'industrie biochimique prétend généralement que ses produits remédieront aux nuisances et aux fléaux actuels, non pas en proposant de la nourriture fraîche, saine et énergétique – ce qu'elle ne peut pas faire –, mais en en fournissant des substituts.

Un médecin consciencieux et humain est dans une situation délicate aujourd'hui. S'il renonce à l'art de guérir, il cesse d'être un médecin. Combien doit être problématique la tâche d'un médecin qui se trouve être l'employé d'une organisation dont les intérêts sont souvent diamétralement opposés à ceux du patient (11) ! Combien doit être étrange la conception de la santé qui a nécessairement cours dans une organisation technique pour laquelle seuls sont « en bonne santé » ceux qui travaillent dans son propre intérêt ! Et l'organisation technique contrôle de plus en plus étroitement tout le domaine de la

médecine ; elle domine le médecin aussi bien que le patient ; elle contrôle également les méthodes de guérison. Les théoriciens de la médecine moderne, à l'exception de quelques non-initiés, favorisent et font avancer cette mécanisation de la médecine et y collaborent.

La compréhension des véritables causes des maladies est malheureusement négligée de nos jours. Il n'est pas douteux que des médecins aussi éminents que Virchow, Koch et Ehrlich, qui étaient des spécialistes de pathologie cellulaire et des bactériologistes, ont leur part de responsabilité dans ce déclin. Mais les maladies spécifiques d'une époque ne peuvent être expliquées uniquement par la physiologie. De surcroît, les spécialistes perdent la capacité de les guérir, faute de pouvoir leur assigner leur place dans l'ordre des choses.

Nous ne vivons plus à l'époque des grandes épidémies de peste meurtrières, mais à l'époque des cancers, des diabètes, des névroses, où des parties du corps humain se rendent autonomes pour proliférer et détruire la forme humaine. Il est donc légitime de se demander si les instituts contre le cancer que l'on trouve dans tous les pays ne tendent pas à propager le cancer plutôt qu'à le guérir. Car le genre d'esprit qui travaille dans ces instituts est semblable aux phénomènes physiques que l'on observe dans le cancer (12). Rappelons à ceux qui le nient que c'est cette activité mentale qui produit le cancer artificiellement, au moyen, par exemple, d'hydrates de carbone aromatiques obtenus à partir du goudron de houille.

La destruction de la monnaie (12a)

Quand nous étudions le système financier et monétaire contemporain, nous entrons dans un domaine où règne une grande confusion. Il ne fait aucun doute que nous vivons à une époque de détérioration générale des devises. Cela transparaît dans le retrait des métaux précieux de la circulation et dans la migration constante de l'or dans sa fuite de zones de danger vers des zones de plus grande sûreté financière. Les mouvements inflationnaires et déflationnaires, les dévaluations et les retraits de la circulation affectent toutes les devises, qui doivent être protégées artificiellement par les régulations les plus complexes. La possession de métaux précieux ou de billets de banque étrangers, l'exportation de fonds par le propriétaire ou ses agents, la réimportation d'une devise dans son pays d'origine – tout est soumis au plus étroit contrôle. Finalement, sous la pression de difficultés d'échange, nous observons l'Etat revenir à un genre d'économie de troc primitive, une économie ayant des implications financières et économiques particulières.

Tous ces phénomènes mystérieux et souvent contradictoires s'éclaircissent une fois que nous percevons que le progrès technologique ne peut avoir aucun intérêt dans des devises stables, qu'au contraire, il interfère avec l'organisation de la finance afin de saper la stabilité des devises. Il est enfantin d'imaginer que des événements comme l'inflation, qui privent des classes entières de la population de leurs économies et les condamnent à l'appauvrissement, sont l'œuvre d'une bande de spéculateurs rusés. Car même en entretenant des notions exagérées sur le pouvoir de ceux qui sont derrière ce qui est communément nommé « haute finance », ou de Wall Street, des événements tels que l'inflation restent inexpliqués.

Les fictions sur lesquelles le système monétaire repose sont hautement artificielles, et il n'est pas lieu dans cette analyse de les traiter dans le détail. Il n'existe aucune théorie monétaire pleinement satisfaisante, mais ce qui suit peut être dit à cet égard. Le point de vue duquel la technologie se place quant à la monnaie en est un technique. Elle considère la monnaie du point de vue de la circulation, car la circulation est la fonction technique la plus importante de la monnaie. Le progrès de la technique s'identifie ainsi à une circulation accélérée de la monnaie – la monnaie doit être échangée plus rapidement. Là où les trésors et les possessions sont par nature stables, inchangeables, et hors de circulation – des caractéristiques que le technicien abhorre, parce qu'elles signifient pour lui la stérilité (12b) – le soutien de la devise par des métaux précieux fournit un élément de stabilité financière. D'un état de stabilité où la monnaie papier est remboursable en or, l'instabilité débute quand l'obligation de l'Etat de rembourser sa devise est suspendue. La monnaie s'appuie alors toujours sur des réserves d'or, mais tandis que les réserves d'or fondent, l'Etat est toujours davantage obligé d'essayer par tous les moyens en son pouvoir d'obtenir de l'or et des valeurs aurifères. La circulation de pure monnaie papier est rapide, et plus la monnaie circule rapidement, mieux elle remplit sa fonction technique, qui est, en premier lieu, de circuler. Le dépôt de l'ensemble des fonds liquides dans les banques est maintenant recommandé et encouragé en arguant que la monnaie qui est mise en banque accomplit au mieux sa fonction de circulation.

Plus la monnaie est dévaluée, plus elle circule vite. S'il y a de l'or, la monnaie se tourne vers l'or. S'il n'y a pas d'or, elle se tourne vers les biens. On peut dire que la mauvaise monnaie se fuit elle-même. Mais justement, se faisant, elle remplit splendidement son objectif technique. Elle adopte un mouvement perpétuel, circulant avec une grande vitesse, changeant de mains, et se faisant, crée l'illusion parmi les naïfs qu'il y a beaucoup de bon argent, ou même que nous sommes devenus plus riches. La détérioration des devises n'est ni local ni transitoire. Il est un symptôme d'une certaine phase du progrès technique. Il se produit précisément au moment où les besoins financiers de l'organisation technique vont au-delà de ces limites dans lesquelles une économie financière ordonnée peut être menée.

L'instruction technique contre l'éducation (12c)

Permettez-nous d'étudier la relation qu'entretient la technologie avec un tout autre domaine, l'organisation des écoles et des universités. Au fur et à mesure que le technicien pénètre dans ce domaine, il convertit toutes les institutions d'enseignement à son intérêt ; c'est-à-dire qu'il promeut l'instruction technique, qui comme il l'affirme, est le seul savoir à jour, utile et pratique.

L'importance des réformes dans cette direction ne doit pas être sous-estimée. Elles constituent une attaque directe contre l'idée d'une « éducation harmonieuse » (*encyclios disciplina*) qui prévalait aux époques classiques et médiévales. Les conséquences de cette attaque ne consistent évidemment pas seulement en le déclin du rôle de la grammaire dans l'éducation, en le retrait de l'astronomie et de la musique, en la disparition de la dialectique et de la rhétorique. Cet évincement, duquel des sept « arts libéraux » classiques seules l'arithmétique et la géométrie ont survécu, n'est pas tout. La science technique, qui en vient à une position de suprématie, est à la fois empirique et causale. Son incursion dans l'éducation signifie la victoire du savoir factuel sur les connaissances intégrées. L'étude des langues anciennes est rejetée à l'arrière-plan, mais avec elles disparaît également le moyen de comprendre une culture dans son intégralité. Les capacités logiques de l'étudiant, sa capacité à maîtriser la forme de la connaissance, est affaiblie. Le savoir factuel est empirique et ainsi aussi infini que le sont les enchevêtrements sans fin des causes et des effets par lesquels il est défini. Nous rencontrons souvent une fierté dans l'accumulation sans bornes du savoir factuel, qui a été comparé à un océan sur lequel le navire de la civilisation navigue fièrement. Mais cet océan est une *mare tenebrosum* (« une mer sombre ») ; car un savoir qui n'a plus de limites est également devenu informe. Si pour l'esprit humain toutes les choses valent également la peine d'être connues, alors le savoir perd toute valeur. On peut par conséquent conclure que ce savoir factuel coulera finalement dans l'océan de ses faits. Aujourd'hui les efforts humains les plus vaillants s'embourbent dans la marée montante des faits. Il ne serait pas surprenant que nous nous fatiguions de cette immensité de savoir comme d'un poids écrasant qui chargerait notre dos.

Là où l'accent est mis sur les faits, l'éducation aspire à une connaissance par des manuels, impartie à l'étudiant par des études, des profils, des graphes et des statistiques sur le sujet. Une véritable éducation est incompatible avec ce genre de savoir et avec cette méthode d'instruction, car l'empirisme grossier dans lequel s'est embourbée une telle instruction est un empilement de faits purement mécanique. Cette instruction n'a pas de fondement. Elle ne contient aucun principe formateur, qui serait supérieur au, et maîtriserait le sujet.

Cet adage douteux qui affirme que « savoir est pouvoir », est aujourd'hui moins valide qu'il ne l'a jamais été, car un savoir de ce genre est l'opposé même du pouvoir mental ; il amollit en fait complètement l'esprit. Les universités déclinent dans la mesure même où ce progrès technique se propage chez elles à

partir du lycée. L'université devient un centre d'instruction technique et un serviteur du progrès technique. La technologie, à son tour, ne manque pas de prodiguer des dotations et de nouveaux instituts aux universités et de travailler énergiquement à la transformation des universités en des conglomérats de laboratoires spécialisés.

On doit ici relever que l'idée classique d'une éducation harmonieuse, confinée telle qu'elle l'était à la formation de la culture et de la sagesse, est en forte opposition à l'idée d'une encyclopédie des sciences, c'est-à-dire à un savoir qui est rangé alphabétiquement comme un dictionnaire ou une encyclopédie. L'idée d'une encyclopédie des sciences appartient au dix-huitième siècle. Un tel savoir a été le précurseur de toute la science technique moderne. Il s'agit du savoir d'un Diderot, d'un d'Alembert, d'un La Mettrie, qui déclarait toute pensée philosophique nulle et vide, qui dans des œuvres telles que *Histoire naturelle de l'âme* et *L'homme machine*, préconisait un empirisme dans lequel tout est expliqué en termes de réflexes causaux entre le cerveau et le corps. La pensée de Hume, leur contemporain anglais, est plus solide et fine, mais sa doctrine de l'association des idées, et les principes de toutes les associations possibles (il admet la similarité, la contiguïté dans le temps et l'espace, et la cause ou l'effet) mènent au même résultat (*Philosophical Essays Concerning Human Understanding* et *An Enquiry Concerning Human Understanding*). Selon Hume, les perceptions n'ont pas besoin d'une substance qui les porte, car toutes les substances sont simplement des composés de concepts simples et de la pensée. Ces théories de la pensée associative tendent toujours à rendre les associations matériellement indépendantes. Cependant, associer n'est pas encore penser ; en fait, la capacité spéciale à associer caractéristique de nombreux esprits intelligents apparaît être plutôt un substitut à la pensée indépendante. Hume peut être considéré comme le père spirituel d'Ulysses de Joyce, un livre qui rend les associations indépendantes, et détruit tout ordre intellectuel si radicalement que rien ne reste si ce n'est un grand tas d'ordures d'associations.

La nutrition « scientifique » – Une escroquerie

Peu importe ce vers quoi nous nous tournons, peu importe le domaine que nous étudions, nous trouvons que le progrès technique essaye de le fondre dans son moule. Nous tournant, pour un dernier exemple, vers le domaine de la nutrition, nous trouvons même ici l'extraordinaire pouvoir organisateur en plein travail. En médecine, le progrès technique vise à transformer toutes les médications en des préparations techniques, et à établir des théories mécaniques à propos du corps humain et à propos du traitement des maladies. De manière semblable, dans le domaine de la nourriture, le progrès technique essaye de transformer tous les produits animaux, végétaux et minéraux qui servent de nourriture humaine en des produits techniques, et quand ce n'est pas faisable, à leur donner l'apparence uniforme de produits techniques standardisés au moyen du tri, de l'emballage, de la coloration et de l'étiquetage.

Au fur et à mesure que les denrées alimentaires se transforment en marques commerciales uniformes, c'est-à-dire en produits techniques, elles deviennent soumises à l'organisation technique. Elles perdent leur qualité inhérente. Cette qualité inhérente devient accidentelle et, par conséquent, sa présence dans la nourriture doit être explicitement réaffirmée par la propagande du fabricant. La croissance colossale de la publicité et de la propagande dans l'ère technique est due à des circonstances desquelles très peu d'entre nous avons une idée claire.

Permettez-nous ici de rappeler que lors de l'année 1939 nous célébrions le soixante-dixième anniversaire de l'invention de la margarine. Ce fut en 1869 que Napoléon III chargea le chimiste Mège-Mouriès de produire un meilleur substitut qui devrait être moins cher que le beurre naturel. Depuis, le progrès technique a introduit furtivement dans notre alimentation d'innombrables substituts, concoctions synthétiques, et produits artificiels.

Le progrès technique a pratiqué l'adultération des denrées alimentaires à une grande échelle. Non seulement le progrès technique a changé les qualités de nos aliments par l'agriculture mécanisée, la production scientifique de la viande, et l'industrie des fertilisants (12d) ; non seulement elle a créé l'industrie de la mise en conserve, la chambre froide et des méthodes de congélation, mais elle a également mis en avant des théories de la nutrition qui parodient sous les labels de nutrition « biologique » ou « scientifique ».

Toutefois, la biologie moderne, comme ses méthodes et sa terminologie le trahissent, n'est qu'un appendice du progrès technique, caractérisé comme tous les autres par le fait qu'il est asservi à la pensée mécaniste en termes de cause et d'effet. Un homme qui a perdu l'instinct de la nourriture saine, qui, de plus, ne peut pas possiblement suivre l'ancienne règle de Celse, *sanis omnia sana* (« tout est sain pour celui qui est sain »), parce qu'il n'a aucun moyen de connaître les contenus des substituts qui sont sur sa table – un tel homme doit en effet tomber dans le panneau de la nutrition « biologique » et « scientifique ». Car même le goût et l'appétit, les infaillobles conseillers d'antan, ne le guident plus. Et le technicien, le plus invétéré des rationalistes, a encore un autre objectif à l'esprit. Là où il arrive à transformer les denrées alimentaires en produits techniques, il les réglemente et les standardise ; il les soumet aux mêmes techniques que celles des pièces des machines ; en résumé, il développe une nutrition standard. Il essaye à cette fin de déterminer partout les besoins minimum pour que l'homme puisse vivre, comme le montrent toutes les tables de nutrition et les doctrines des calories qui ont été mises en avant. Cette recherche devient compréhensible une fois que nous réalisons que le progrès technique va main dans la main avec la réduction de l'approvisionnement alimentaire, c'est-à-dire que les difficultés pour nourrir les masses augmentent fortement au fur et à mesure que la technologie progresse. Aux affres du vide métaphysique que nous ressentons en présence de la machine correspond une réelle faim physique : la nourriture se fait rare.

La technologie usurpe l'État

C'est une erreur que de penser que le progrès de la technologie restreint seulement la sphère de la liberté individuelle – une sphère qui pour certains rigoristes semble être de toute façon trop grande. Cette formulation serait trop simple et trop hâtive. Elle ne rend pas justice à ce qui se passe réellement ici.

La technologie lie et libère en même temps. Elle émancipe la pensée humaine de tout ce qui est transcendant, mais elle confine en même temps cette pensée à tout ce qui est pratique et mécanique. La pensée technologique est évidemment collectiviste. Mais cette pensée collectiviste présuppose un individu libéré et purgé de toute considération conflictuelle, un individu qui s'abandonne sans réserve au collectif. La technologie n'objecte rien contre l'individu en tant que tel, aussi longtemps qu'il s'abandonne inconditionnellement à l'organisation technique. Elle est aussi indifférente à l'égard de l'individu que, par exemple, le postier doit l'être à l'égard des caractères religieux, politiques et moraux du destinataire de la lettre. Si tel n'était pas le cas, l'organisation technique des lettres se désintégrerait rapidement.

D'autre part, la technologie n'interfère pas seulement avec la liberté individuelle là où elle élude l'organisation technique. Dans le domaine de la loi, la technologie ne se retourne pas seulement contre les droits individuels qui sont encore indépendants de son organisation, elle se retourne également contre le droit d'association, le droit d'organisation là où les groupes ainsi formés sont contraire à ses intérêts. La technologie ne s'arrête pas davantage au droit public, au droit constitutionnel, ou à l'État lui-même. Au contraire, c'est précisément ici que nous pouvons observer les incursions les plus monstrueuses par lesquelles la technologie s'immisce dans l'ensemble de la vie et du droit de l'État. Ces infractions qui se diffusent sont commises avec une cohérence énergique si grande qu'elle donne l'impression d'une nécessité inhérente. Nombreuses sont les situations où il est difficile pour nous de déterminer si nous avons affaire à ce qui est étatique ou à une organisation technique.

L'État est réduit au choix du moindre mal. Par égard à sa propre existence et survie, il doit promouvoir et protéger le progrès de la technologie. Mais tandis que l'État fait cela, la technologie infiltre et usurpe les activités de gouvernance et d'administration de l'État. Elle commence à transformer l'ensemble de l'organisation militaire et civile. Cette mécanisation semble accroître le pouvoir de l'État, et il en va effectivement ainsi, et ce dans une mesure qui semble rendre négligeable tout désavantage qui pourrait survenir. Mais cet accroissement colossal de pouvoir devrait précisément avertir celui qui est réfléchi

que tout ce pouvoir supplémentaire vient à l'État non pas en tant que don gratuit, mais en tant que prêt duquel la technologie exige un bénéfice. Et tel est en effet le cas.

Avec chaque acte de mécanisation, la technologie immisce son mécanisme causal plus profondément dans l'État. Chaque expansion de la technologie mène à de nouvelles infiltrations de la pensée mécaniste qui changent la nature même de l'État. L'automatisme se propage dans le gouvernement, le même automatisme vers lequel toute mécanisation tend, et avec l'automatisme vient la rigidité qui est l'essence de toute précision, une machinerie engrenée à pleine vitesse. L'homme devient non seulement dépendant du fonctionnement de l'organisation de l'État ; il est également mis en mouvement par elle ; il est constamment soumis à une grande contrainte mécanique. Là où l'État succombe à cette coercition technologique, la technologie domine triomphalement l'État avec son organisation technique.

Où réside le secret du succès incroyable de la pensée technique ? Il réside avant tout dans le fait que la technologie ne connaît aucune hiérarchie, qu'elle se concentre sur la maîtrise des lois mécaniques, qui sont générales et en elles-mêmes sans qualité. Les produits techniques ne sont pas davantage imprégnés d'une qualité authentique, car les qualités qui leur sont attribuées sont seulement accidentelles et non pas des facteurs déterminants. La caractéristique des produits techniques standardisés n'est pas leur qualité mais leur uniformité mécanique.

La désintégration de la Nature par la pensée scientifique

Il existe un type d'intelligence que l'on pourrait qualifier de dénudé. En lui la raison se considère comme absolue et refuse d'admettre tout concept qui n'est pas établi par elle. Tout concept non-intellectuel est tenu pour être déraisonnable et est écarté. Toutes nos perceptions sont mises à l'épreuve. Dans ce procédé, tout ce qui ne peut pas être résolu et expliqué par la raison est éliminé. C'est précisément par cet effort méthodique que notre savoir est devenu scientifique. La connaissance de l'homme de la Nature devient « pure » et « exacte » dans la mesure où ses relations se limitent à la raison. La science s'est accrue par cet effort jusqu'à sa stature présente et a développé les méthodes par lesquelles elle transforme le monde et elle fournit aux hommes les clefs qui ouvrent les trésors de la Nature. Toutefois, par ce procédé même, la science se ruine elle-même, car, puisque la raison implique la faculté de distinguer, le progrès scientifique s'avance droit vers la désintégration. La science est contrainte de se subdiviser en toujours plus de disciplines et sa prétention à l'universalité est détruite par l'isolation croissante résultant de sa concentration sur des détails. A la place des grands concepts qui se tiennent aux débuts du développement scientifique dans lesquels l'intuition était maîtresse de la raison, nous trouvons l'industrie mécanique, minutieuse, caractéristique des laboratoires modernes – cette

ingéniosité âprement utilitaire qui vise à piéger les phénomènes de la Nature. Le scientifique, maintenant en possession d'un énorme arsenal de dispositifs, commence à presser et torturer la Nature et à la contraindre par l'usage de la force à révéler ses secrets.

« Les mathématiques pures et les sciences naturelles pures » selon Kant, sont ces sciences qui se basent sur des perceptions synthétiques a priori, c'est-à-dire sur des propositions qui « sont apodictiquement certaines, en partie par la raison pure, en partie par un consensus général fondé sur l'expérience, quoique reconnues comme universellement valides même en l'absence d'expérience. »

Nous n'avons pas ici à nous occuper de cette pureté théorique de la science qui n'a pas besoin d'expérience, puisque la science possède aussi une pureté empirique. La science ne peut être qualifiée de « pure » que dans la mesure où elle étudie la nature d'une manière exclusivement rationnelle. Mais le fait même que la science serve le savoir et fasse du savoir une fin en soi ne rend pas la science « pure ». La science pure dans ce sens n'existe pas et ne peut pas exister. L'aspiration au savoir a beau être une activité à part entière, elle ne l'est pas au point de n'avoir aucun rapport de dépendance avec autre chose ; or, l'esprit qui ne s'intéresse qu'aux causes, aux effets et aux fins est précisément celui qui ne peut pas être indépendant. Ce type d'esprit ne se confine pas à la sphère du pur savoir, il va au-delà. Il veut changer le monde et il le change. C'est pourquoi la science ne se satisfait jamais de la simple connaissance des lois de la nature et ne perd jamais de vue ces lois. Toute perception scientifique vise dès le départ à imiter ces lois, à les appliquer, à les utiliser, à les exploiter. La science fusionne avec la technologie dans la mesure où elle poursuit cet objectif. L'existence de techniques et d'industries qui sont issues de la recherche scientifique et sont entièrement fondées sur elle est la preuve qu'il n'existe pas de science « pure », de science qui n'aspirerait à rien d'autre qu'au savoir.

La science est « positive » quand elle se préoccupe de ce qui peut être décrit et défini précisément. Le positivisme scientifique a ses propres points de vue, qui nécessitent un regard qui interprète le monde d'une manière artificiellement factuelle, un regard qui dissèque ce qui est entier en ses parties. De telles parties et particules confinées les unes par rapport aux autres tendent alors à développer une vie propre. Seul ce qui peut être établi et prouvé par une expérience rationnelle est considéré comme « positif », et non « ce qui va de soi ». « Ce qui va de soi » réside en dehors de la forteresse du savoir positif, étant donné que ce savoir se fonde seulement sur des distinctions intellectuelles.

Maintenant, une preuve, afin d'être suffisamment positive, présuppose que quelque chose puisse être répété. Car rien de ce qui ne peut être répété ne peut être prouvé positivement. C'est pourquoi toute expérience doit être répétable si elle veut prouver quelque chose. C'est par l'expérience que nous apprenons à distinguer les choses. Le concept d'expérience est néanmoins ambigu, car il se rapporte

premièrement à ce que nous souhaitons découvrir, mais il stipule que ce que nous découvrons doit être répétable et capable d'être reproduit. La quête de l'expérience demande en premier lieu : quel peut être l'objet de l'expérience, et comment pouvons-nous mener une expérience sur cet objet ? En d'autres termes, la quête porte sur les organes et les causes de l'expérience. Mais le concept d'expérience implique également additionnellement la répétition, car une fois qu'elle a été acquise, une expérience peut être reproduite et communiquée plus ou moins comme un produit achevé. Toutes les expériences ne conviennent cependant pas à la science. Les souvenirs, par exemple, sont des expériences, mais elles ne sont pas du genre de celles engendrées par l'intellect seul. La science se préoccupe seulement des expériences intellectuelles parce qu'elle ne peut opérer qu'avec elles. Pour la science, l'expérience est le produit achevé, est ce qui peut être répété, est ce qui est suffisamment solide pour être reproduit encore et encore.

A l'intellect humain s'appliquent justement des adjectifs descriptifs tels que tranchant, aiguisé, ou pointu, car ils expriment son pouvoir de distinction. L'intellect sépare et divise, et plus il est compétent dans ces activités, plus il s'améliore en tant qu'outil. Il s'aiguisé avec l'acuité croissante de ses distinctions. Il se dirige jusqu'à ce qu'il touche le point exact qui expose un problème « grand ouvert » à la vue de tous. Il devient de plus en plus pénétrant au fur et à mesure qu'il traverse et classifie la sombre jungle des phénomènes. Il s'adapte excellemment à la recherche scientifique en devenant méthodique. Par définition, tout ce qui est méthodique est l'objet de la raison abstraite ; la méthodologie est la science des relations intellectuelles légitimes. C'est par la méthode que l'intellect humain progresse du domaine de la recherche pratique vers le domaine de la théorie, qui devient gérable par les modèles que l'intellect invente et par la classification, qui est sa capacité spécifique. L'intelligence pratique qui est requise, par exemple, dans les affaires et la finance, n'a qu'une approche méthodologique insuffisante. Puisqu'elle n'est employée que lorsque l'occasion se présente, elle manque de perspective et de spiritualité. Seule la pensée théorique qui procède méthodiquement mérite d'être appelée spirituelle. La capacité intellectuelle de distinction est d'un ordre plus élevé, d'où que l'intellect fait preuve d'une certaine spiritualité fondée sur le système de distinctions qu'il a acquis.

Le type d'intellect qui s'en tient à sa capacité spécifique, qui juge par elle seule, méthodiquement et sans jamais dévier du cours de son examen, doit être appelé froid. Il procède d'argument à argument dans une chaîne logique ininterrompue.

L'intellect est également stérile car sa capacité se base entièrement sur les distinctions, sur ce qui peut par sa nature même être séparé ou décomposé. Il est incapable d'appréhender un tout indivisible, et quand il tente de le faire, il échoue. Cet intellect peut saisir ce qui par essence est uni seulement après que cela ait été divisé. Il ne peut que disjoindre ce qui est joint, et c'est seulement à partir de ce qu'il a précédemment disjoint qu'il peut à nouveau réunir. Il s'agit de la formule la plus courte pour décrire son activité.

Afin de devenir actif, cependant, il a besoin de quelque chose sur lequel tester ses facultés. L'intellect n'existe pas pour lui-même, et il ne vit pas par ses propres facultés, pas même dans les domaines de la logique et du transcendantalisme où il établit ses propres règles et fixe ses propres limites. Il a invariablement besoin d'un substrat, d'un objet pour se manifester et faire ses preuves. Sans lui, l'intellect serait, pour ainsi dire, dans le vide, qui n'offre rien à quoi se rattacher. Pour les sciences exactes, ainsi, le substrat est la Nature, et c'est pourquoi elles sont simplement appelées sciences naturelles. Le domaine qu'explore l'intellect méthodiquement bâti est la Nature elle-même, et la tâche de la raison est d'introduire le rationalisme dans la Nature, de rendre la nature intelligible.

L'intelligibilité n'est pas préalablement présente dans la Nature ; elle doit être introduite dans celle-ci. Dans la mesure où la Nature procède selon des lois, dans la mesure où des événements naturels réapparaissent, la Nature peut devenir l'objet d'une observation rationnelle répétitive et de l'expérience. Ce qui ne se répète pas ne peut pas devenir l'objet de la science. La science naturelle est la compréhension des événements qui se répètent dans la Nature ; ce qui se tient au-delà ne concerne pas la science, réside au-delà de ses limites. C'est conséquemment la mécanique de la Nature, les phénomènes mécaniquement récurrents, qui sont établis par l'examen scientifique. Un tel examen ne peut procéder que si les lois de la Nature sont conçues comme permanentes et inexorables, comme rigides et inaltérables. L'intellect ne peut sereinement procéder à son examen des lois naturelles que là où l'ordre naturel est régulièrement répétitif et uniforme. C'est pourquoi l'intellect est irrité quand des contradictions surviennent, quand des contradictions et des irrégularités perturbent et entravent son travail.

Ce qui doit être souligné à cet égard est le fait que tout progrès de la recherche scientifique se base sur l'hypothèse que la Nature se soumettra passivement à l'examen, qu'en respectant ses propres lois elle ne tressautera pas.

Que faut-il conclure de cela ? Premièrement, que tout progrès intellectuel a lieu seulement dans l'intellect lui-même, et que la Nature, qui ne peut pas devenir intelligible à elle-même, n'y prend pas part. Mais il y a une contradiction dans l'idée d'un progrès intellectuel continu, d'un mouvement perpétuel qui se base sur un substrat rigide. Cette contradiction est résolue seulement lorsque nous considérons que le travail de l'intellect est par nature agressif, qu'il possède une activité, tandis que la Nature, dans l'état dans lequel elle devient soumise à la science, souffre de tels examens scientifiques passivement. Bien que tout travail intellectuel sur la Nature prenne place uniquement dans l'intellect et non dans la Nature inintelligente, qui demeure inintelligible à elle-même, la Nature est néanmoins le domaine où le travail de l'intellect procède.

En d'autres termes, même si la Nature semble se soumettre à son examen sans protester, elle peut toujours être affectée par celui-ci. Et c'est actuellement le cas. La science attribue à la Nature le rôle servile d'agir en tant que substrat perpétuellement rigide pour le développement de l'intellect et le progrès de la science. Mais qu'advient-il si la Nature ne demeure pas dans ce rôle servile ? Que se passe-t-il si ce substrat souffre de changements par l'examen même qu'on lui applique ? Nous devons nous demander si la Nature, quand elle est examinée et rendue servile par l'intellect, n'est pas violée et spoliée par cet intellect tyrannique. Nous devons chercher les objectifs que cet intellect poursuit dans la Nature. Nous devons examiner non seulement comment cet intellect interprète la Nature, mais également dans quelle mesure il est un outil d'exploitation de la Nature. Puisque l'intellect n'existe pas pour lui-même, puisqu'il n'est pas une fin en soi mais poursuit des objectifs définis, nous devons garder un œil sur cette illumination apparemment désintéressée que l'intellect utilise en tant que missionnaire et fer de lance. Car son véritable objectif pourrait bien être de déceler des opportunités en vue de nouveaux viols et destructions. Afin d'apporter une réponse pour savoir si cela est réellement le cas, nous enquêterons de façon plus approfondie sur ce qu'est la technologie.

Le fonctionnalisme contre la vitalité

Nous devons garder à l'esprit que l'exactitude que les sciences naturelles ont atteinte, ou essaient d'atteindre, peu importe leur degré d'accomplissement, se réfère seulement à l'exactitude mécanique à la fois du procédé et du sujet de la perception. Une telle exactitude ne nous donne aucune certitude au-delà de la certitude des faits que l'on trouve dans les expériences répétables. L'exactitude dans ce sens est en fait la justesse, mais il ne s'agit pas de la vérité, car cela n'a pas de sens de parler de vérité là où quelque chose de seulement mécaniquement répétable a été établi. La vérité n'est pas identique à la capacité de se répéter ; au contraire, il s'agit de ce qui ne peut en aucun cas être dupliqué. D'où que la vérité n'a de place dans aucun genre de mécanique. Le terme « vérité scientifique » est par conséquent tout-à-fait équivoque. Elle se base sur des expériences, et est utilisée là où un phénomène mécaniquement exact a été rendu intelligible, prouvable et capable d'être répété.

Mais le fait que quelque chose puisse être prouvé, testé et répété n'est pas un critère de vérité. Si le scientifique affirme que cette exactitude est simplement synonyme de vérité, ou de vérité supérieure, l'assertion montre seulement que la terminologie du scientifique est inexacte. Quel sens cela a-t-il d'affirmer que la proposition « deux fois deux égale quatre », mémorisée par les écoliers en première année, est une vérité ? La vérité ne s'apprend pas ; on ne devient pas plus véridique en apprenant et en connaissant plus. Nous ne devenons pas plus véridiques par la pensée exacte. Une proposition mathématique ne devient pas vraie seulement parce qu'elle décrit un fait avec exactitude, pas même si elle est répétée un million de fois. La certitude apodictique des propositions mathématiques réside

entièrement et complètement dans le domaine de l'exactitude et de la justesse ; mais quant à la vérité, leur contenu ne vaut rien, comme pour toute proposition arithmétique. Les vérités scientifiques ne sont pas des vérités d'un ordre « supérieur ». Quand elles prétendent l'être, ces prétentions sont des usurpations par l'exactitude mécanique. Il serait préférable de complètement rejeter le terme de vérité scientifique car sa validité est seulement descriptive.

La recherche d'exactitude caractéristique des sciences naturelles doit ici être jaugée d'une manière différente – non pas avec ces instruments de mesure développés à cette fin, mais d'un point de vue entièrement au-delà de toute science et de tout scientisme. Personne ne niera qu'il est nécessaire et légitime de chercher un tel point de vue, à moins que, bien sûr, nous faisons de la science notre religion, l'entourions de murs d'un dogme, et sanctifions toutes ses méthodes. Mais cela rendrait toute investigation et toute analyse impossibles.

Nous commencerons par une observation que toute personne l'ayant faite n'a jamais oubliée. Car observer notre civilisation moderne signifie soulever la question : N'y a-t-il pas un lien direct entre l'accroissement du savoir concernant les processus mécaniques exacts et le fait que l'homme moderne, de façon étrange, perd sa personnalité, son équilibre, son emprise sur la vie, se sent de plus en plus en danger et susceptible d'être attaqué dans la sécurité qui est son dû ? Cette sécurité intérieure, évidemment, signifie quelque chose de différent de la sécurité qui peut être achetée par tout type de méthode de mesure, car elle concerne la place et le rôle de l'homme dans la vie et est liée à la liberté humaine. Aucune science méthodique ne pourra jamais donner à l'homme ce type de sécurité, pas même le genre d'exactitude le plus systématique. Nos sciences exactes ne tendent pas vers une connaissance purement intellectuelle. Au contraire, cette tendance s'est fermement opposée à la manière dont Parménide aspirait à la connaissance ; elle est typiquement analytique, inductive, diviseuse. Ainsi, la causalité et, sur ses traces, le fonctionnalisme viennent au premier plan, et toute personnalité est perdue. Toutes les choses mécaniques prédominent donc également, et avec elles cet optimisme brutal et cette vanité de la civilisation qui caractérisent le cours de l'âge technologique ; jusqu'à ce que soit finalement atteint le point où l'homme est brisé par sa soif aveugle de puissance, est puni, et ainsi contraint de changer sa façon de penser.

Comme Niels Bohr l'avait fait remarquer, « Si nous appelons une machine « morte », en accord avec l'usage usuel du langage, nous ne disons pas grand-chose d'autre si ce n'est que nous pouvons donner une description de ses fonctions, suffisante pour nos objectifs, en termes de mécanique classique. »

En effet, là où nous pouvons décrire adéquatement des fonctions en termes de mécanique classique, nous avons affaire à quelque chose de mort. Si nous arrivions à décrire adéquatement en ces termes les

fonctions d'un être humain, cet être humain serait mort. Il serait mort même si toutes ses fonctions perduraient d'une manière qui nous permettrait de supposer qu'il pourrait continuer à accomplir certains mouvements. Cela peut sembler étrange mais ce ne l'est pas. Le sens de « mort » en est un spécifique dans ce contexte. La machine est morte bien qu'elle exécute des mouvements. C'est précisément parce qu'elle exécute le genre de mouvements que nous voyons dans les choses vivantes que nous l'appelons morte, comme nous appelons mort un cadavre. La machine ne se meut à proprement parler pas par elle-même, elle est mue.

Il s'agit d'une différence fondamentale. Toutes les fonctions sont des processus de mouvements par lesquels quelque chose est mû. Une condition préalable à tout ce qui est fonctionnel est la capacité à la mobilité, au mouvement passifs. Ce qui se meut par soi-même, ce qui possède la capacité à diriger ses propres mouvements sans obéir à aucune contrainte mécanique explicable – et même les plantes ont cette capacité – se meut d'une manière qui ne peut pas être décrite adéquatement en termes de séquence de fonctions. Là où la vitalité de toute chose vivante se manifeste, l'étude de la mobilité n'est pas suffisante, parce que tout fonctionnalisme peut être étudié seulement dans les mouvements passifs, c'est-à-dire dans les mouvements dépendants. Le fonctionnalisme peut seulement décrire des relations causales mais pas des identités ; seulement des déterminations mais pas ce qui préexiste ou coexiste. Il ne peut pas décrire l'être simultané ou contigu, ni aucune des relations non-causales. Ainsi, quand les fonctions d'un homme, d'un animal ou d'une plante sont décrites, elles ne nous disent rien de vital à propos de cet homme, de cet animal ou de cette plante. Cela demeure vrai peu importe combien de fonctions sont découvertes, car les fonctions se réfèrent toujours seulement à la mobilité passive, à une interdépendance, ce qui signifie : à quelque chose de mort.

De la même manière qu'une machine peut être dite morte, un homme peut être dit mort. Cette utilisation du terme est métaphorique parce qu'elle décrit comme mort quelque chose qui n'a jamais eu la vie et qui manque par conséquent de la polarité des choses vivantes. Quand les termes « mort » et « vivant » ont une polarité, l'un est le corollaire de l'autre ; aucun n'est indépendant de telle manière qu'il puisse exister sans l'autre.

Une machine est morte bien qu'elle n'ait jamais vécu. Elle est morte car ses mouvements sont entièrement soumis au fonctionnalisme. Et il peut y avoir une morbidité du même genre chez un homme en vie, une morbidité qui n'eut jamais de vie et ne peut donc pas mourir mais seulement se désintégrer, se dissiper ou s'éroder. Un tel être humain a des points morts, des parties mortes, des sections mortes en lui. Il montre un manque de vie qui est manifeste même au milieu d'une activité. Sa jeunesse est sans vigueur, sa vieillesse synthétique ; la maturité manque. Aucun physionomiste ne peut manquer de remarquer de telles choses. Tout comme il y a des mouvements mécaniques, il y a des visages mécaniques. Un homme est mort dans la mesure même où ses expressions et mouvements révèlent un fonctionnalisme du type de celui que nous pouvons observer chez les machines. La qualité

de masque du visage d'un tel homme révèle que la vie est ici seulement imitée – que ses mouvements sont des imitations d'une vitalité non-existante. Une étude de cela peut être menée par rapport aux visages des acteurs, mais pas seulement chez eux. De nombreux masques et êtres larvaires se meuvent parmi les vivants et il ne manque pas de ces êtres semblables à des vampires, dotés d'un semblant de vie, qui peuvent justement être désignés comme des automates humains. Leur influence croît au rythme même où le fonctionnalisme gagne en puissance. Ce type d'humains donne souvent l'impression au physionomiste qu'ils ne vieillissent pas et qu'ils ne peuvent pas mourir. La véritable vivacité, en revanche, est marquée par la polarité, et plus forte est la vitalité, plus prononcée est également la polarité de la vie et de la mort.

La vengeance des éléments enchaînés

Permettez-nous maintenant d'aborder cet aspect de la technologie qui touche à et repose sur la Nature élémentaire. Cette association est inconditionnelle et indissoluble, puisque tout travail technique nécessite un élément naturel avec lequel opérer. Peu importe l'énergie que la technologie génère, elle la tire du réservoir de la Nature de la même manière que l'on tire une pinte d'un baril. Cela est vrai peu importe à quel point les moyens par lesquels la technologie exploite ses sources d'énergie sont ingénieux.

La technique a perdu l'ancienne crainte révérencielle qui dissuadait l'homme de blesser la Terre, de changer la forme de sa surface. Cette crainte révérencielle était jadis très prononcée ; on trouve ses traces partout dans l'histoire de l'agriculture, et elle remonte loin dans l'ère historique. Il y eut toujours l'idée d'une impertinence colossale associée aux grands chefs-d'œuvre d'architecture – la tour de Babel en est un exemple typique ; on tenait même la cathédrale de Cologne comme ayant été bâtie avec l'aide du diable. Certaines cérémonies se déroulant pendant la construction d'une maison qui ont survécu jusqu'à nos jours sont des actes de conciliation et de consécration, impliquant qu'il y a eu un acte de profanation. Le technicien, toutefois, procède sans crainte, comme ses méthodes le montrent. Pour lui, la Terre est un objet de planification intelligente et astucieuse, une sphère sans vie soumise à un mouvement mécanique et à une exploitation par lui qui comprend sa mécanique. Le technicien conquiert sans répit la Terre dans sa quête de pouvoir ; il confine les forces élémentaires dans des machines où elles doivent obéir et fournir une force. La Nature élémentaire et les mécanismes créés par l'homme et contrôlés par l'intelligence humaine s'affrontent et le résultat est une mise en esclavage qui met les forces élémentaires à son service. La force met fin à leur libre cours.

Nous avons une idée claire de ce procédé si nous l'imaginons comme un acte d'exploitation ou de saignée. L'homme exploite la Nature élémentaire et draine ses forces. Les puits et les canaux creusés

partout dans la Terre afin d'accéder à ses trésors souterrains, ces usines qui extraient le nitrogène de l'air, le radium de l'uranite, ou simplement des façons de transformer l'argile en briques – tout cela est de l'exploitation et du drainage. Nous les trouvons partout où les produits techniques sont fabriqués. Nous les trouvons également où les produits techniques achevés arrivent dans les mains des consommateurs. L'expansion du transport motorisé va ainsi main dans la main avec la croissance constante des réseaux routiers, des stations de services et réparations qui couvrent une portion encore plus grande de la Terre. La mécanisation augmente grandement le nombre et la taille de ces centrales par lesquelles la Nature est drainée et exploitée.

Avec le progrès de la technologie, la somme totale des contributions qu'elle tire de la Nature croît de plus en plus. La Nature élémentaire est maîtrisée par un travail mécanique ; elle est conquise et exploitée par les dispositifs créés par l'homme. Mais si nous pensions qu'il s'agit de toute l'histoire, nous ne la comprendrions qu'à moitié. Nous n'aurions qu'une idée unilatérale du procédé. Car toute cette pression et contrainte apparemment unilatérale, cette extorsion par l'ingénierie de la Nature, a un envers, une contrepartie. Parce que l'élémentaire submerge maintenant avec sa force toutes les choses mécaniques, il pénètre et s'étend partout dans le monde bâti par l'homme qui l'a conquis. En d'autres termes, la mécanisation et l'élémentarisation sont simplement deux aspects du même processus ; elles se présupposent l'une et l'autre. L'une est impensable sans l'autre. Cette relation réciproque devient de plus en plus claire avec la perfection croissante de la technique. De cette infiltration de l'élémentaire découle le mouvement dynamique torrentiel typique du progrès de la technologie. L'élémentaire est la source de sa vitesse fulgurante, de ses vibrations et tremblements, de son impact explosif. Il est en effet étrange que la pensée rationnelle, pauvre qu'elle est en force élémentaire, puisse avoir mis ces immenses forces en mouvement. Mais n'oublions pas que cette mobilisation a été produite par contrainte, par des moyens agressifs et violents. Quand nous regardons autour de nous aujourd'hui, nous sentons que nous vivons dans un moulin géant qui fonctionne nuit et jour à un rythme furieux, fiévreux. Le feu flambe et rugit dans les hauts fourneaux et les convertisseurs ; partout les flux de métal fondu se déversent et d'énormes lingots sont incandescents. Il s'agit de l'atelier des Titans. Le paysage industriel est par nature volcanique, et l'on trouve ainsi, en particulier dans les zones d'industrie lourde, tous les signes des éruptions volcaniques : la lave, les cendres, les fumerolles, la fumée, les gaz, les sombres nuages rougis par les flammes – et la dévastation s'étendant partout. Les forces élémentaires titaniques capturées par de formidables machines exercent des pressions contre les pistons et les parois des cylindres tandis que les vilebrequins se déplacent et fournissent un flux d'énergie constant. Tous les éléments se précipitent et se déchaînent dans les prisons de l'appareillage créé par l'homme ; tous ces chaudières, ces canalisations, ces engrenages, ces valves sont d'acier et hérissés de blindages, comme l'est toute prison conçue pour empêcher ses détenus de s'évader. Mais qui peut rester sourd aux soupirs et aux gémissements des prisonniers, à leur fureur et leurs déclamations, à leur folle furie, quand il entend la multitude de bruits nouveaux et étranges que la technologie a engendrée ? Tous ces bruits viennent typiquement de la rencontre du mécanique et de l'élémentaire ; ils sont produits par l'évacuation de forces élémentaires de la puissante contrainte de la machine. S'ils sont rythmiques, leur rythme est automatique, significativement régulé par le temps sans vie. Et tous ces bruits sont par

nature malfaisants, stridents, criants, déchirants, grondants, hurlants. Et ils deviennent de plus en plus malfaisants au fur et à mesure que la technologie approche de la perfection. Ils sont aussi maléfiques que les impressions visuelles que fournit la technologie, telles que la lumière froide sinistre des lampes à mercure, à sodium et à néon qui envahit les nuits de nos villes. C'est de même un fait significatif que des signaux sonores et visuels soient de plus en plus utilisés comme signaux d'avertissement prévenant de dangers. Les feux de circulation, les pétards de voie, les feux de stop, les cornes de brume appartiennent à cette catégorie, tout comme les sirènes dont le puissant bruit mécanique annonce l'approche de bombardiers.

Un automate présuppose toujours l'homme. S'il en était autrement, il ne serait pas un mécanisme sans vie, mais un démon doté d'une volonté indépendante. Toutefois, la vieille idée superstitieuse qui tenait qu'un appareillage créé par l'homme pourrait acquérir une vie démoniaque, pourrait développer une volonté propre, une volonté rebelle et destructrice – cette idée n'est d'aucune manière aussi erronée que nous le supposons actuellement (12e). Bien que cette idée puisse sembler absurde, dû à la façon dont elle est présentée, elle contient pourtant une part de vérité. Car l'inertie, la résistance passive de la matière, croît sous la coercition mécanique qui lui est infligée ; de cette résistance de la matière contre ses entraves, des collisions résultent, suivies de destructions.

A une certaine étape du progrès technologique, l'individu commence à devenir conscient qu'il est entré dans une zone dangereuse. La satisfaction prétentieuse que l'observateur tirait de la vue d'une formidable machine se mêle progressivement d'un sentiment de danger imminent ; la crainte s'immisce en lui. Ces tisserands qui dans un éclat de haine aveugle et irréfléchie détruisirent les machines à tisser qui les avaient privés de leurs moyens de subsistance n'étaient pas encore conscients de la véritable menace. Ils essayèrent d'arrêter le progrès technique par la force brute dans une tentative infructueuse de se sauver de la prolétarianisation. La prise de conscience que l'homme doit payer un prix pour chaque accroissement du pouvoir que lui confère la machine, qu'il doit donner un équivalent en retour, est une prise de conscience qui n'était pas encore survenue aux débuts du développement technologique. A cette époque, une confiance économique sans bornes prédominait, un optimisme inébranlable concernant l'avenir. Il n'est en aucun cas accidentel que le progrès de l'âge de fer s'accompagna de doctrines dans lesquelles le progrès entreprit de se célébrer, de doctrines allant de l'éloge de l'évolution à l'éloge de la force brute. L'ère de la machine n'est pas seulement révolutionnaire qu'à l'égard des machines. Au fur et à mesure que la technologie approche de la perfection, cependant, la chorale des voix optimistes s'affaiblit en raison du fait que l'expérience enseigne progressivement non seulement les avantages mais également les désavantages que les nouveaux dispositifs apportent. Ce n'est que par l'expérience que nous apprenons que notre appareillage technologique possède ses propres lois, et que nous devons être sur nos gardes afin d'éviter d'entrer en conflit avec elles.

L'accident industriel peut ici servir d'illustration. Au fur et à mesure que la mécanisation progresse, les accidents industriels et de la circulation augmentent jusqu'à ce qu'ils finissent par dépasser de loin les victimes de la guerre. Puisque même les inventions les plus ingénieuses ne peuvent pas éliminer ces accidents, il est clair qu'ils doivent être dus à un certain désaccord fondamental entre l'opérateur et le mécanisme qu'il exploite. L'accident d'exploitation survient quand l'homme ne parvient pas à fonctionner comme une machine humaine, quand il n'agit plus en accord avec le mécanisme automatique qu'il exploite. L'accident d'exploitation, en d'autres termes, survient précisément quand nous sommes humains, quand nous essayons d'affirmer notre indépendance par rapport à la machine, que ce soit par un manque d'attention, la fatigue, le sommeil, ou une préoccupation par des choses non mécaniques. C'est en de pareils moments de faiblesse humaine que les forces élémentaires subjuguées se déchaînent, deviennent incontrôlables, et prennent leur revanche en détruisant l'opérateur et sa machine. La loi, maintenant au service de l'organisation technique, punit l'opérateur négligeant pour son incapacité à contrôler son automate avec une régularité automatique.

Le désastre du Titanic, un évènement dont la signification symbolique est mise en exergue par le nom, fut un tel accident d'exploitation. Nous pouvons comprendre le choc qu'il produisit si nous prenons en considération que cet accident anéantit un moment la foi en la technologie qui avait déclaré ce navire insubmersible. L'optimisme sur lequel se fondaient de telles affirmations se dissipa temporairement. L'impression plus profonde et durable qu'eut le séisme de Lisbonne sur l'esprit de l'homme est quant à elle liée à un changement de conceptions religieuses. Il mina la foi en la Divine Providence, un bouleversement qui favorisa la formation d'une idéologie causaliste opposée à toute idée de Divine Providence.

L'accident d'exploitation est un acte de destruction particulier et local ; il est caractéristiquement involontaire et inévitable, peu importe que les techniciens, les experts en sécurité et les employés des compagnies d'assurance prétendent le contraire. Car tandis qu'on peut prouver qu'il est vrai que presque tous les accidents sont évitables par l'analyse, il est également vrai que les défaillances du fonctionnement mécanique sont inhérentes à la nature humaine. Cela est dû au fait que l'homme est davantage qu'un paquet d'associations. Aussi effroyablement élevées que puissent être les victimes d'accidents de la civilisation moderne en temps de paix, elles ne donnent qu'une vague idée de la destruction qui peut être provoquée par une technologie perfectionnée en temps de guerre ; c'est-à-dire si la destruction est planifiée et que l'appareillage de la technologie est mis à son service. La technologie est en effet prête à, elle est même avide de servir destructivement parce qu'elle déborde elle-même de forces destructrices. Une fois que nous avons saisi le fait que la mécanisation a sa contrepartie dans l'invasion de notre civilisation par des forces élémentaires, le lien toujours plus étroit entre le gouvernement par la technologie et la guerre organisée par le gouvernement devient tout-à-fait clair.

Par sa mécanisation progressive, la technologie ne fait pas seulement qu'accumuler ces énergies qui obéissent à la pensée rationnelle et sont ses fidèles serviteurs. Elle ne crée pas seulement, à l'aide de ces énergies, une nouvelle organisation du travail qui dirige à la fois la production et la consommation. La technologie accumule également dans ce même processus de mécanisation des forces destructrices qui, une fois déchaînées, se retournent contre l'homme avec un impact élémentaire et une furie d'autant plus grands que la technologie s'approche de la perfection. Si nous examinons l'interaction entre le mécanique et l'élémentaire, nous ne pouvons pas trouver de domaine d'étude plus instructif que les champs de bataille de la guerre moderne.

Je confesse que pendant la première bataille de la Flandre (1917), je fus choqué non pas tant par le spectacle de la mort et de la destruction que par les transformations engendrées par l'homme de paysages entiers. Les champs de bataille précédents, à Cannes, par exemple, étaient sans aucun doute jonchés de tas d'hommes et de chevaux morts dans un espace plus réduit. Dans la Flandre, le champ de bataille était très espacé ; les armées étaient dispersées sur celui-ci et étaient retranchées à un point tel que le champ semblait vide. Les barrages d'artillerie qui s'étaient abattus pendant des semaines avaient transformé ce théâtre de guerre en une sorte de paysage lunaire couvert de cratères. Son caractère volcanique était immanquable. Il aurait été difficile de trouver un seul objet qui n'aurait pas été violemment déchiqueté. Des machines invraisemblablement tordues et éviscérées étaient éparpillées en fragments – des avions, des véhicules motorisés, des wagons, des cuisines roulantes – leurs carcasses grotesquement entassées. Cette déformation de l'appareillage technique – et des corps humains qui y sont associés – fut l'envers d'un degré de développement technologique dans lequel une grande quantité d'énergie élémentaire avait été entravée par l'appareillage mécanique. Nombreux sont ceux pour qui une telle destruction semble insensée et inexplicable parce qu'ils ne comprennent pas la relation que cela représente. Ils ne parviennent pas à voir le lien entre destruction et technologie, bien qu'ils puissent voir le même genre de désordre dans tout accident industriel. Ils ne saisissent pas le fait que les forces violentes et destructrices du désordre progressent au même rythme que le progrès technologique.

Nous prenons maintenant conscience de l'existence de diverses zones dangereuses que nous pouvons distinguer par les divers degrés par lesquels elles sont menacées de destruction. Ces zones où l'interaction entre la mécanique créée par l'homme et les éléments naturels est la plus intense, c'est-à-dire où le progrès technique est le plus avancé, comme les grandes villes et les régions hautement industrialisées ; celles-ci sont aussi les zones où la destruction peut avoir le plus grand effet quantitatif. Les zones de plus grand danger sont celles où l'organisation du travail a engendré le peuplement le plus dense, où la plus grande masse de gens a été réunie. Car ce sont en particulier les masses qui sont menacées de destruction. Nous pouvons déjà apercevoir cela avec les nouvelles armes de guerre qui ont été introduites, armes dont le progrès technique s'exprime dans leur effet de masse. Des armes de guerre de ce genre, telles que les gaz toxiques, présentent une triste similarité par rapport aux méthodes employées dans la lutte contre les parasites. Ces nouvelles armes sont significativement

conçues pour un effet total dans un espace considérable. Cela signifie que leur efficacité est la plus grande dans ces espaces où les masses humaines se concentrent.

L'immaturation de la perfection technologique

Que voulons-nous dire quand nous affirmons que la technologie atteint la perfection ? Qu'est-ce que cette déclaration implique ? Rien d'autre que le fait que la pensée qui produit et développe la technologie arrive à un terme, qu'elle atteint ces limites qui sont définies par ses propres méthodes. Elle signifie qu'un haut degré de compétences techniques a été atteint, comme on peut l'observer dans la production des méthodes, machines et produits.

Quand nous étudions un moteur, tel que le moteur diesel, du premier modèle construit selon les calculs de l'inventeur, jusqu'au dernier modèle lorsqu'il quitte l'usine neuf, nous observons une avancée étape par étape de la pensée technique, se testant, remodelant, améliorant, surmontant les résistances. De telles résistances, pour le technicien, sont des obstacles qui doivent être et sont lissés par les lois de la mécanique.

Ces imperfections dans tout nouveau modèle indiquent un autre élément. Ces éléments résistants surviennent là où des méthodes par la force sont appliquées, et ils croissent dans la mesure même où ces méthodes deviennent générales. C'est une erreur de penser que la résistance est dissoute par sa solution mécanique. En fait, elle demeure ; peu importe comment elle est subjuguée, elle est toujours présente en embuscade, toujours prête à exploser destructivement. C'est pourquoi dans les pays dont la technologie est grandement développée nous trouvons le même état de tension nerveuse et d'inquiétude qui marquent les empires ayant une grande et mécontente population d'esclaves. Les esclaves peuvent sembler être superficiellement suffisamment soumis, mais on perçoit que leurs pensées et leurs rêves sont centrés sur la révolte, l'insurrection et la dévastation. Mais dans de tels pays nous ne trouverons pas cette relation patriarcale qui était toujours évidente dans les états esclavagistes du Sud. Dans l'ordre moderne technologique, il n'existe ni de maître bienfaisant, ni d'esclave dévoué. Tout cela est révolu, aussi nettement que l'écorce arrachée d'un arbre ; les relations patriarcales sont remplacées par des relations mécaniques ; les relations humaines se transforment purement et simplement en relations de pouvoir, tout comme le sont les lois de force et de contre-force en physique. Nous ne pouvons apparemment pas échapper à ces relations de pouvoir, cette loi qui gouverne notre âge.

Il est cependant significatif que l'espèce humaine ne se soit jamais résignée et ne pourra jamais se résigner à être gouvernée par de simples relations de pouvoir. Son rang est plus élevé et sa destinée transcende de loin le domaine de la mécanique parce que l'homme est plus qu'une machine. La résistance humaine contre les forces déshumanisantes, cela est certain, se trompe souvent dans ses manières. Elle ne va en large partie jamais au-delà du genre de révolte qui est aisément subjuguée, la révolte des masses qui immanquablement trouve son maître. Nous ne devons pas traiter de la révolte des masses dans ce contexte, car l'« exploitation des exploités » trouve son origine dans la même volonté impitoyable d'exploitation qui caractérise toute technologie. La dévastation à grande échelle semée par la technologie, les plaies béantes, purulentes qu'elle produit dans le corps de la Terre – elles ont leur exacte contrepartie dans la dévastation que la révolte des masses entraîne.

L'équilibre n'existe plus dans le domaine moderne de la technologie, ni entre le travail de l'homme et ses loisirs, ni entre l'homme et la nature. Ce que nous appelons de nos jours « amour de la nature » est surtout le sentiment émotionnel, la pitié que l'on ressent pour quelque chose qui a été blessé, saigné à blanc et a besoin de protection. La civilisation moderne prend en pitié la nature et, dans une certaine mesure, panse les plaies qui ont été précédemment infligées. La nature intacte est auréolée, clôturée et parsemée de signes d'interdiction en raison du fait qu'on ne peut plus avoir confiance en un homme vis-à-vis d'elle, car il agirait seulement comme un vandale pillant et tuant toute chose. Ces mesures pour protéger la nature sont quelque peu offensives pour notre vanité humaine, mais elles sont également ironiquement comiques, si on prend en considération que la nature n'est d'aucune façon une victime passive de notre exploitation. Car, comme nous l'avons vu auparavant, la nature répond à la conquête de la technologie par une contre-invasion qui lui est propre ; au fur et à mesure que nous la détruisons, elle nous détruit avec les forces élémentaires que nous pensons avoir capturées.

Penser en termes de causes, d'effets et de fins signifie penser unilatéralement. Voir les choses dans leur plein contexte ne peut pas être appris, pas plus qu'on ne peut apprendre le rythme et la périodicité desquels tous les rythmes découlent. Les corrélations et les contextes sont remarqués seulement par ces esprits qui pensent en termes universels et révérencieux, esprits qui rejettent tout pillage et toute exploitation.

Y a-t-il une contrepartie dans la vie à cette intrusion déchirante de la machine dont résulte toujours la déformation de la nature ? On peut l'observer le mieux là où la machine est mise en pièces, où elle est éventrée, où, dans la destruction, elle perd sa forme mécanique, tout comme l'homme qui y est lié est mis en pièces avec un mépris complet de sa forme et sa structure organiques, c'est-à-dire mécaniquement. Il n'est pas même découpé comme un animal qui est emmené chez le boucher, ni soigneusement démembré comme un poulet : il est déchiqueté, écrasé, mis en pièces.

Cet aspect, sur lequel nous ne devons pas fermer les yeux, nous enseigne que la technologie peut atteindre la perfection, mais jamais la maturité. Attribuer la maturité à un mécanisme signifie utiliser une métaphore qui est tout-à-fait hors de propos. Les mécanismes peuvent donner l'impression de la plus haute perfection rationnelle, mais cela ne doit pas être confondu avec la maturité. La maturité n'est jamais forcée, pas plus qu'on ne peut l'imposer. Si nous imaginions un monde fondé entièrement sur la volonté de puissance et les efforts énergiques de cette volonté, il s'agirait d'un monde sans maturité et pour toujours dénué de maturité, un monde de choses immatures qui, néanmoins, sembleraient tout-à-fait parfaites.

C'est le genre de monde vers lequel la technologie avance. C'est également pourquoi, partout où nous regardons de nos jours, nous trouvons la volonté de puissance à l'acte, des secteurs de nouveaux développements, fers de lance du progrès – mais nous ne trouverons presque jamais quoi que ce soit de mature, car la maturité réside en dehors du domaine de la machine. Le concept de perfection utilisé dans ce contexte exprime seulement cet état final d'achèvement qui peut être mesuré par ces moyens qui ici se combinent pour être fin. Le concept est ici utile parce qu'il est complètement rationnel, et il respecte ainsi les conditions que nous avons décrites.

La technologie prépare à l'invasion des idéologies

Qu'y a-t-il derrière cette étrange ivresse qui advient lorsque nous nous précipitons à une vitesse sans précédent, ou que nous montons en flèche dans la stratosphère ? Quel est le sens de cette ivresse de l'automobile et de l'avion, qui ont pris la place de l'ancien esprit d'aventure et de l'exubérance de l'alpiniste ? Quelle est la signification réelle des gros titres qui annoncent des records en tous genres de cet âge de la technologie ?

Ils resteraient des mystères si nous ne parvenions pas à comprendre qu'ici une quête sans repos de puissance, pleinement consciente de ses propres moyens et fins, trouve satisfaction et accomplissement. Un sage chinois, imprégné d'idées confucéennes d'harmonie – en supposant qu'il y a toujours de sages chinois – pourrait sourire de démonstrations si barbares (12f). Il trouverait ridicule et même barbare la ferveur presque religieuse avec laquelle les masses acclament de telles réalisations. Mais il ne fait aucun doute quant à ce que les masses applaudissent dans la pulvérisation des records. Il s'agit de la victoire de la dynamique, dont elles se réjouissent comme s'il s'agissait de leur propre victoire. Il s'agit du mouvement mécanique motorisé, de la conquête des éléments résistants, qui suscitent leurs émotions et soulèvent leur enthousiasme. L'applaudissement accompagnant tout nouveau record est un applaudissement de la rupture d'une résistance ; il annonce la victoire que la machine a remportée contre la nature élémentaire.

Mais pour comprendre l'enthousiasme que les masses ressentent pour la technologie, nous devons reconnaître que la formation des masses et du progrès technologique vont main dans la main. L'enthousiasme lui-même est déjà un symptôme de cela. Le progrès technique est le plus fort là où la formation des masses est la plus avancée et vice versa. Se demander, toutefois, si la formation des masses a été la conséquence du progrès technique, c'est-à-dire, de la direction prévue par l'homme et son travail, ou si le progrès technique a été engendré par la formation des masses, serait aussi futile que de se demander si la poule fut ou l'œuf est venu en premier. Nous devons nous garder de la simplification excessive qui consiste à chercher partout des causes et effets, du type de raisonnement qui n'est satisfait qu'une fois qu'il a établi une relation causale mécanique entre les choses. La science en particulier s'est rendue coupable de ces formes de pensée abusivement simplificatrices, formes qui sont insuffisantes pour expliquer les relations qui ici nous concernent. La procédure et la méthode requises ne sont ni scientifiques ni techniques. Nous ne devons jamais oublier qu'il existe des formes de pensée d'un ordre différent. Nous ne pouvons aborder le phénomène de simultanéité qu'en pensant en termes de corrélations et de réciprocity au lieu de causes et d'effets, un phénomène qui, défiant toute tentative d'explication causale, mérite tout de même notre attention.

Le progrès technique et la formation des masses sont simultanés ; ils sont des plus étroitement coordonnés. Ils sont en fait inséparables. Loin de résister à la lutte pour la perfection technique, les masses, au contraire, favorisent cette impulsion. Elles l'accueillent ; elles s'adaptent docilement à l'automatisme des opérations techniques. La masse est le matériel le plus utile, le plus flexible du technicien. Sans les masses le technicien ne pourrait pas mener à bien ses projets. Les masses sont ce qui est le plus proche de l'idéal de matériel humain du technicien, plus elles deviennent mécaniquement mobiles, plus elles peuvent être aisément organisées. De tout temps l'habitat des masses a été les grandes villes. Ici seulement prévalent les conditions qui favorisent la formation de la masse, même si la pensée de la masse peut s'étendre loin dans les zones rurales. Une caractéristique de la formation des masses est qu'elle procède artificiellement, à savoir par un influx du dehors. Une autre caractéristique est qu'à la fois l'avènement et la chute des masses sont fomentés par des conditions qui échappent à leur contrôle. Les masses, en d'autres termes, ne peuvent ni se maintenir elles-mêmes ni ne peuvent remplacer les pertes génétiques par leur propre vitalité ; la consommation de leur vitalité augmentant généralement à proportion de leur croissance numérique.

Nous associons à la « masse » les idées de poids, de pression et d'inertie. Ces associations sont significatives, mais nous ne devons pas négliger le fait que c'est néanmoins précisément le mouvement de fluctuation qui caractérise la formation progressive de la masse. La tendance mécanique, automatique, de la mobilité de masse est évidente en particulier dans les grandes villes. La dépendance croissante des masses par rapport aux organisations rationnelles qui administrent et gèrent l'homme de la masse dans toutes ses tâches s'exprime dans cette mobilité de masse. Ainsi, la mécanisation du trafic,

contrôlée par le technicien, contraint l'homme à se déplacer également mécaniquement et à s'adapter à l'automatisme des régulations du trafic. La ville n'offre ni l'espace ni l'opportunité d' « errer au crépuscule » ; elle confine même la liberté de mouvement elle-même. Nous devrions avoir un excellent tableau de ce qui se passe si nous pensons aux rues comme des tapis roulants qui transportent les hommes mécaniquement. Mais nous en avons l'idée même des moyens de transport existant comme les escaliers mécaniques, les ascenseurs et tout autre moyen mécanique de transport. Si nous observons les passants d'une rue modérément bondée, nous reconnaissons immédiatement la manière mécanique et contrainte de leurs mouvements et leurs attitudes, illustrant à quel point leur vie est devenue mécanique.

La variété des transports révèle également à quel point l'homme est devenu transportable. L'extension énorme des systèmes de trafic et de transport est une preuve visible de cela, mais la signification de cette mobilité grandement accrue devient partout évidente. Car quand nous disons que l'homme est devenu « transportable », nous indiquons en premier lieu la passivité, un mouvement contraint, opposés aux mouvements qui sont actifs et font preuve d'initiative. Nous pouvons formuler le processus comme suit : L'homme devient transportable dans la mesure où la machine approche de la perfection. Ou, vice versa, sans cette mobilité humaine accrue, il ne pourrait y avoir aucun progrès technique.

L'homme est devenu mobile, plus mobile qu'il ne l'a jamais été. Cette mobilité est un signe de la formation progressive de la masse, qui équivaut au progrès technique. Il s'agit d'une caractéristique de la technologie qu'elle libère l'homme de tout lien non rationnel, seulement pour l'assujettir plus étroitement au cadre des relations rationnelles. La mobilité croissante de l'homme est liée à l'immixtion de l'organisation et de l'appareillage dans la vie humaine ; au fur et à mesure que nous devenons mobiles, nous devenons également mobilisés. Et dans la même mesure nous devenons mentalement mobiles – c'est-à-dire grands ouverts à l'invasion des idéologies.

La susceptibilité de larges segments de la population aux idéologies et le pouvoir que les démagogues en tirent sont symptomatiques de la formation de la masse. Les idéologies sont des généralisations, des vulgarisations de croyances et de connaissances ; elles sont par conséquent grandement transférables et infectieuses. Il est vrai que le technicien n'a pas besoin d'une idéologie pour atteindre ses objectifs, car il a sa disposition des pouvoirs qui rendent une idéologie superflue. Mais en raison même du fait que le technicien ne se préoccupe pas de ce qu'il y a au-delà de son domaine, l'idéologie devient un outil des plus pratiques. Puisque que le technicien aspire seulement au pouvoir universel, mais n'est néanmoins intéressé que par sa spécialité, l'idéologie comble un vide ; d'où l'alliance entre la technologie et l'idéologie. L'idéologie gagne énormément en force par cette association, et elle commence à diriger vers un but toutes les grandes réserves d'énergie que l'organisation et le mécanisme ont accumulées.

L'alliance entre le technicien et le démagogue n'a pas lieu par accident. Le savoir du technicien lui-même est tout aussi transportable que toute machine qui peut aussi bien être exploitée dans les mines de cuivre de Katanga que dans les mines d'or du Brésil. Le savoir technique n'est pas davantage lié à un technicien individuel que les opérations fonctionnelles d'usine ne sont liées à un travailleur individuel. Parce que le technicien n'a pas d'opinions ou de convictions propres en dehors de sa spécialité, il a besoin du soutien d'une quelconque foi vulgarisée telle qu'elle est colportée par le démagogue. Le savoir technique est accessible à quiconque le veut ; il peut également être dérobé, volé, espionné, et il peut être expédié à n'importe quel point du globe. Il ne se détériore pas, comme le vin ou le thé, lors du transport, car il manque de toute qualité ; il s'agit d'un savoir sans grandeur (12g).

Le caractère monopolistique de la technologie lors de ses premiers stades, repose ainsi exclusivement sur un bon départ de l'industrialisation. En dépit de tous les efforts pour le préserver, ce bon départ ne peut pas être maintenu parce que le savoir sur lequel le monopole se base ne peut pas se protéger. Ceux qui affirment que ce savoir n'aurait jamais dû être abandonné, aux peuples asiatiques par exemple, négligent qu'il n'aurait jamais pu rester secret, car il n'a aucune qualité inimitable. Les inventions et dispositifs de défense nationale doivent ainsi être protégés par des méthodes non techniques spéciales (12h). Finalement, le technicien lui-même n'est pas le moins du monde intéressé par le fait que les inventions devraient être gardées secrètes ou que des monopoles devraient être fondés sur elles. Favoriser le secret et le monopole serait pour lui entraver le progrès technique ; ce qui ne ferait que se mettre en travers de son propre chemin.

Puisque le savoir technique ne peut pas se protéger, il a besoin de protection légale, qui lui est accordée par le brevet qui protège le procédé technique et son exploitation pendant une certaine période. Il est significatif que les lettres patentes, les documents dans lesquels des privilèges sont accordés, viennent d'Angleterre, et que l'Angleterre fut la première à reconnaître un droit d'invention, un droit étranger à l'Antiquité et au Moyen Âge. Les juristes ont développé une remarquable différenciation entre le droit d'auteur et le droit de brevet de l'inventeur. Une condition préalable du droit d'auteur est qu'une forme définitive ait été donnée à sa création. L'idée de l'inventeur est avec le droit de brevet elle-même protégée sans qu'elle se traduise par une forme définitive, étant donné seulement qu'elle puisse être exploitée techniquement. Mais la marque de tout savoir d'ordre supérieur est qu'il se protège lui-même, non pas seulement potentiellement mais dans les faits, dans la mesure où les créations de ce savoir ne peuvent pas être imitées.

Le mirage du socialisme

Nous avons dit que le technicien pourrait, si nécessaire, atteindre ses objectifs par le pouvoir seul, sans l'aide d'idéologies. Sa pensée n'a aucun caractère idéologique, pas plus que n'en a l'équipement avec lequel il travaille. Mais cet équipement peut être mis à tout moment au service d'une idéologie. En fait, il est utilisé à ces fins, parce qu'il existe une affinité réciproque entre l'équipement et l'idéologie.

Ils ont tous deux développé au plus haut point leurs capacités, de sorte qu'ils étaient destinés à se rencontrer et à conjuguer leurs efforts pour atteindre leur objectif commun, qui est de mettre l'individu sous le joug de l'organisation mécanique. Cette alliance est un grand succès, parce que toute idéologie présuppose déjà une mécanisation, une uniformité mécanique dans la pensée de ses partisans. Il n'est pas toujours aisé d'exprimer dans un langage abstrait simple la différence entre un peuple et une masse. C'est pour cette raison qu'il nous faut maintenant indiquer un moyen infaillible de les identifier. Là où il y a un peuple, là où nous avons affaire à de véritables peuples, nous ne trouverons jamais aucune trace d'idéologie. Et l'on peut affirmer avec la même certitude que, là où il y a une masse, il y a nécessairement une idéologie. La masse a besoin d'une idéologie et en a d'autant plus besoin que la technologie approche de la perfection. Une idéologie devient indispensable, parce que l'équipement et l'organisation ne sont pas suffisants, parce qu'ils ne satisfont pas au besoin humain de soutien moral et de réconfort spirituel sans lesquels un homme ne peut exister. Il est certain que les efforts du technicien ont intensifié le vide spirituel, ce sentiment de vide, dans la même mesure où ils ont réduit la portée de la vie humaine. Et ainsi l'horror vacui, l'horreur du vide, fait partie du monde du technicien ; cette horreur entre dans la conscience humaine sous plusieurs formes : sous celles d'un sentiment de dépression, d'ennui, d'inanité, d'absurdité, de nervosité et d'agitation mécanique.

Dès lors que nous nous intéressons aux idéologies, nous sommes amenés à aborder un problème connexe, qui est celui de l'acteur. Puisque ce problème relève de notre analyse, nous devons nous demander d'où viennent l'influence et l'importance croissantes de l'acteur dans notre monde moderne ? L'acteur – de cinéma, par exemple – fait partie intégrante d'une énorme organisation qui fabrique des rêves conformes à la réalité au moyen d'un dispositif technique hautement perfectionné. Puisque l'appauvrissement technique de la vie fait que le peuple éprouve le besoin d'un monde de rêves et puisque ces rêves sont produits d'une manière industrielle dans des usines à rêves, l'influence de l'acteur grandit nécessairement au même rythme que le progrès technique. Ce phénomène se manifeste aussi dans d'autres mondes imaginaires, tels que celui de la publicité et de la propagande, dont l'influence ne cesse de grandir. La production en série de photographies est liée à ces domaines. Ce n'est pas un hasard si l'acteur est l'homme le plus photographié, l'homme dont on rencontre partout l'image, de sorte que l'on a l'impression qu'être photographié est la principale occupation de l'acteur, qu'il doit constamment se prostituer. Car il s'agit évidemment d'un acte de prostitution.

Aussi longtemps que le comédien fut membre d'une caste, d'une classe ou d'un ordre, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il y eut une hiérarchie sociale, l'acteur fut toujours considéré avec méfiance. Nulle part

cette méfiance ne fut plus forte que dans la classe paysanne ; en fait, on peut dire que, partout où il existe une classe paysanne, le comédien est l'objet d'une méfiance insurmontable. Mais les masses ne le perçoivent pas du tout de la même façon. Aujourd'hui que l'idée de classe n'est plus associée au comédien ; que, en outre, le comédien est présent dans toutes les couches de la société, y compris en politique, la méfiance est remplacée par l'éloge et le mépris laisse place à l'adoration. De même que les aliments de substitution se glissent dans nos aliments, ainsi les sentiments s'insinuent dans notre pensée. Dans un monde largement dominé par la machinerie et l'organisation, il n'y a plus de place pour le bonheur. Le bonheur n'y a pas plus sa place que dans une chaîne causale, ou que dans les rapports des moyens aux fins.

Mais l'individu est enfermé dans sa misère humaine comme dans une tour et c'est là une situation qu'il ne supporte pas. Lorsqu'il n'a plus de perspectives – et l'organisation est assez puissante pour lui ôter toute perspective – il doit au moins se faire des illusions sur ses perspectives, nourrir un rêve utopique de bonheur. Ce qui rend tout type de socialisme utopique est sa tendance à nourrir des projets de bonheur qui sont irréalisables. Car, puisque le socialisme a pour objectif de donner à chacun ce qui lui revient, c'est-à-dire d'accorder à chacun des chances selon ses propres conceptions de la justice, il met ces chances au même niveau et les invalide ainsi toutes. Personne ne manque autant d'imagination que le planificateur d'utopies, qui essaye en vain de masquer son manque derrière sa logique. Si le Seigneur ou le Créateur de ce monde avait fait en sorte que tout y soit fondé sur la justice, le bonheur n'existerait pas. Il n'y aurait ni homme heureux ni homme chanceux. Le monde serait aussi dur et rigide que la balance que tenait la déesse de la justice et sur laquelle étaient pesés les mérites. De la même manière, le bonheur n'existerait pas dans une organisation sociale complètement « juste », si elle était menée jusqu'à sa conclusion logique. Il ne pourrait y avoir que des promotions au mérite selon un système de points et des pensions bien méritées à la retraite. C'est précisément parce qu'une telle organisation sociale est bâtie uniquement sur le devoir et la récompense que l'amour, la grâce et le bonheur en seraient exclus ; ils ne pourraient trouver de place qu'en dehors d'elle.

Ce genre d'existence est totalement intolérable aux êtres humains, même à ceux qui vivent dans l'organisation technique. Même si l'homme n'est pas heureux, il ne renoncera pas à la possibilité d'avoir un coup de chance, ne serait-ce qu'à la loterie. En fait, plus ses possibilités d'avoir un coup de chance s'éloignent, plus il s'y cramponne. Et pourquoi ne pas lui donner une chance ? Il n'y a rien de plus facile et de moins onéreux dans ce monde que d'accorder des chances, puisque celles-ci peuvent toujours être accordées proportionnellement au nombre de tickets de loterie. Si on ne peut pas rendre un homme heureux, on peut toujours faire en sorte qu'il ait un coup de chance. De surcroît, dans une société qui est avancée du point de vue de la technologie, les illusions peuvent être fabriquées en série par l'industrie. L'industrie cinématographique offre ainsi à l'employé surmené qui travaille dans un environnement mécanisé les images du bonheur en amour, de la richesse et de mondes imaginaires où la vie est facile. Et le comédien n'est-il pas un homme qui accorde des chances, un dispensateur de chances, un contrefacteur de chances ? Et les spectateurs ne sont-ils pas reconnaissants au comédien

d'interpréter le rôle de la Fortune ? De plus, le spectateur s'identifie à lui, aux rôles qu'il interprète et aux chances qu'il fait miroiter. Il a besoin d'un symbole, d'un idéal, d'un héros et le comédien; qui n'est rien de tout cela, est en même temps le seul qui puisse jouer ces rôles. Le concept d'interprétation, autrement dit de changement de rôle et de personnalité, implique que le comédien ne peut pas avoir beaucoup de carrure. L'insouciant non plus n'a aucune stature. Mais il suffit à ce type humain que le rôle, son propre rôle, soit joué par ceux à qui « tout arrive » sur le grand écran.

Nous avons signalé que très peu de gens comprennent la signification de la publicité et de la propagande. Le public, dans l'ensemble, ne voit que leurs aspects commerciaux et les explique par les lois de la concurrence, de la lutte économique, qui est conçue comme faisant partie de la lutte pour la survie. Mais comment se fait-il que la publicité et la propagande progressent au même rythme que le progrès technique ? Comment se fait-il qu'elles deviennent les principales réalisations de ce progrès et se propagent dans le monde entier ? Comment se fait-il que les publicitaires et les propagandistes professionnels commencent à pratiquer la psychologie pour accroître toujours plus le pouvoir pénétrant, insinuant et envoûtant de leurs propositions ? Finalement, quel est le principal obstacle au succès de ces tentatives ? C'est simplement que les promesses ne sont pas crédibles et qu'il n'est pas facile de dissimuler la grande part de fumisterie qu'elles contiennent. D'où le fait que les publicitaires et les propagandistes professionnels accentuent leurs déclarations et leur donnent un caractère provocateur ; d'où aussi le fait que leurs propositions donnent invariablement l'impression de combler des vides. En fait, il semble que le volume même de publicité et de propagande constitue un des meilleurs éléments de référence pour juger à quel point nos existences sont devenues vides, sont devenues des tombeaux blanchis sur les façades desquelles on peut placarder tout et n'importe quoi.

Dans quelle mesure la publicité et la propagande sont-elles efficaces ? Quelles sont leurs limites ? Comme nous l'avons dit, elles ne peuvent représenter que des objets qui sont des produits techniques, de préférence des produits fabriqués en série et elles ne peuvent influencer que ceux qui sont sensibles à ces objets. Tout le reste reste hors de leur atteinte. La production industrielle en série correspond donc à la reproduction en série au moyen de la publicité. La publicité ne fait que produire des images ainsi que les promesses correspondantes, qui ne sont rien d'autre que des formules magiques. Ceci n'est absolument pas contradictoire avec le fait que l'on fasse aussi de la publicité et de la propagande pour des personnes, notamment pour les acteurs. Par exemple, le comédien est fait plus que tout autre pour la publicité, parce qu'il joue un rôle et que ce n'est que parce qu'il joue un rôle qu'il exerce sur les masses le charme qui garantit la reproduction en série de son avenir. Nous ne voulons pas dire que le comédien n'est rien en dehors de son rôle, bien que la part qu'a son rôle dans sa vie puisse très bien être si importante qu'elle l'absorbe en entier. Mais nous ne nous intéressons pas ici à ce que le comédien peut être en dehors de son rôle. Car, même quand la publicité fait ressortir la « vie privée » d'un acteur, elle le montre dans un rôle. La publicité ne s'intéresse pas à ceux qui « ne jouent pas de rôle ». Le rôle est donc non seulement quelque chose dans lequel on entre, mais aussi quelque chose qui est susceptible d'être reproduit. Et comme il peut être reproduit, il en vient à posséder une douceur que n'a

pas la vie, la même douceur que celle qui se lit sur le visage du comédien, visage à la fois mobile et fixe, souple et tendu, visage d'un homme qui est cependant toujours conscient de jouer un rôle, aussi longtemps qu'il est sur scène. Toutefois, si nous le prenons au dépourvu, nous constatons qu'il est désarmé et angoissé, flasque et vide. Est-il une créature plus misérable que l'acteur qui ne joue aucun rôle ?

L'illusion par la photographie

Dans un monde de pur être, c'est-à-dire dans un monde dans lequel il ne peut pas y avoir de changement, la propagande ne pourrait pas exister, pas plus qu'une différence entre l'être et le paraître, le vrai et la faux. Aucune tromperie ne pourrait pénétrer un tel monde – il n'y aurait aucune ouverture ni crevasse qui lui permette de s'immiscer. Il ne pourrait pas même y avoir d'ombres telles que celles que Platon croyait être projetées par la pensée, ombres qui s'interposaient entre les choses et les idées des choses. Partout où les idées formées par l'esprit humain commencent à prédominer s'établit un processus de séparation : les prototypes disparaissent tandis que les images que nous nous faisons d'eux se multiplient. Aucune science ne pourrait se développer sans ce processus d'idéation. Car c'est uniquement lorsque nous commençons à nous faire des idées des choses que notre raison demande que ces choses soient expliquées. Aucune explication ne viendrait à l'esprit humain sans cette séparation entre les choses et les idées. Dans la mythologie, par exemple, le mythe n'a pas besoin de s'expliquer. Ce n'est que lors des derniers stades de l'Antiquité que les philosophes tentèrent d'expliquer les mythes. Évhémère, pour sa part, déclara que les mythes antiques étaient l'apothéose d'êtres humains exceptionnels.

Permettez-nous de considérer la photographie en tant qu'exemple moderne de cette séparation entre les choses réelles et les images que nous nous en faisons. Lorsque nous demandons : Comment est réalisée cette photographie ? Tout expert ou dictionnaire technique expliquera le procédé chimique sur lequel se base la photographie. Cette explication ne nous intéresse pas du tout ici. Ce qui nous intéresse est une question tout-à-fait différente, à savoir comment la photographie est née. Pourquoi n'est-ce qu'en 1802 que Wedgwood et Davy inventèrent une méthode d'exposition de papier saturé de nitrate d'argent à l'influence assombrissante de la lumière, et de cette manière produisirent des photographies ? Quelle est la signification de l'utilisation de la camera obscura, de l'héliographie, ou du daguerréotype qui exploita d'abord des plaques de verre sensibilisées et des révélateurs au mercure ?

Observé superficiellement, tout cela ne montre que le développement étape par étape des techniques photographiques, améliorations qui se poursuivent. Mais l'aspect significatif de ce développement qui passe inaperçu est celui-ci : il fut en premier lieu impossible de rendre la photographie résistante à la

lumière, de la fixer. Les contours blancs qui avaient été saisis ne cessaient de s'assombrir quand ils étaient exposés à la lumière, jusqu'à ce qu'ils disparaissent. Des difficultés apparurent ensuite dans le procédé de copie mécanique. Daguerre arriva finalement à faire une copie seulement en utilisant de nombreuses expositions et des procédés élaborés. Le problème de la reproduction mécanique à partir du négatif ne fut résolu qu'avec l'invention du procédé au collodion.

En regardant d'anciens daguerréotypes, on a l'impression que ces photographies furent tirées du prototype avec bien plus de difficulté que pour la photographie moderne et par conséquent que davantage du prototype avait pénétré dans la photographie. C'est la raison pour laquelle les anciennes photographies nous semblent quelque peu davantage significatives, fidèles, ou même convaincantes. C'est comme si à cette époque il avait été plus difficile de photographier l'homme, et pas seulement parce que les techniques n'avaient pas encore été élaborées.

Cette impression n'est pas trompeuse. Car le procédé photographique ne pouvait être inventé qu'après que l'homme soit devenu psychologiquement prêt à être photographié. La nouvelle invention, en d'autres termes, signifie un changement de mentalité. Ce fut dans la mesure même de l'adaptation du modèle humain à la représentation photographique que les nouvelles techniques se développèrent. La difficulté à réaliser une photographie résistante à la lumière ne fut pas que technique. Afin d'amener le procédé de copie à la fiabilité automatique qu'il a aujourd'hui, il fut nécessaire de surmonter des obstacles, non seulement de nature technique, mais également des obstacles qui résident dans le modèle humain lui-même. Et ce sont peut-être justement ces obstacles humains qui mirent au défi les inventeurs et firent en sorte que les améliorations techniques furent dignes d'intérêt pour eux. Car on a aujourd'hui souvent l'impression que la photographie devient ennuyeuse. Nous ne pouvons plus échapper au soupçon que la marée montante de la réalité copiée contient un élément d'illusion. A mesure qu'elles sont reproduites par millions, la réalité derrière ces images s'amincit, devient vague et l'ancien charme s'évapore. Les techniques photographiques continuent à fonctionner avec une excellence intacte et une fiabilité mécanique. Mais un homme change. Il est tout-à-fait concevable que nous puissions finir par nous lasser de simples copies de choses que seule la photographie est capable de fournir.

La ruée des masses

Bien que cet essai examine de façon critique les efforts rationnels de la technologie, les méthodes de cette étude devraient clairement faire comprendre qu'il est loin d'attaquer la raison humaine elle-même.

Rien n'est plus éloigné de notre esprit que le rejet romantique de la technologie, un rejet qui dans les conditions présentes équivaldrait à une rêverie désuète. Nous ne vivons pas sur une île déserte, pas plus que dans une forêt vierge. Nous vivons constamment à la portée de l'organisation technique et de la machine. Le piéton dans la rue n'est pas le seul qui doive en permanence faire attention à son parcours au risque de se faire renverser. Une telle vigilance, mais plus complète et pénétrante, doit de nos jours être mise en pratique par tout homme d'esprit qui souhaite sentir qu'il est plus qu'un simple rouage dans une gigantesque machine.

De même, rien n'est plus éloigné du but de cette étude que la glorification de l'irrationnel. Seuls ceux qui ne sont pas conscients des dangers de notre situation peuvent faire l'éloge de l'irrationnel. Comme nous allons maintenant le voir, un lien étroit existe entre le progrès technique et les efforts qui visent à tourner notre esprit rationnel contre le rationalisme lui-même. Cet essai ne s'intéresse pas à ces efforts et ne veut en rien avoir affaire à eux. Mais l'heure est maintenant venue de nous demander : où la rationalité technique nous mène-t-elle ? Cette question est grave car, comme nous l'avons montré, la rationalité technique implique un mépris de la raison humaine en tant que telle.

Tout ce qui est rationnel est sujet à des limitations et restrictions inéluctables. Ce qui est rationnel ne peut jamais être sa propre fin. S'il existait une telle chose que rationaliser pour rationaliser, il n'y aurait aucune raison que les démunis, les malades et les personnes âgées ne soit pas tués. Une telle action paraîtrait même recommandable. Il serait également opportun de tuer ceux qui ont pris leur retraite et de même tous les pensionnaires de l'État selon le principe brutal que celui qui ne travaille pas ne devrait pas manger. De tels exemples montrent où une philosophie purement opportuniste mène. Raskolnikov, qui tue la vieille usurière parce qu'il la considère comme complètement inutile dans la trame du monde, et qui ne voit en elle rien de plus qu'une punaise ou un cafard malodorant, devient un assassin par son arrogance extrême et criminelle. Si son esprit n'avait pas été si confus et tordu, il aurait réalisé que la structure et la trame de l'univers étaient au-delà de son entendement, et qu'il ne lui revenait pas de juger du rôle d'une vieille femme dans ce monde (12i). Le fonctionnaire technique, de son côté, qui travaille dans un de ces innombrables bureaux et règne sur un fichier de documents dont l'objectif – un objectif peut-être inconnu du fonctionnaire lui-même – est la rationalisation de la consommation : un tel homme pourrait assez aisément être de l'opinion que tout est bien dans le monde car son fichier est en ordre. Le scribe a tendance à confondre le monde avec un bureau puisque son fichier de documents est son monde, le centre de sa vie. Concevoir l'univers comme un gigantesque bureau serait une excellente idée seulement si la nature avait prévu de nous faire vivre de la paperasse.

La rationalité technique a des conséquences des plus particulières. Le technicien lui-même ne saisit pas ces conséquences et ne les comprend pas. Il prétend être un réaliste, c'est-à-dire un homme de « faits concrets ». Mais il est au mieux un réaliste seulement dans un domaine restreint ; son savoir est spécialisé. L'apparence de « stricte factualité » qu'il adopte est trompeuse. Elle camoufle son ambition

sans bornes de gagner en puissance ; elle dissimule la nature disproportionnée, excentrique de ces plans et projets qui sont l'objectif ultime de ses ambitions. Il est vrai que la machinerie qu'il a développé est ingénieuse jusqu'à la dernière vis. Mais cette dernière vis est là où le génie technique prend fin ; il n'a aucune idée de ce qui se trouve au-delà. Le monde du technicien est un simple appareillage, mais un appareillage qui, dans un état de centralisation avancée, rend possible à son maître de traiter l'homme lui-même comme partie et parcelle de cet appareillage. Car le pouvoir que confère cette machinerie à son maître est vraiment gigantesque. Un stade avancé de technologie s'accompagne ainsi de théories mécaniques de la nature de l'homme. Tout comme nous parlons de la « machinerie » de l'Etat, de « machines » politiques, d'« appareil » légal, de « force motrice » de l'économie, ainsi toutes les choses en viennent à assumer étape par étape le caractère de la machine, d'une réalité comprise en termes de fonctionnement machinal. Ce mode de pensée a typiquement perdu tout respect pour la liberté.

Ce sont précisément ces efforts d'assujettissement complet de l'homme à la rationalité technique, à un fonctionnalisme déterminé et universel, qui sape progressivement la résistance que l'homme oppose quand il essaie d'adhérer à un ordre de choses plus profond, spirituel. Loin d'apprivoiser et d'éclaircir le côté instinctif de l'homme, ses désirs aveugles et sa confusion mentale, la mécanisation de la vie, au contraire, intensifie ces aspects obscurs de la nature humaine. L'organisation technique, qui vise au totalitarisme, n'a aucun moyen de maîtrise d'une quelconque manière ce monde souterrain obscur. Toute la rationalité du technicien ne peut empêcher la croissance d'un élémentarisme aveugle. Cette rationalité est en fait précisément l'avenue le long de laquelle l'élémentarisme envahit et pénètre nos vies. Ce sont des choses sombres et dangereuses qui se dressent. L'automatisme dans lequel l'homme est entraîné et auquel il doit s'adapter jour après jour l'habitue à effectuer ses opérations mécaniques sans volonté propre ; il élimine également certaines résistances de sa personnalité en le privant, sous couvert d'un ordre nouveau, de cette autonomie qui seule peut interrompre la survenue du chaos. La mécanisation de la vie est le moulin qui broie l'individu dans les masses atomisées. Dans le cas de l'homme, l'ensemble de l'organisation technologique ne mène à rien si ce n'est à l'accélération de ce broyage de l'individu dans la masse.

Nous nous sommes dernièrement habitués à considérer l'organisateur couronné de succès comme un grand homme, de le louer comme s'il était un bienfaiteur de l'homme, comme s'il était du même ordre que le grand inventeur ou le grand médecin. Ce qui fait qu'une telle estimation est ridicule est son manque de mesure. Examinée avec un jugement critique, cette surestimation ajoute simplement à la galerie des personnalités obscures ceux qui sont supposés être de brillants exemples. Elle échoue à percevoir que le « mérite » de ces organisateurs ne consiste souvent en rien d'autre qu'une destruction des ressources inorganisées. Tout comme la résistance de la matière croît en proportion aux contraintes techniques qui s'exercent sur elle et résulte en une accumulation de forces explosivement destructrices, de même l'organisation technique génère des changements explosivement destructeurs chez l'homme. Puisque les psychologues modernes se transforment de plus en plus en psycho-techniciens, ces changements dangereux résident au-delà de leur entendement. La masse moderne est pourtant la

contrepartie de l'appareillage de la technologie, et est de la même manière menacée par l'élémentaire. La masse est le matériel primordial de la mécanisation par la technologie. Mais dans la mesure même où les masses sont assujetties à l'organisation rationnelle, elles se surchargent de forces élémentaires aveugles et sont privées de toute force spirituelle pour s'y opposer. Les masses s'agitent follement, d'un enthousiasme maintenant aveugle, furieux, pour en arriver à une ruée de panique qui les conduit irrésistiblement à se jeter aveuglément et follement dans l'abysse, tout comme un troupeau de lemmings. Ces forces dynamiques torrentielles que la technologie déchaîne emportent également l'homme de la rue qui s' imagine que le progrès technique est sien. La technologie appelle à la mobilisation tout ce qui était auparavant immobile. L'homme aussi est devenu mobilisé. Il adopte non seulement sans résistance un mouvement mécanique, mais il veut même l'accélérer encore davantage.

Les masses et l'impérialisme

Une question d'une importance capitale pour la modernité est de savoir quels sont les moyens de survie et quelles sont les ressources des populations des grandes villes. Nous sommes habitués à considérer la Rome antique comme un modèle qui nous fournit, par analogie, des concepts et des idées qui nous éclairent sur notre propre situation. Ce n'est pas un hasard si les historiens du dix-neuvième siècle accordèrent une attention particulière à l'histoire romaine. Mommsen, ennemi juré de tous les vestiges de la féodalité, nous indiqua la signification de l'histoire romaine avec l'assurance qui est la marque d'un historien de premier ordre. Il détermina l'axe qui relie le présent au passé. Comme le passé ne peut jamais être considéré comme une dimension indépendante per se, il doit être conçu comme une dimension du temps dans laquelle le présent concret est le facteur déterminant. La voie qu'a suivie l'étude de l'histoire romaine depuis Mommsen nous montre également la signification immédiate de cette histoire. Cette signification ne se trouve pas dans les premiers jours, dans l'histoire de la Cité à proprement parler, que Mommsen n'aborda à raison que brièvement et avec réticence. Elle se trouve dans la Rome ultérieure, la Rome qui devint la capitale de l'empire. C'est la Rome de Catilina, de César et de Pompée, la Rome de l'empire, qui suscite notre intérêt.

Quand nous regardons les masses humaines qui s'entassaient dans la cité, nous constatons que leur situation était très différente de celle des masses d'aujourd'hui. Les différences religieuses, politiques et sociales entre les masses d'alors et les masses d'aujourd'hui sont si grandes que nous pourrions parler de deux mondes différents. L'organisation technique de la Rome impériale ne peut pas être comparée à la nôtre. Mais un fait ressort clairement de la vue de cette masse disparate d'hommes libres, d'affranchis et d'esclaves, qui grouillait tumultueusement dans les rues et les marchés ; elle tournait autour des riches politiciens et accourait avec le même enthousiasme au cirque, pour assister à des combats de gladiateurs et de bêtes sauvages. D'un côté, nous constatons que cette masse devient toujours plus parasitique, tandis que, de l'autre, nous observons qu'elle devient de plus en plus frétilante et mobile. Le système d'exploitation des provinces, qui mena à la ruine des régions prospères

; le mercantilisme démesuré des fonctionnaires et des bailleurs ; les dépenses insensées auxquelles se laissaient entraîner les riches de l'époque – tout cela présuppose une masse, une énorme population urbaine désireuse d'être nourrie et divertie.

Mais ce serait évidemment trop simplifier que de ne considérer cette masse que comme une sorte d'essaim de faux-bourdon ou une foule de bons à rien. Rome était non seulement une cité à l'architecture magnifique, mais, comme toute grande cité, elle était aussi remplie d'artisans et d'ouvriers laborieux. Elle n'était pas uniquement un lieu d'excès ; elle était aussi un lieu de travaux prodigieux. Elle n'abritait pas uniquement des hommes inscrits sur les listes de distribution gratuite de céréales et qui recevaient des jetons numérotés pour assister gratuitement aux jeux du cirque ; elle hébergeait également un grand nombre de travailleurs dynamiques de tous les milieux. Nous devons en conclure que les habitants d'un monde exsangue – comme l'était alors Rome – peuvent sans aucun doute fournir une quantité de travail prodigieuse.

Examinons maintenant l'état de dépendance dans lequel était tombée cette masse. Il est caractéristique que la masse prolétarienne soit toujours produite par des moyens artificiels, à savoir par un afflux d'éléments étrangers. Cette artificialité n'est pas étrangère au fait que les Romains perdirent graduellement la capacité et, avec elle, le droit à l'auto-détermination politique. Aussi longtemps que Rome fut une commune rurale, ses citoyens se suffirent à eux-mêmes. Mais, une fois que la cité fut devenue la capitale d'un empire, ils en perdirent la capacité. La populace dut alors être nourrie en grande partie par des importations et subvenir à leurs besoins devint un fardeau constant. L'appétit de la cité était insatiable. L'empire tel qu'il était ne suffit plus à le satisfaire ; de nouvelles provinces durent être conquises.

Il semble que la destruction du fermier libre soit une étape inévitable de la formation d'un empire mondial. Car ce n'est qu'après que le fermier – attaché à la terre, sédentaire et opposé au changement (13) – a été éliminé que les idées politiques acquièrent cette force dévoreuse d'espace qui peut véritablement être appelée impérialiste. L'impérialisme et la formation des masses vont de pair. Non seulement les masses donnent à l'impérialisme la force d'absorber l'espace, mais elles aiguissent l'appétit de l'impérialisme et le rendent capable de digérer les fruits de sa force. C'est une chose d'être une cité du Latium parmi d'autres, c'en est déjà une autre d'être la première cité d'Italie. Et cette deuxième Rome, qui vainquit Carthage, est encore bien différente de la Rome impériale. Nous sommes ici témoins de la destruction progressive de la cité antique, la polis et de sa transformation en une capitale et un centre de pouvoir mondial. Pour en arriver là, il fallut sacrifier la substance raciale romaine. C'est en vain que la vieille société romaine traditionnelle s'acharna maintes fois à stopper cette évolution. Le peuple romain continua à en payer le prix – lui seul fut la justification du pouvoir impérial romain et en même temps le fondement de sa continuité. Il est ce qui distingue Rome de l'équipage d'un vaisseau pirate, des membres d'une expédition de pillage.

Mais nous ne verrions qu'un aspect des choses, si nous négligions le fait que le pouvoir engloutit toujours le vainqueur comme le vaincu. Car le conquérant est invariablement vaincu à son tour par ses conquêtes. C'est ainsi que nous voyons les peuples d'Asie, d'Afrique et de toutes les parties de l'empire affluer à Rome. Ils y furent d'abord exhibés comme les trophées des victoires romaines, enchaînés et sous la férule. Mais les descendants des peuples conquis finissent par devenir préteurs, consuls et césars. La concentration artificielle des masses dans les cités accompagne cette évolution et atteint son point culminant sous les césars. La structure de ces masses montre que les Romains de naissance ne forment plus qu'une minorité et que cette minorité est de moins en moins nombreuse. Les traces visibles de l'ancienne Rome disparaissent complètement dans cette populace latinisée et hellénisée. La métropole dévore ses propres enfants. Elle ne se régénère plus d'elle-même ; elle doit puiser dans les réserves humaines de l'empire, en attirant de partout les meilleurs esprits (14) et en absorbant sans cesse de nouvelles masses d'esclaves. La dernière phase de ce déclin est celle où des catastrophes tarissent l'afflux artificiel de nouvelles masses, dépeuplent la cité et la ruinent.

La stérilité mécanique du sport moderne

L'influence de la technologie sur l'homme transparaît non seulement dans son travail mais également dans ses loisirs et ses sports favoris. Les sports présupposent et sont, en fait, impossibles en dehors de la ville techniquement organisée. Les termes techniques de nos sports modernes sont en grande partie d'origine anglaise. Cela est dû à l'avance britannique dans l'industrialisation, en particulier pendant la première moitié du dix-neuvième siècle. Les ingénieurs et les techniciens du monde entier allaient alors en Angleterre pour parfaire leur instruction technique. Plus tard, quand les États-Unis devinrent la nation techniquement à l'avant-garde, le sport lui aussi devint américanisé. Les sports font l'objet de peu d'intérêt de la part des pays peu avancés techniquement, et d'aucun intérêt de la part des vastes régions qui n'ont jusqu'ici par été industrialisées.

Les sports peuvent alors être définis comme une réaction aux conditions dans lesquelles l'homme vit dans les grandes villes. Cette réaction dépend de la mécanisation de plus en plus importante des mouvements. Les « sauvages » ne pratiquent pas de sports. Ils exercent leurs facultés physiques ; ils jouent, dansent et chantent, mais il n'y a rien de sportif dans ces activités, même si elles sont effectuées avec virtuosité. Nos meilleurs sportifs viennent significativement tous de zones industrielles où la mécanisation bat son plein, en particulier de villes. Les fermiers, forestiers, chasseurs et pêcheurs, ceux dont les mouvements sont libres de contraintes mécaniques, pratiquent rarement des sports. La percée que les sports réalisent dans les zones rurales est en fait proportionnelle au progrès de la mécanisation, en particulier de la mécanisation de l'agriculture. Car l'exploitation de cette machinerie change le développement musculaire et avec lui les mouvements de l'opérateur. Dans les générations plus

anciennes, le dur labeur manuel de toute une vie avait produit cette complétude et cette dureté du corps, cette balourdise typique du paysan. Ces caractéristiques disparaissent maintenant. Il devient plus preste et agile puisque la machine le dispense d'un contact direct avec le sol. Le conducteur d'un tracteur ou d'une moissonneuse a un corps différent de celui d'un laboureur ou d'un faucheur.

Il n'est pas aisé de tracer une ligne nette entre les jeux et les sports puisqu'il y a rarement un jeu qui ne puisse être pratiqué comme un sport. Les Jeux olympiques des Grecs n'étaient évidemment pas des sports mais des festivals de nature religieuse, conjugués à des concours. Ils ne peuvent être dénommés sports simplement en raison de l'absence de spectacle industriel, qui est le fond de ce que nous appelons sports. Ce que nous appelons Jeux olympiques en mémoire de l'Antiquité sont des sports hautement techniques dans lesquels s'attroupent les spécialistes de tous les pays. Il y a une différence entre l'homme pour qui la chasse ou la natation, la pêche ou le canotage sont des activités naturelles, faisant partie de sa vie, et l'homme qui pratique la chasse, la natation, la pêche ou l'aviron comme un sport. Le dernier est évidemment un technicien qui a développé à la perfection le côté mécanique de son activité. L'équipement du sportif moderne indique cela à lui seul. Pour se rendre compte du progrès de la mécanisation, nous n'avons besoin que d'examiner les équipements utilisés dans les sports, toutes ces cannes et bobines élaborées, tous ces clubs et balles de golf scientifiques, les chronomètres, horloges, dispositifs de mesure, machines de départ, et ainsi de suite. Dans l'exactitude du chronométrage des mouvements et de l'enregistrement à la fraction de seconde près des sports modernes, nous trouvons à nouveau cette organisation et ce contrôle de la consommation du temps qui caractérise la technologie.

Et le jargon du sportif n'est-il pas un langage d'une dureté typiquement mécanique ?

Finalement, permettez-nous de considérer l'organisation du business sportif en lui-même : les équipes athlétiques, leur entraînement, leurs scores, leurs listes de membres, et leurs records. La popularité des sports modernes est clairement liée au progrès de la mécanisation, et les sports eux-mêmes se pratiquent de plus en plus mécaniquement. Cela transparaît non seulement dans les courses automobiles, les courses aériennes, ou les courses nautiques, où des moteurs sont utilisés ; nous constatons la même chose dans des sports tels que la boxe, la lutte, la natation, la course, le saut, le lancer, l'haltérophilie. Même dans ceux-ci l'individu se transforme en machine, une machine se battant ou battant des records, dont chaque mouvement est contrôlé et vérifié par une machinerie jusqu'à ce qu'il devienne mécanique. Les sportifs d'aujourd'hui sont conséquemment devenus des professionnels, qui font une affaire lucrative de leurs aptitudes particulières.

Les sports sont sans doute une activité qui, avec la mécanisation croissante, devient de plus en plus indispensable à l'homme. Nous constatons également que la discipline à laquelle les sports assujettissent le corps humain résulte en des performances extraordinaires. Il y a cependant de nos jours une stérilité particulière dans le business du sport qui remonte à la mécanisation des activités sportives et à leur prolifération en d'énormes organisations techniques. Une observation attentive rend cela encore plus évident. Ils manquent totalement de tout mouvement spontané, de toute improvisation libre.

Un homme qui commence à sauter et à courir pour le pur plaisir de sauter et de courir et qui arrête quand l'envie lui passe est entièrement différent de l'homme qui participe à un événement athlétique dans lequel, sous la direction de règles techniques et avec l'utilisation de chronomètres et d'appareils de mesure, il saute et court afin d'essayer de battre un record. Le grand plaisir que nager ou plonger nous procure est dû au contact de l'eau, à sa fraîcheur cristalline, sa pureté, sa transparence, son doux accommodement. Cette joie n'est évidemment d'aucune importance dans les concours auxquels les nageurs professionnels participent. Car le but de tels concours est de déterminer quel nageur a la technique la plus parfaite et atteint par conséquent l'objectif plus vite que le reste. S'entraîner pour battre un record est essentiellement une intensification de la volonté de puissance qui vise la maîtrise totale du corps qui doit obéir mécaniquement. Un tel effort peut être tout-à-fait utile et efficace. Mais plus l'entraînement et le dépassement des records deviennent des fins en soi, plus ils deviennent stériles.

Le physique de l'athlète moderne trahit l'entraînement unilatéral auquel il est assujéti. Son corps est entraîné mais il est tout sauf beau. Le développement du corps, tel qu'il se produit dans les sports spécialisés, ne parvient pas à la beauté, parce qu'il manque de proportion, quelque chose qu'un corps dévoué à un entraînement spécialisé ne peut pas davantage posséder qu'un esprit réduit à des intérêts hautement spécialisés. Quand le corps entraîné pour le sport est considéré comme beau, cela n'est pas simplement dû à l'absence d'un regard critique, à l'étude insuffisante du nu. Non, une évaluation de ce genre exprime également le fait que le corps humain est jugé selon des critères mécaniques tels que les dimensions musculaires et, en particulier, selon l'entraînement spécialisé que cela manifeste. Ces critères, cependant, manquent d'appréciation pour la plénitude calme et sans effort de la beauté ; ils ne considèrent pas l'aisance décontractée ou le charme et la grâce. Ces points de vue manquent de spiritualité ainsi que de sensualité. Les déséquilibres et les exagérations du physique tels qu'engendrés par les sports modernes sont le plus frappants chez les femmes. Leur corps et leur visage acquièrent des traits durcis, stériles. Les sports modernes sont incompatibles avec tout type de vie et d'activité artistiques ; ils sont essentiellement non-artistiques et non-spirituels par nature.

Une comparaison se suggère entre le sportif et l'ascète, qui est aussi un professionnel, bien que dans un sens tout-à-fait différent. L'entraînement du sportif a un caractère ascétique (14a), et dans tout sport

nous trouvons un certain puritanisme, une hygiène stricte des mœurs, qui contrôle le sommeil, la nutrition, et l'activité sexuelle du point de vue de l'efficacité. Les sportifs ne sont pas un groupe d'individus qui expriment de façon exubérante leur abondance d'énergie vitale, mais une tribu de professionnels stricts qui économisent rigoureusement chaque once de leur force, au risque de compromettre le moindre mouvement de leur physique faiseur d'argent et de célébrité.

Des divertissements artificiels pour des émotions artificielles

Tout divertissement dans lequel la machine joue un rôle est en quelque sorte vide. Il n'a pas de gaieté. Il montre qu'il est dominé par une contrainte qui affecte la liberté de mouvement humaine. La vie dans l'organisation technique signifie que l'individu n'est pas gai, et ne peut pas l'être parce qu'il est surmené et n'a plus de loisir. La joie a également disparu de son travail. C'est précisément parce que la joie a été soustraite au travail que celui-ci est loué ou exalté avec un fanatisme éthique croissant. L'image offerte par nos grandes villes industrielles, avec le va-et-vient mécanique de leurs masses humaines, est sinistre et dénuée de joie. Les grands maîtres de l'esprit festif, Apollon et Dionysos, n'ont plus de place dans cette image.

Le rythme des choses mécaniques est d'un automatisme sans vie et rigide. Là où il domine, il remplace les mouvements rythmiques harmonieux de l'homme. La périodicité qui est le fondement de tout rythme et de tout mouvement mesuré devient mécanique et ordonnée par le temps mort. Le cycle annuel des vacances, qui étaient auparavant des jours saints d'un ordre supérieur, se désintègre au fur et à mesure que la technologie progresse vers la perfection. Les célébrations populaires changent de caractère. Là où les festivals et les foires sont toujours enracinés dans le cœur des gens, nous constaterons toujours que les fermiers affluent vers eux, car les paysans font partie de cette portion du peuple qui suit avec la plus grande assurance la séquence cyclique de l'année et de ses jours de fêtes. Mais si nous assistons à un festival aussi ancien et populaire que l'Oktoberfest à Munich, nous pouvons voir d'un coup d'œil à quel point le progrès de l'organisation technique a profondément altéré son ancien caractère rural. Nous trouvons partout des balançoires à commande mécanique, des roues de Ferris, des manèges et autres gadgets à moteur de parc d'attraction, dont la musique mécanique nous invite à souscrire à leurs sensations mécaniques. Et tout comme dans le domaine du sport nous avons déjà relevé le manque d'improvisation libre, de même dans les divertissements, toute improvisation libre et spontanée est perdue au fur et à mesure qu'ils se mécanisent. Nos divertissements deviennent de plus en plus une affaire soumise à l'organisation technique. Il semble que l'homme ait perdu la faculté de s'amuser et de se divertir lui-même, qu'un équipement soit indispensable à son agrément – et cela signifie que même notre temps libre doit être comblé avec une régulation automatique. L'idée moderne de récréation est la relaxation qui suit la tension du travail mécanique. C'est pourquoi nos divertissements font preuve d'une sorte de mobilité frénétique, d'une tension spasmodique, pour lesquels une longue succession de systèmes gymnastiques ont été inventés à des fins de relâchement.

Quand nous observons un art aussi libre que la danse, qu'elle soit artistique ou sociale, il devient très perceptible à quel point elle semble mécanique. La musique est communiquée soit par des machines ou par des musiciens qui ont des rythmes mécaniques. La radio et les films font partie des plus grands automates dont la part dans le divertissement populaire est sans cesse croissante.

En étudiant les films, nous voyons à l'écran les protagonistes se mouvoir dans un théâtre mécanique, capturés par un mécanisme optique dont ils ne peuvent pas s'échapper, puisque c'est ce mécanisme qui rend l'ensemble du spectacle possible. Peu importe à quel point il est perfectionné, que ce soit par technicolor ou par des effets tridimensionnels afin d'accentuer l'illusion créée chez le public – toute cette perfection est mécanique et elle cesse là où les lois de la mécanique prennent fin. Les mouvements, les voix, et la musique de fond sont reproduits mécaniquement. L'illusion du public joue un rôle important, car ils pensent réellement que les mirages fugaces sont de véritables êtres humains et que les mots sont véritablement prononcés par eux. Le spectateur n'est pas désillusionné par le fait que ce qu'il voit ne sont pas des gens en chair et en os, que ce qu'il entend ne sont pas des voix vivantes mais des sons mécaniques. Il n'est jamais perturbé par l'aspect mécanique du spectacle, seulement par les imperfections mécaniques.

Tout le monde sait qu'on ne peut pas regarder un film aussi souvent qu'une pièce de théâtre, que l'effet produit par un film se dissipe bien plus rapidement, et qu'en particulier le temps fait qu'un film est rapidement dépassé et obsolète. En revanche, une pièce de théâtre peut être jouée aussi souvent que vous le voulez, chaque exécution est pourtant différente des autres, tandis que toutes les diffusions d'un film sont mécaniquement identiques. La pièce de théâtre varie constamment selon le jeu d'acteur, tandis que le film demeure rigide et identique. En raison de sa rigidité, on ne peut pas supporter le film sans musique. Plus nous regardons un film, moins son illusion est efficace, plus sa rigidité mécanique transparaît. De plus, nous découvrons le côté comique du film tragique, cette comédie involontaire qui est la marque de tous ces films mélodramatiques et d'horreur des débuts de la filmographie, et qui les rend ridicules. Tous les films tragiques semblent devenir comiques au fil du temps.

La réponse du technicien à ce problème est d'essayer d'assister l'illusion du public toujours plus vigoureusement en camouflant toujours mieux l'équipement, en rendant l'illusion si convaincante et vraisemblable que nous oublions l'équipement. Mais puisque le mécanisme ne peut pas être éliminé, de tels efforts ont des limites. De tels efforts vont en réalité dans la mauvaise direction puisque les films ne peuvent être améliorés techniquement qu'en améliorant leur mécanisme, sans essayer de le dissimuler. Une amélioration authentique, par exemple, sont les dessins animés qui transforment toutes les choses vivantes en des machines, y compris les protagonistes humains. Le dessinateur n'essaye pas d'imiter la vie, mais il invente de petits automates spécifiquement pour le support technique du film. Cette idée peut sembler paradoxale à certains. Mais les Américains, desquels le monde a encore beaucoup à apprendre à cet égard, ont depuis longtemps introduit de tels films et ils jouissent d'une grande

popularité. Ces films manquent pour l'instant de cohérence et de consistance puisqu'il n'y a pas assez de dessinateurs qui ont l'intelligence nécessaire pour maîtriser ce nouvel art. Mais ce qui a déjà été accompli laisse entrevoir ce à quoi on peut s'attendre à l'avenir.

La dévitalisation et le désir moderne de vitalité

Dans une civilisation mécanisée, toute stagnation de la technologie entraîne un sentiment intolérable de vide chez les individus techniquement organisés, un vide dans leur vie qu'ils ne peuvent pas supporter et qu'ils essaient de fuir par un mouvement intensifié. L'individu peut déplorer l'organisation inexorable du temps à laquelle son quotidien est soumis, il peut maudire le travail mécanique auquel il est lié, mais d'un autre côté il ne peut pas se passer de son organisation technique ; il adhère à son modèle même dans ses divertissements. Le mouvement produit un effet narcotique sur lui, une ivresse, en particulier là où il se meut rapidement, où la vitesse bat des records. Il a besoin de ce stimulant tout comme un toxicomane a besoin de sa drogue pour se sentir en vie. Il doit toujours sentir que quelque chose se produit, qu'il participe à une quelconque action. D'où sa soif insatiable de nouvelles, une soif qu'aucune presse rotative ne peut éteindre. Sa conception de la vie est dynamique. Il considère la vitalité de la vie comme la valeur la plus élevée, mais cette évaluation même trahit la soif croissante de vie qui tourmente les masses. La vie moderne est dominée par la force consommatrice de cette soif. L'individu qui sans cesse désire ardemment de nouvelles expériences, que quelque chose se produise, une telle personne veut être revivifiée.

La sensation de faiblesse, de fatigue, d'épuisement et de l'absurdité de la vie devient écrasante lorsque l'élan du mouvement mécanique ralentit, quand l'individu sent que l'énergie dynamique d'en-dehors qui l'entraîne vient à manquer. Il déprime tandis qu'il prend conscience du temps sans vie. Le mouvement est un des biens de consommation les plus vitaux de l'homme moderne ; là où il est restreint, la soif de celui-ci croît. L'individu est immédiatement frappé d'ennui et est ensuite saisi du désir irrésistible d'un événement sensationnel. Il craint que le temps sans vie qu'il veut consommer le dévorera plutôt, et il tente de fuir cette sensation dévorante en accélérant les mouvements de sa vie. Une simple action éveille en lui la sensation d'une vie plus vigoureuse ; elle le stimule comme une drogue qui crée de beaux rêves. L'homme moderne vénère la vie sans inhibition, dynamique, palpitante – mais la vénère en tant que faible qui chérit une illusion de force. Le temps sans vie se moque de lui car il ne comprend pas que le mouvement mécanique auquel il s'abandonne est lui-même vide, et plus il va vite, plus vide il devient. Le mouvement devient pour lui une valeur en lui-même parce qu'il accroît son sentiment de bien-être. Une raison pour laquelle il pourrait considérer qu'être en mouvement est une bénédiction est que cela l'empêche de penser à lui-même. Car penser, selon Aristote, signifie souffrir, puisqu'elle ne peut pas avoir lieu sans que souffre la raison. Il peut alors éviter cette souffrance en s'abandonnant au mouvement mécanique.

L'efficacité du mouvement mécanique en tant que narcotique peut en effet être observée partout. L'atmosphère de grand éveil de nos villes est imprégnée d'une espèce d'état semblable à une transe. L'atmosphère est un mélange d'intense conscience et d'imaginaire. La conscience d'un chauffeur, d'un agent de trafic, d'un conducteur de métro est éveillée, mais seulement dans un secteur restreint entouré d'obscurité et d'idées oniriques et visionnaires. Un tel esprit a une conscience fonctionnelle qui se concentre sur les fonctions de la machine sous son contrôle. Mais plus cette conscience se concentre partialement, plus elle devient étroite. Il est surprenant de constater à quel point les piétons des grandes villes observent réellement, en particulier dans les grands centres de trafic où l'attention doit se concentrer sur le trafic et ses règles. Le piéton est attentif car il est constamment menacé par le flux du trafic qui suit un mouvement automatique. Mais en même temps ce flux qui s'écoule a un effet soporifique, de telle manière que nous sommes aisément pris de panique si le flux fonctionnel est interrompu d'une quelconque façon.

En lien avec cela, nous trouvons cette sensation de complète irréalité, cette étourderie produite par l'artificialité absolue de l'environnement, qui saisit l'homme dans les grandes villes si souvent et soudainement. Il y a également cette sensation d'être submergé, une impression qui devient de plus en plus manifeste aux bons observateurs. La vie se meut profondément dans les entrailles des rues de nos villes comme si on la voyait à travers le casque d'un plongeur, et en regardant à travers les vitres des bureaux et des restaurants il semble que nous regardions un aquarium. Cette impression étrange et pas du tout plaisante est causée par l'automatisme du mouvement, par la vision de réflexes s'exécutant mécaniquement et qui rappellent les réflexes des amphibiens. Même pour nous qui sommes leurs bâtisseurs nos villes modernes sont aussi inquiétantes et étrangères que ces grandes villes d'époques antérieures desquelles seul un souvenir nous est parvenu. En supposant qu'un homme d'une ère si ancienne, un homme qui n'aurait pas idée de notre technologie, viendrait dans nos villes ; en supposant que nous lui demandions : « Quelles forces ont bâti tout cela ? » Il y a des chances que sa réponse serait : « Des démons très puissants, très maléfiques. »

La technologie et la guerre

C'est un axiome des sciences naturelles que les lois de la Nature sont stables, inchangeables, et d'une validité mécanique permanente. La foi en le progrès scientifique présuppose assez étrangement l'existence de lois qui sont complètement exemptes de tout type de progrès. Ces lois sont indispensables pour les sciences naturelles en tant que substrat rigide et fiable. La loi de causalité, par exemple, affirme que les mêmes causes doivent toujours produire les mêmes effets.

Le scientifique qui émet un doute sur la validité de la loi de causalité attaque évidemment le fondement sur lequel l'ensemble de la tour de Babel du savoir scientifique repose. Celui qui pose la question de savoir si tout ce savoir vaut la peine d'être connu s'attaque également à ce fondement. Cette question même réside en dehors du domaine scientifique, car nous franchissons l'enceinte sacrée de la science si nous sommes insatisfaits de ses résultats manifestes et merveilleux. Nous minons ce fondement si nous nous demandons quelles connaissances sont vraiment acquises par les découvertes scientifiques, quels biens nous prodiguent-elles, et que sera-t-il advenu de l'homme une fois que la science aura atteint son objectif.

Nous approchons ici de l'illusion ultime qui est liée au progrès scientifique. La recherche de rationalisation doit évidemment arriver à son terme à un moment donné. Elle atteint évidemment ce terme une fois que cet état de perfection qu'elle recherche si infatigablement a été atteint. Car l'idée d'un progrès sans fin est absurde et inepte en raison du fait que le mouvement infini qu'il présuppose est contradictoire. La rapidité et la puissance de la rationalisation technique indiquent précisément que nous approchons d'une étape finale, ultime, de la technologie, où tout ce qui est technique parvient au même degré de perfection atteint depuis longtemps par les outils de l'artisanat. Le moment où cela se produira n'est peut-être plus très éloigné, mais il serait vain de spéculer à propos de cela.

C'est en tout cas le grand moment qui est le principal thème des utopistes, le moment sur lequel ils concentrent leurs espoirs. Nous rencontrons souvent l'idée que toutes les souffrances de l'homme, tous les sacrifices qu'il doit endurer pour le bien du progrès technique seront compensés à la fin. Cependant, de telles théories de la récompense, bien que tout-à-fait convenables pour et appropriées à l'homo religiosus, n'ont rien à voir avec la technologie. Ce n'est pas le début mais la fin qui doit porter le fardeau. Il serait plus juste de voir dans ces sacrifices et souffrances le prix de la soif de pouvoir de l'homme.

Associer les notions d'harmonie à un état de perfection technique ou supposer une idylle politique et sociale là où on ne pourra jamais le trouver est une pure rêverie. Ces rêves de loisir, de liberté et de richesse créés par le progrès technique sont utopiques, et ainsi sont les idées de paix, de bien-être et de bonheur des temps à venir. Ils sont utopiques parce qu'ils combinent ce qui ne peut pas être combiné. La machine n'est pas une divinité prodiguant des cornes d'abondance de bonheur, et l'ère de la machine ne mène pas à une idylle pacifique et charmante. De tout temps le pouvoir prodigué par la technologie a exigé, et exigera toujours, un prix élevé ; le prix du sang et de la chair des hécatombes humaines qui d'une manière ou d'une autre sont prises dans les roues et les pignons de cette grande machine. Le prix est payé par la morne monotonie des usines et de la vie des affaires qui atteint maintenant son apogée ; par le travail mécanique pour la subsistance personnelle ; par la dépendance de l'opérateur vis-à-vis de sa machine. Le prix est payé par la dévastation de la vie spirituelle qui croît à mesure de la mécanisation. Nous ferions mieux, en effet, d'abandonner toutes les illusions au sujet des bénédictions à venir de la

technologie, mais plus que tout à cette illusion de bonheur pacifique qu'elle est supposée apporter. La technologie n'a pas les moyens de ramener l'Eden.

Les choses à venir sont en effet très différentes. Puisque la technologie se base sur l'exploitation de ressources et puisque son progrès entraîne le pillage progressif de la Terre, il est évident que dans un état de perfection elle pratiquera l'exploitation la plus complète et intensive à l'échelle planétaire, une exploitation de toutes ses ressources de la manière la plus rationnelle. Cette sape et cette exploitation minière est vouée à produire des pertes qui doivent devenir de plus en plus insoutenables. Les dévastations de ce pillage ne se limitent pas à l'épuisement des mines, des puits de pétrole et d'autres ressources. Ni ceci ni l'épuisement insouciant des terres arables qui étend l'érosion et la chute de niveau des nappes phréatiques ne seront décisifs en eux-mêmes, bien que – en Amérique, par exemple – ces signaux d'alerte se profilent déjà nettement.

Ce qui annoncera la fin est plutôt le caractère total de ces pertes, qui comprennent les êtres humains dans les organisations techniques. Il devient toujours plus évident que la somme totale des efforts et des investissements technologiques surmènent les capacités humaines, que le poids du fardeau mécanique devient trop lourd, qu'une fois que la technologie aura atteint la perfection, l'homme moderne ne tardera pas à s'effondrer. Des symptômes de ce surmenage transparaissent déjà dans les spasmes physiques et mentaux de notre époque, dont les contorsions trahissent la grande pression sous laquelle nous vivons. Partout dans le monde nous observons des efforts forcés, surmenants. Ils sont destinés à être suivis par la réaction qui vient invariablement à la suite d'un excès de volonté et de surmenage nerveux : l'épuisement, l'apathie et la terne dépression.

Dans ce surmenage, nous trouvons également la clef de compréhension des idées et du projet de mobilisation totale et de guerre totale. Peu importe ce que leurs opposants peuvent leur objecter, ces idées sont tout-à-fait logiques dans la mesure où elles illustrent avec précision la situation dans laquelle nous nous trouvons. Elles méritent pour cette raison l'attention et le respect que demande toute pensée capitale qui ne se dérobe pas devant les conséquences logiques, peu importe à quel point elles puissent être graves. Les objections soulevées contre la mobilisation totale et la guerre totale échouent significativement à atteindre le cœur du problème.

Quelle est la signification de la mobilisation totale et de la conduite totale de la guerre ? En quoi la guerre totale diffère-t-elle des autres guerres ? Clausewitz, le principal théoricien de la guerre du dix-

neuvième siècle, n'a jamais décrit une telle guerre. Il est vrai qu'il remarque dans sa description de la guerre qu'il existe une tendance à l'utilisation extrême de la force et qu'il n'y a pas de limites inhérentes à une telle utilisation. Il mentionne spécifiquement trois éléments réciproques propices aux extrêmes dans la guerre. Mais il parle également dans la foulée des forces qui modifient et modèrent les conceptions extrêmes et absolus de la guerre ; les relations humaines, par exemple, qui perdurent en fait entre les belligérants même pendant la guerre. Ses idées sur la guerre, en d'autres termes, montrent pleinement qu'elles appartiennent à une époque qui ne pouvait avoir aucune conception claire de la croissance colossale de l'organisation technique. Les guerres napoléoniennes ne pouvaient encore pas donner d'aperçu de ce potentiel. Ce que Clausewitz assume comme fondamental dans la guerre est l'utilisation de moyens limités pour des fins limitées. Mais la guerre totale présuppose l'organisation technique totale. Par son concept même, la guerre totale rejette toute limitation des moyens et des fins. Son corollaire apparaît être rien de moins que l'annihilation totale – cet objectif émerge toujours plus clairement des écrits des théoriciens modernes de la guerre. Cette guerre est totale non seulement dans sa préparation, ses moyens et fins stratégiques et tactiques ; elle est avant tout totale dans sa mentalité d'extermination impitoyable qui ne reconnaît plus aucune limite. Cette mentalité destructrice est la contrepartie du progrès technologique. Elle se développe dans la mesure même où la technologie elle-même brise toutes les limites de l'espace et développe un potentiel destructeur qui est illimité.

Toutefois, même la guerre totale possède des amendements ; même sa tendance inhérente à la violence extrême est soumise à des limitations et des contraintes. Une telle limitation réside dans le fait qu'une guerre qui est menée par n'importe quel moyen doit aussi mener à l'épuisement de toutes les ressources, à condition qu'un certain équilibre des forces existe entre les belligérants. Par définition, la mobilisation totale ou la guerre totale abolit toutes les réserves puisqu'aucune réserve ne demeure intacte. Il n'y a aucun dépôt ni aucune ressource qui ne demeure intact ou intouché, rien qui ne reste immobile même sans être mobilisé, aucune propriété inaliénable qui ne soit pas confisquée.

Nous devons prendre en considération la situation de l'homme moderne dans son ensemble pour bien comprendre ces développements. Qu'est-ce qui caractérise la situation de l'ouvrier d'industrie ou du soldat qui est, en fait, un travailleur, comme l'est quiconque qui vit dans un état d'industrialisation avancée, dans la guerre mécanisée ?

La situation du travailleur se signale par sa dépendance par rapport aux machines et à l'organisation. Elle se signale par l'absence de réserves sur lesquelles il pourrait s'appuyer. Il en est réduit à la vente de ses capacités de travail brutes, et il doit sans cesse et sans relâche les vendre s'il veut vivre. Il ne dispose d'aucune ressource qui puisse lui garantir la tranquillité d'esprit, le loisir, ou même de longues vacances. Ce modèle préexistant de la prétendue vie civile normale est simplement incorporée au modèle de la guerre totale. Dans celui-ci, toutes les ressources humaines et matérielles sont enrôlées, mobilisées et entrent en action. Il y a clairement un revers à ce processus, à savoir la consommation causée par la

guerre totale. Une telle guerre n'est d'aucune manière un soulèvement de masse spontané, volontaire, où l'enthousiasme compense l'équipement technique primitif. Elle est une lutte entre des organisations techniques hautement développées qui présentent tous les éléments mécaniques et automatiques caractéristiques d'un état avancé de technologie. C'est pourquoi l'objectif le plus important de la guerre moderne est de détruire le potentiel technique de l'ennemi.

Le progrès technique et la conduite de la guerre fusionnent. Nous avons atteint un état de choses où le potentiel technique d'un Etat est le facteur déterminant en cas de guerre. La supériorité technologique signifie la victoire, l'infériorité technologique signifie la défaite ; il s'agit de la formule la plus brève possible à laquelle une certaine phase du progrès technique peut être réduite. Cette équation oblige tous les Etats modernes, par l'augmentation incessante des contraintes mécaniques, à soutenir, accélérer et faire progresser le plus possible la recherche de la perfection technique. Pour sa propre préservation, l'Etat moderne doit promouvoir et soumettre tout ce qui peut l'être à l'automatisme technique. Puisque le potentiel technique est décisif en temps de guerre, il s'agit en fait d'une forme d'armement. Le progrès technique fait maintenant tomber le masque économique qu'il a porté aux débuts de l'organisation technique. Le travail organisé techniquement devient une préparation pour la guerre ; son lien avec la guerre devient toujours plus indubitable.

Rien ne peut empêcher cela. Il est concevable que la guerre puisse être évitée dans un cas particulier. Mais il est inconcevable qu'en cas de guerre l'Etat s'abstiendrait d'utiliser pleinement son potentiel technique. L'incessante promotion de ce potentiel, les efforts des propagandistes pour le faire paraître formidable et terrifiant, font partie des tactiques politiques modernes, même pendant la prétendue paix. On comprend également pourquoi les Etats s'éloignent de plus en plus de l'ancien droit des nations qui exigeait une déclaration de guerre formelle. Le stigmatisme d'être désigné comme « agresseur » est de loin contrebalancé par l'avantage d'une planification préalable couplée à une attaque surprise rendues possibles par le potentiel technique.

Tout comme une économie organisée techniquement devient de plus en plus une économie de guerre, ainsi la technologie se développe de plus en plus en une technologie de guerre ; elle révèle encore plus clairement son caractère d'armement. Dans notre ère dynamique, la technologie intensifie son pillage des ressources mondiales ; mais tandis qu'elle dévore des matériaux pour la préparation de la guerre, elle réduit en même temps notre niveau de vie. Elle se débarrasse de toutes les entraves des lois économiques et finance son organisation avec des méthodes qui accroissent constamment le fardeau des travailleurs.

La question de savoir ce que l'on gagne par la guerre totale ne se limite pas aux spécialistes. Cette question est soulevée quand on prend en considération que la consommation totale demandée par une guerre totale peut très bien consumer les gains qui résultent de la victoire de la guerre. Ce qui doit être anticipé est une situation où il n'y a ni vainqueur ni vaincu, mais seulement un épuisement général. Sommes-nous toujours dans une situation où nous pouvons espérer un gain ? Ou l'appel à la guerre totale est-il une preuve en lui-même que la lutte pour la survie a commencé ? En d'autres termes : Le progrès technique a-t-il atteint un stade où sa consommation a crû si immensément qu'il doit par nécessité radicalement changer les organisations territoriales et politiques de tous les Etats ?

L'impossibilité de la sécurité sociale

Nous avons déjà mentionné au début que tout processus d'organisation a une double nature et qu'il est nécessaire de le comprendre avant de pouvoir déterminer ce que nous coûte l'organisation. Illustrons notre propos d'un exemple. Plus la technologie progresse, plus devient évident le manque de protection du travailleur. Le dispositif technique ne peut pas le protéger, car c'est précisément le développement de ce dispositif qui provoque inévitablement le sentiment d'impuissance et le désir de sécurité sociale qui troublent et inquiètent le travailleur. Pour être plus exact : la pensée rationnelle, qui a enfanté et dirige ce dispositif, est confrontée à la nécessité d'inventer un remède à la détresse humaine qu'elle a elle-même engendrée. Le remède que le rationalisme propose n'est cependant rien d'autre qu'une soumission encore plus totale de l'homme aux nouvelles organisations techniques supposées protéger le travailleur. Au début, il y adhère plus ou moins volontairement, puis il finit par être contraint d'y adhérer.

Si nous souhaitons comprendre ce phénomène, nous devons apprendre à faire la distinction entre la sécurité effective et le simple besoin de sécurité sociale. Nous pouvons supposer que la sécurité est présente là où l'individu est conscient de sa liberté. Sans liberté, il ne saurait être question de supériorité humaine et de dignité humaine. L'affirmation à la mode selon laquelle il exista un sentiment illusoire de sécurité tout au long du dix-neuvième siècle n'est pas très convaincante. Le sentiment illusoire de sécurité a toujours existé, car rien n'est plus typiquement humain que de rêver d'une merveilleuse sécurité. Certes, le dix-neuvième siècle a connu de longues périodes qui semblent idylliques – tout au moins, à certains moments et dans certains lieux – et où nous rencontrons des existences protégées qui nous rappellent celles des plantes de serres épargnées par les grands froids et les vents violents. La nostalgie de ces jours révolus, le sentiment d'une perte qui domine un grand nombre de ceux qui se tournent vers ce passé, sont tout à fait compréhensibles, si nous pensons à la paix, à la prospérité croissante et à la marge considérable de liberté individuelle qui existaient à cette époque.

Néanmoins, le dix-neuvième siècle est traversé par le sentiment très vif de la disparition de la sécurité. Les prophètes et les voyants de cette époque décrivent dans leurs écrits les catastrophes imminentes avec l'exactitude avec laquelle un sismographe enregistre la magnitude d'un tremblement de terre lointain. L'indignation avec laquelle le peuple exprima de plus en plus son besoin de sécurité constitue un autre critère infaillible, car, plus le besoin de sécurité grandit, plus la sécurité effective diminue.

Nous ne comprendrons jamais la force irrésistible avec laquelle la « question sociale » prit de l'importance à cette époque, si nous ne reconnaissons pas que c'est à cause de la diminution de la sécurité effective que le besoin de sécurité se fit sentir d'une manière de plus en plus vive et cruelle. Le sentiment désagréable d'être exposé aux tumultes de la vie sans abri et sans protection, de flotter dans le vide, surgit et perturba l'individu. Inévitablement, la question sociale préoccupa surtout le groupe humain qui souffrait le plus vivement du manque de protection. Ce fut d'abord parmi les travailleurs de l'industrie et dans les zones industrielles que le socialisme devint un mouvement politique. L'accusation des travailleurs selon laquelle le capitaliste qui possède les moyens de production est un exploiteur est justifiée dans la mesure où les méthodes de production de la technologie sont basées sur l'exploitation et le pillage. Mais le travailleur ne comprend pas qu'il est lui-même également coupable d'exploitation, puisqu'il collabore étroitement au progrès technologique et le défend (14b).

C'est pourquoi tous les efforts qu'il déploie pour parvenir à la justice sociale et à la sécurité sont condamnés à l'échec. C'est pourquoi sa situation reste difficile, même quand il vit sous des gouvernements en lesquels il a confiance et auxquels il s'identifie. Même quand il démontre qu'il est capable de renverser le capitalisme, il n'a pas le pouvoir de dominer la rationalité de la technologie. Par conséquent, il reste captif du dispositif technique et de son organisation ; sa situation reste inchangée. Il restera un exploité aussi longtemps qu'il défendra et soutiendra lui-même l'exploitation. Ce n'est pas la sécurité effective, mais le besoin de sécurité, qui produit ces puissantes organisations – non seulement les syndicats et les partis travaillistes, mais également les compagnies d'assurance et les services gouvernementaux de sécurité sociale – que nous voyons se développer autour de nous. Toutefois, celui qui désire la sécurité, celui qui exige d'être protégé, doit forcément en payer le prix. L'individu devient dépendant de l'organisation qui lui accorde la protection et sa dépendance est proportionnelle à la protection qu'il lui accorde. Toute la faiblesse de l'être humain qui vit dans l'organisation technologique, son déracinement, son besoin criant d'orientation et d'aide, son isolement, trouvent leur expression dans cette lutte pour la sécurité qui ne recule devant aucun acte de soumission, qui succombe à la dépendance avec un empressement certain. De surcroît, puisque le besoin de sécurité augmente aussi vite que diminue la sécurité effective, il se forme un cercle vicieux singulier : le progrès technique augmente le besoin de sécurité, tandis que les organisations de plus en plus nombreuses qui promettent une fausse sécurité font décroître la sécurité effective.

Nous devons ici nous demander jusqu'où l'organisation peut s'étendre, si elle a des limites et, si elle en a, où elles se trouvent. Dans toute théorie où le calcul statistique et le calcul des probabilités jouent un rôle, tout est une question d'organisation, qui détermine le montant des réserves nécessaires et calcule leur répartition. Cette approche est bien connue ; mais elle ne revient à rien d'autre qu'à l'organisation forcée de tous les êtres vivants.

Notre ère de technologie toujours plus parfaite a donc quelque chose du Saturne mythologique, car, tout comme Saturne dévorait ses propres enfants, notre époque dévore sa propre sécurité. De même que la guerre totale, par l'expansion excessive qu'elle implique, anéantit ses propres forces et compromet ses propres objectifs, ainsi les organisations de sécurité sont envahies par des forces destructrices et élémentaires qui ne peuvent être contrôlées par la pensée rationnelle. Pourquoi le besoin de sécurité grandit-il avec le développement technique ? Parce que, les dangers devenant maintenant visibles, il est facile aux partisans du progrès technique de commencer à sentir la régression qu'ils ont provoquée par leurs propres efforts. L'homme moderne prend conscience du fait que les forces élémentaires qu'il a asservies par ses machines se retournent contre lui avec une force destructrice toujours plus grande et plus sauvage (15).

Être « socialement conscient » de nos jours ne signifie rien d'autre que de garder la foi en la machinerie et en l'organisation. La conscience sociale est la prosternation de l'homme devant l'idéologie du progrès technique (16). Le besoin de sécurité peut bien faire appel à de puissantes organisations, mais celles-ci n'ont absolument pas les moyens d'offrir effectivement la sécurité à l'homme. Ce n'est pas seulement parce que la seule sécurité effective dont nous puissions jamais jouir dépend de nous-mêmes et que, comme elle relève de notre responsabilité individuelle, nous ne pouvons pas confier à d'autres le soin de nous la procurer ; ce n'est pas seulement parce que ces organisations ne font que distribuer ou propager la pauvreté ; c'est parce que ces organisations sont en elles-mêmes déjà des expressions de la pauvreté, de l'inquiétude, de la misère et, comme toutes les organisations chargées de gérer le manque, elles prolifèrent aussi vite que diminue la richesse inorganisée.

Friedrich G. Jünger, *Die Perfektion der Technik*, traduit par J. B. d'après *The Failure of Technology*, Gateway, 1956.

(*) L'ouvrage a eu trois éditions. Publié pour la première fois en 1946, il fut republié en 1949, complété d'une annexe intitulée *Les guerres mondiales*, puis en 1953, complété d'un second essai titré *Machine et propriété*.

(**) Robert Steuckers en a fait un résumé à <https://robertsteuckers.blogspot.com/2012/02/friedrich-georg-junger-1898-1977.html>, qui n'a pas véritablement su en extraire la substantifique moëlle, en faire ressortir les points remarquables, les brèches qu'il ouvre. Quelques remarques s'imposent donc.

Premièrement, l'ouvrage de Jünger est caractérisé d'emblée comme une « (d)énonciation du titanisme machiniste de la pensée occidentale » et rien, dans *Die Perfektion der Technik*, ne laisse penser que Jünger aurait fait la moue. Mais, comme nous avons déjà eu l'occasion de le montrer, aussi désagréable que soit ce fait pour certains, le « titanisme machiniste », si, géographiquement, il est bien né en « Occident », n'a rien d'intrinsèquement blanc, loin s'en faut. Du point de vue de la race, il n'est pas plus blanc qu'une personne de couleur née dans un pays « occidental » n'est blanche, ou d'ailleurs qu'un blanc né dans un pays africain ou asiatique n'est noir ou jaune.

Deuxièmement, il n'est pas tout à fait exact que « cet ouvrage est la carrière où viennent encore puiser toutes les pensées écologiques contemporaines pour affiner leurs critiques », même si, outre-Rhin, il n'est pas impossible qu'une poignée de « Grünen » aient pu inclure dans leurs discours ou leurs papiers une ou deux citations de *Die Perfektion*, histoire de se faire valoir, de briller ; et s'ils l'ont fait, ils n'ont pu briller, en petites incarnations qu'ils sont de cette idéologie lunaire qu'est le « mondialisme », que de cet éclat qui est celui de cet astre isiaque, Quant au fond de la pensée organique de Jünger, que ne souille aucune pseudo-idée démocratique, elle ne peut que demeurer inaccessible aux représentants, dans le sens commercial, de cette escroquerie planétaire qu'est l'« écologie », ce « mondialisme vert ».

Troisièmement, s'il est manifeste que « (l)a technicité, quand elle atteint son plus haut degré, conduit à une économie dysfonctionnant », il faut garder à l'esprit les deux points suivants : une économie soumise à la « rationalisation » ne peut pas ne pas « dysfonctionner » (par exemple, l'obtention du maximum de rendement avec un minimum de coût passe par la mécanisation, laquelle mécanisation entraîne automatiquement l'augmentation proportionnelle du chômage) et, en fait, une économie soumise à la « rationalisation » est un « dysfonctionnement » ; le « dysfonctionnement » est voulu ; certes, il ne l'est pas par l'ingénieur ou par celui qui construit des machines, qui ne s'aperçoit pas que le « dysfonctionnement » est la rançon de la « rationalisation » à laquelle contribue la mécanisation, mais il l'est, voulu, plus ou moins consciemment, par les « superviseurs », c'est-à-dire les bureaucrates et les politicards, qui ne font que mettre en œuvre les directives de la pseudo-élite qui leur a trouvé la planque présidentielle, ministérielle ou administrative dont ils jouissent ; il l'est aussi, voulu, cette fois-ci consciemment, par les membres de la pseudo-élite. Pour reprendre l'exemple donné plus haut, le chômage de masse dans les démocraties « occidentales » est un « dysfonctionnement » voulu. Nous mettons le terme entre guillemets, car cet euphémisme appartient au vocabulaire de la novlangue ; il vise à tamiser et à amortir des termes comme « aberration », « altération », « anormalité », « déviation », « difformité », « inversion », « malformation », « monstruosité », « perversion ». Comme ce sont ceux qui la parlent qui en parlent le mieux, laissons la parole à l'un d'entre ceux qui savent le charabia académique sur le bout des ongles : « En premier lieu, le terme de dysfonctionnement me paraît malgré tout moins empreint de connotations négatives et surtout moralisantes que nombre d'autres termes fréquemment employés tels manquement, incorrection, imperfection, entorse et surtout faute. Il est plus « ouvert » que le terme d'erreur... notamment en ce qu'il peut intégrer divers (sic) catégories de problèmes (erreurs, manques, maladroitness,...) et que son sens ne s'épuise pas dans les caractères

binaires (vrai/faux), local et individuel attachés à l'erreur dans ses manèges courants. Le terme de dysfonctionnement implique encore les idées de mouvement et surtout de relation nécessaire avec les fonctionnements... Mais, au-delà de ces premiers arguments, deux raisons principales m'ont amené à maintenir cette décision terminologique. En premier lieu, cela me permet, en relation avec la double production de l'erreur... de distinguer et d'articuler la variante (dont le caractère éventuellement problématique peut être perçu ou non) et sa désignation en tant que problème. En d'autres termes, le dysfonctionnement désigne l'articulation entre une variante et le jugement – de variante problématique – porté à son endroit. En second lieu, ce terme trace une rupture avec les termes d'usages courants (erreurs, fautes...) et permet ainsi d'indiquer qu'on se situe dans un espace différent, celui de la réflexion scientifique qui impose de sortir (de tenter de sortir) des pratiques et cadres de pensée ordinaires » (Yves Reuter, *Panser l'erreur à l'école : De l'erreur au dysfonctionnement*, p. 52-3) Utilisez le terme de « dysfonctionnement », il en restera toujours quelque chose : « fonctionnement » (C'est nous qui soulignons).

Quatrièmement, *Die Perfektion der technik* ne fait pas référence aux camps de concentration, dont il faut profiter de l'occasion pour dire, n'en déplaise aux fonctionnaires de la diabolisation et aux mijaurées qui reprennent en chœur leurs lamentations, qu'ils constituent sans aucun doute un moindre mal, puisque le détenu, au lieu de se morfondre dans la promiscuité particulièrement malsaine de l'univers carcéral en se tournant les pouces aux frais du contribuable, est à l'air libre et pur, tout au moins plus pur qu'en prison, toute la journée, pendant laquelle il se livre à des activités productives. Le camp de concentration constitue un moindre mal pour la société.

Cinquièmement, la machine n'est sans doute pas « une déesse qui dispense du bonheur », mais il n'en est pas moins possible qu'elle n'en demeure pas moins une déesse, fût-ce une déesse « qui ne dispense pas du bonheur ». Rien ne montre que l'auteur se doute de la pertinence de la comparaison implicite qu'il fait entre la déesse et la machine. En effet, toute divinité mythologique est la représentation du devenir, de la « Nature », ou mieux de forces qui appartiennent à ce que le bouddhisme appelle le samsara, littéralement « l'ensemble de ce qui circule », « le courant des renaissances successives », forces qui, sur notre plan de manifestation, affleurent et souvent même se déchaînent dans le monde de la technique et de la machine (voir Julius Evola, *Le « Travailleur » et les falaises de marbre*, <https://evolaasheis.wordpress.com/2016/04/14/le-travailleur-et-les-falaises-de-marbre/>).

Sixièmement, Jünger a peut-être souhaité interpeller les « grands philosophes », mais c'est un abus de langage que de les appeler « les grands philosophes de la tradition européenne » et ce n'est certes pas parce que cet oxymore est passé dans l'usage courant qu'il faut renoncer à l'éventer et à le dénoncer, chaque fois qu'il se présente. Pourquoi pense-t-on que, comme le rappela Fustel de Coulanges, « Athènes fit un jour une loi qui défendait d'instruire les jeunes gens sans une autorisation des magistrats, et une autre qui interdisait spécialement d'enseigner la philosophie » (ibid., Librairie Hachette, 1901, p. 321). Fustel de Coulanges, lorsqu'il écrivit le premier chapitre du cinquième livre de *La Cité antique*, « Nouvelles croyances ; la philosophie change les principes et les règles de la politique », eut le pressentiment, sinon que la philosophie était d'origine asiatique, du moins qu'elle était étrangère à l'esprit hellène et qu'elle a toujours eu une action anti-traditionnelle sur les traditions des peuples blancs.

Septièmement, l'expression de « dieu horloger », par laquelle est désigné le dieu de Descartes (qui ne semble pas l'avoir employée ; le premier à l'avoir fait aurait été le docteur scolastique et initiateur de la « révolution copernicienne » Jean Buridan ((1292 – 1363) ; voir Georges Gusdorf Les sciences humaines et la pensée occidentale: La révolution galiléenne, Payot, 1977, p. 224) évoque irrésistiblement celle de « grand architecte » (*), énième avatar masculinisé de la Déesse Mère dont les adeptes planifiaient dès 1789 la création d'une grande ruche en Europe. Ainsi :

« En parfaits petits démiurges les initiés avaient bâti des villes nouvelles au cœur de départements nouveaux : des Babylone sans racines et sans âme au milieu de chimères administratives. L'initié Paul Delouvrier, membre du Comité exécutif de la Commission Trilatérale et deus ex-machina de la « réorganisation » de la région parisienne, avait créé 8 nouveaux départements autour de Paris. Cette réforme, qui consistait à réaliser une ennéade pythagoricienne (8 départements + Paris = 9), renouait ainsi, à deux siècles de distance, avec la réforme territoriale envisagée, dès septembre 1789, par une commission des Etats Généraux animée par Thouret et où siégeaient les Ff ∴ Target, Bureaux de Puzy et Dupont de Nemours. Dans ce que Mirabeau décrivait comme un « cauchemar de géomètre » on avait envisagé de diviser la France en 81 (9 x 9) départements rigoureusement carrés, eux-mêmes divisés en 9 cantons subdivisés à leur tour en 9 communes... Le cauchemar de géomètre était en fait le rêve prométhéen d'apprentis démiurges qui voulaient détruire la réalité organique de la France pour lui substituer un quadrillage artificiel inspiré de conceptions magiques : le territoire national devenant un gigantesque mandala structuré par des concepts arithmologiques. Ce que les vicissitudes de l'Histoire avaient interdit aux révolutionnaires de 1789, l'aménagement technocratique du territoire sous la Ve République allait enfin le concrétiser. Autour de la capitale — phare universel des Droits de l'Homme depuis deux siècles — on allait ainsi créer une ceinture magique ornée de villes nouvelles habitées par un Homme nouveau appelé à bâtir un monde nouveau à sa propre gloire. Mais, taillés à vif dans la chair de vieux pays, dépourvus de réalité organique, ces nouveaux départements ne furent que des Golems : des monstres d'argile sans entrailles et sans âme. On avait cru pouvoir leur offrir un cœur en créant du néant des villes nouvelles ; on leur avait juste enfoncé un bloc de béton dans la poitrine.

Comme ses sœurs, Evry est une ville artificielle conçue par des apprentis sorciers : elle n'a pas de centre ni de cœur. Le Golem est argile informe ; il fallait lui donner un cœur (un centre) et une colonne vertébrale (un axe, ici la colonne tronquée de la cathédrale) avant de pouvoir inscrire le mot Vie sur son front orné d'une couronne d'arbres qui n'est autre que Kether, la plus haute des Séphiroth de l'arbre séphirothique. C'est seulement à ce prix que l'on pouvait espérer animer magiquement le monstre : « C'est à cet emplacement que l'établissement public de la ville nouvelle propose à l'évêché d'implanter la cathédrale. Après vingt-cinq années d'hésitations et d'errance, le centre de la ville nouvelle renoue avec des principes d'urbanisme qui consistent à intégrer dans un même espace des activités complémentaires fondamentales telles que la fonction politique (mairie), la fonction culturelle (conservatoire de musique), la fonction commerciale (chambre de commerce), la fonction intellectuelle et de formation (université), la fonction d'accueil (hôtel), la fonction de transport (gare du R E R). Il y manque la fonction religieuse : la cathédrale va l'incarner. Certes, cela donne à l'Église catholique une place prépondérante qui peut gêner les fidèles d'autres religions, mais l'Église renoue ainsi avec une tradition, et les urbanistes avec l'idée de la place centrale comme élément unificateur d'une ville »

(Claude Mollard, op. cit., pp. 48-49). Nous sommes ici très loin de la réalité organique des villes médiévales dans lesquelles les rues commerçantes se groupaient autour de l'église et du beffroi de l'hôtel de ville, où la vie s'organisait naturellement entre activités profanes et religion. La vision technocratique de Mollard est glacée : on a absolument besoin d'un centre pour structurer un ensemble disparate et informe, pour donner une illusion de vie. « Paul Delouvrier, le père des villes nouvelles, accepte à ma demande, de participer au comité de parrainage de la cathédrale, et déclare qu'il l'appelle de ses vœux depuis 1965, près de trente ans déjà » (Claude Mollard, op. cit., p. 38).

Le revêtement de briques rouges ne doit rien à la fantaisie ou à une quelconque volonté de Mario Botta d'humaniser le béton omniprésent ou de faire admettre la « hardiesse » de la forme en renouant — même de façon factice et indirecte — avec les réalisations du passé comme Saint-Sernin de Toulouse ou la cathédrale d'Albi : c'est la « marque » imposée souverainement par l'Etablissement public pour damier une unité d'ensemble (de façade) aux bâtiments de ce que l'on a pompeusement baptisé « centre-ville ». La forme cylindrique s'imposait pour un édifice conçu non pas comme une église mais comme un phare, un obélisque autour duquel doit s'organiser un centre. L'église est délibérément voulue comme un omphalos, pas comme un lieu de culte catholique : Mollard s'inquiète d'ailleurs de ce que la colonne tronquée puisse être interprétée par les fidèles des autres cultes (d'ailleurs très largement représentés à Evry où l'on comptait, avant même la construction de la cathédrale, synagogue, mosquée et pagode bouddhiste) comme un symbole de la volonté hégémonique du catholicisme.

A cet omphalos implanté au milieu du vide correspond nécessairement un axe car toute géographie sacrée est conçue autour de centres magiquement reliés entre eux par des axes soigneusement orientés et destinés à reproduire sur terre l'ordre immuable et parfait des mondes célestes. C'est d'ailleurs ce qu'avoue sans complexe Claude Mollard : « La cathédrale d'Evry, l'Axe Majeur de Cergy Pontoise : un centre, un axe, deux façons de polariser le tissu urbain, de le sculpter pour lui donner un sens » (op. cit., p. 156). Puisque l'on nous y invite, intéressons-nous à ce fameux Axe majeur. « Ce qui est vrai à Evry, en son centre, finalement trouvé après trente ans de recherche, l'est également pour une autre ville nouvelle, Cergy-Pontoise. L'Axe majeur du sculpteur Dani Karavan, qui aligne ses trois kilomètres de perspective encore inachevée, polarise une partie de la ville nouvelle : l'Axe part d'un centre, la place semi-circulaire construite par Ricardo Bofill et marquée par le belvédère de Dani Karavan. Elle guide le regard jusqu'à l'horizon, au-delà des boucles de l'Oise, précisant les limites de la ville. Travail d'urbaniste, d'architecte et de sculpteur, cette entreprise de titan est inutile en apparence, mais combien symbolique pour peu que les responsables politiques la considèrent moins comme un monument que comme un lieu de vie au service de la population » (op. cit., p. 156).

Cette étonnante référence à une œuvre qui, en apparence, n'a aucun rapport avec la « cathédrale » d'Evry ne doit pas nous surprendre. L'Axe majeur prend naissance au milieu d'un ensemble architectural hautement symbolique, pensé par un architecte initié auquel on doit, entre autre, l'aménagement de la place de Catalogne à Paris et le Palaccio Abraxas à Marne-la-Vallée. Le point origine de l'alignement est un obélisque incliné qui sert ainsi de gnomon (nous invitons le lecteur à se reporter aux pages 85-86 et 212-214 de notre livre Paris maçonnique, Faits & Documents, 1996). Signe de son importance aux yeux des initiés, l'Axe Majeur est le plus gros projet de mécénat privé dans le domaine des arts plastiques depuis quelques années autour du projet des Douze Colonnes conduit en 1988-1989 par... Claude

Mollard ! Après avoir œuvré à l'implantation des colonnes de Buren au Palais-Royal que traverse le mythique méridien de Paris, voilà notre homme impliqué au plus haut niveau (de maçon ?) dans l'érection d'une cathédrale et d'un axe magique qui passe — ô hasard — par Evry. Dans un très curieux ouvrage où la forme romanesque nuit malheureusement à l'exposition de données fort intéressantes (Félicien, *La Rose de Nostre Dame*, Editions de Mambré, Paris 1994, p. 166 et suiv.), on dévoile l'étonnant alignement qui démarre avec l'Axe majeur à Cergy-Pontoise avant de passer par Evry pour continuer sa route par Château-Chinon (inamovible fief politique de François Mitterrand), frôle ensuite le mont Beuvray (où l'ex-président envisagea de se faire enterrer avant de s'installer définitivement au cimetière de Jarnac) et la roche de Solutré (lieu de pèlerinage mitterrandien) avant de terminer sa course à Cortona, charmante petite ville toscane qui s'enorgueillit de posséder le tombeau (apocryphe) de Pythagore et d'avoir été jumelée avec Château-Chinon quand François Mitterrand en était le maire. » (Dominique Setzepfandt, *La Cathédrale d'Évry : Église ou Temple Maçonnique ?*, Faits & Documents, 1996, chapitre Omphalos et axe : de nouveau l'obsession d'une géographie magique)

(*) https://fr.wikipedia.org/wiki/Grand_Architecte_de_l%27Univers s'empresse de souligner à juste titre que l'expression de « grand architecte » n'est pas un terme spécifique au jargon de la franc-maçonnerie et qu'il semble qu'elle y ait fait son entrée dans les « Constitutions of the free-masons » (1723). https://en.wikipedia.org/wiki/Great_Architect_of_the_Universe est plus complet, en ce qu'il précise que le thème du « grand architecte » est un argument téléologique qui fut avancé par de nombreux apologistes et théologiens au « moyen-âge ». Dans le christianisme, l'expression aurait revêtu un caractère théiste, tandis que, dans la franc-maçonnerie, elle aurait été prise dans un sens strictement déiste. Cette distinction, que les chrétiens ne manquent jamais de souligner, soutenus en cela par divers historiens soucieux de délimiter nettement la frontière floue entre les abrahamismes et la « laïcité », est cependant superficielle. « Tout indique que la franc-maçonnerie tirait sa légitimité avant tout d'un christianisme œcuménique. Les historiens français de la franc-maçonnerie du siècle des Lumières en France ont largement négligé les éléments chrétiens dont était imprégnée la loge, préférant y voir une organisation qui était, pour reprendre les termes de Maurice Agulhon, « dénuée de tout caractère religieux »; de même, Daniel Ligou a affirmé que les loges françaises devinrent de plus en plus théistes à mesure que les Lumières progressèrent et que, vers le milieu du XVIIIe siècle, elles commencèrent à abandonner la Bible Il est critiquable d'envisager la franc-maçonnerie comme une organisation humanitaire laïque dépourvue de sentiment religieux, non seulement parce que cela ne correspond pas aux faits, mais aussi parce que cette interprétation a des relents de téléologie... Bien qu'il soit vrai que la littérature anti-maçonnique de la Révolution et les conflits patents entre l'Église catholique et une faction anti-cléricale de maçons sous la Troisième République ont largement contribué à donner l'impression que la franc-maçonnerie moderne est fondamentalement incompatible avec le christianisme, nous devons résister à la tentation de projeter cette image sur la maçonnerie des Lumières. A l'instar des initiations dans le compagnonnage sous l'Ancien Régime, tout le rituel de l'apprenti peut être compris comme un moment où la loge et le candidat confirmaient leurs croyances chrétiennes. C'était un processus graduel – sans doute pour permettre à l'une des deux parties de se retirer à tout moment – au début duquel la loge soulignait l'importance du théisme providentiel, puis du christianisme. Le premier élément essentiel est une croyance inébranlable en un seul Dieu qui pouvait intervenir activement dans les affaires humaines et avec qui il était possible de communiquer

personnellement. L'apprentissage maçonnique commençait par une prière au « Grand Architecte de l'univers ». L'emploi de cette expression semble placer la franc-maçonnerie dans le cadre de la cosmogonie déiste plus que dans celui de la cosmogonie chrétienne. Nous y rencontrons immédiatement l'image de l'horloger divin, Créateur qui ne représentait guère plus qu'un principe abstrait, architectonique, qui avait construit le monde selon un plan ordonné et n'intervenait pas dans les affaires humaines. C'était le Dieu des principaux représentants des Lumières, celui qui était décrit dans des œuvres telles que *Candide* (1759) et *Jacques le fataliste* (1796). L'affinité entre le déisme et la franc-maçonnerie est apparemment renforcée par le fait que de célèbres déistes tels que Franklin, Montesquieu et Voltaire étaient tous francs-maçons. Mais un examen approfondi de la prière d'ouverture du rituel d'apprenti montre clairement que ces figures ne représentaient qu'une frange de l'organisation et que la franc-maçonnerie française ne souscrivait pas au déisme. Le Grand Architecte maçonnique représentait plus qu'une vague Cause Première, on pensait qu'il intervenait activement dans la vie de la loge. Il habitait une « demeure céleste » où un « groupe d'anges » œuvrait à ses côtés et l'orateur exprimait l'espoir qu'il descendrait sur la loge et y répandrait ses « lumières ». Il est également clair que, contrairement aux déistes, les maçons croyaient que Dieu pouvait avoir une influence sur les affaires de la loge. Avant de commencer l'initiation, l'orateur demandait à Dieu de « jeter un regard favorable sur cette loge et sur tous les frères qui la composent » et de les envelopper dans « ta lumière céleste afin que ton esprit de sagesse et d'équité nous accompagne sans cesse... que nos actions trouvent grâce auprès de toi dans la mesure où nos motifs sont saints, et que le désir ardent de te servir nous rassemble, de sorte qu'aucun d'entre nous ne soit négligé par tes adorables yeux ». Il espérait aussi qu'un « souffle divin » inspirerait la loge dans le choix de ses membres, afin que la franc-maçonnerie continue d'être le « saint refuge » du bonheur et de la vertu. Vers la fin du rituel d'apprenti, le maître de la loge se tournait de nouveau vers Lui, pour lui demander des conseils : « Préserve-nous, éclaire-moi, pour que je sache si ce que je fais t'est agréable et si le candidat qui se présente est digne d'être reçu. » Pour la franc-maçonnerie, il n'existait donc aucun fossé infranchissable entre Dieu et le monde. Le « grand Architecte » dans cette prière d'ouverture était un Dieu personnel et intime à qui l'orateur s'adressait en lui disant « tu », à qui l'on adressait des prières et l'on demandait conseil et dont on s'efforçait de suivre les lois pour atteindre le salut éternel ; l'orateur espérait que tous les frères seraient réunis après la mort « dans la loge céleste, adorable et éternelle ». En fait, les maçons eux-mêmes ne pensaient pas que le terme de « grand Architecte » évoquait inévitablement le spectre du déisme. Après tout, l'expression était en usage depuis au moins le XVI^e siècle, un siècle avant que le déisme ne s'affirme comme doctrine. Il apparut dans le premier volume de *L'Architecture des Tuileries* de l'architecte Philibert de l'Orme en 1567 et Kepler l'employa dans son *Astronomia nova* (1609). Dans le contexte maçonnique, les termes de « Grand Architecte » et de « Dieu » pouvaient en effet être utilisés de manière interchangeable. Pendant le rituel de l'apprenti, le candidat devait prêter serment de fidélité à l'ordre « en présence du Grand Architecte de l'Univers, qui est Dieu ». De même que, dans la Bible hébraïque, Dieu porte plusieurs noms (Adonaï, Elohim, Shaddai), qui se réfèrent chacun à un de ses attributs, les loges utilisaient des expressions comme « grand Architecte » pour l'invoquer respectueusement. « Son Saint nom, était-il expliqué dans les statuts d'une loge parisienne en activité dans les années 1770, ne sera jamais proféré au hasard ni profané en aucune manière, mais prononcé au besoin avec crainte, respect et tremblement, le dénommant par l'Éternel, le Tout-Puissant ou le grand architecte de l'univers... ». Dans la chambre de réflexion de certaines loges (*), les candidats

trouvaient une Bible ainsi qu'un morceau de papier avec le message suivant : « Dans cette solitude apparente un guide a laissé des indices sous forme de tableau : séparé des autres hommes, je dois entrer en moi pour tenter de sentir l'être qui me soit plus proche que celui qui m'a donné la vie. » En poursuivant sa lecture, le candidat apprenait que devenir franc-maçon ne signifiait pas seulement se purger de l'amour de soi et d'autres passions nuisibles, mais aussi se soumettre complètement aux lois divines. « Pour parvenir à cette heureuse union, concluait ... le document, le travail sera pénible, il faut être fermement décidé à chercher, persévérer et souffrir, mais avec du courage les peines deviennent passagères et la récompense est assuré ». Une fois dans la chambre de préparation, le frère terrible demandait à l'initié : « En qui placez-vous votre confiance ? » Une fois que l'initié avait répondu : « en Dieu », l'autre lui disait : « Assuré d'un tel soutien, relevez-vous sans crainte et suivez votre guide... » Le candidat, en entrant dans la loge, était soumis à une série de questions qui illustrent à quel point la maçonnerie concevait la religion comme l'un des éléments fondamentaux de l'identité d'une personne : « Quel est son nom profane ? Quel âge a-t-il ? Quelle religion professe-t-il ? Quel est son état ? Quel est son lieu de naissance ? » A partir de ce moment, la loge laissait derrière elle le théisme providentiel pour intégrer explicitement l'engagement maçonnique dans un cadre chrétien. Vers la fin du voyage qui le menait de l'état de profane à celui de frère, le candidat était présenté au maître. Entre les deux hommes était posée une Bible, généralement ouverte à l'Évangile de Saint Jean, le saint patron de la franc-maçonnerie. La main droite sur les Écritures, il devait faire le serment solennel de ne jamais révéler les secrets de la fraternité et de toujours être prêt à aider émotionnellement ou matériellement un frère. Le maître précisait que les Évangiles représentaient la base morale et spirituelle de la loge et de la solidarité maçonnique. « Vous avez la main sur les Saintes Écritures, expliquait-il, voulez-vous prêter votre serment ? » En août 1785, le maître d'une loge avertit un candidat : « Je vous rappelle de nouveau, parce que vous êtes au moment de les adopter [les obligations de l'Ordre] ou de les refuser si elles vous effrayent. Un maçon doit être religieux, observateur des Lois de Dieu. Voulez-vous, Monsieur, devenir maçon » D'autres rituels d'apprenti soulignaient dans les mêmes termes que le candidat devait promettre « d'être fidèle à la sainte religion chrétienne, à mon souverain, et aux lois civiles » et que « les Évangiles sont la loi du maçon, à laquelle il doit sans cesse penser et qu'il doit suivre ». Des rituels appelaient les Évangiles « le livre de la vérité » et le maître de la loge expliquait que la présence de la Bible était nécessaire pour « régler notre foi ». C'était également de l'Écriture sainte que les francs-maçons affirmaient tirer tous leurs principes d'organisation. « C'est dans le livre de Dieu, fait remarquer un vénérable à un apprenti, que l'on a puisé nos décrets. Nous révérons sa loi suprême... elle contient tous nos secrets ». Et, dans un siècle où le concept de monarchie divine cédait progressivement, mais sûrement, la place à un concept séculaire de la nation, certains francs-maçons, sous le règne de Louis XVI, expliquent toujours que les frères doivent obéir aux lois civiles parce que « la puissance souveraine émane de Dieu ». Pour dissuader les candidats de penser que l'accent qui était mis sur le théisme au début du rituel signifiait que la franc-maçonnerie ne faisait pas la différence entre le christianisme et les autres religions monothéistes, les loges prenaient soin de souligner que leur texte fondateur était le Nouveau et non l'Ancien Testament. Un rituel précisait que les « promesses d'un franc-maçon » devaient être faites « sur les Saints Évangiles et non pas sur l'Ancien Testament ». Pendant la prestation de serment, le candidat était explicitement mis au courant que le Grand Architecte et que le Dieu chrétien ne formaient qu'un, lorsqu'il déclarait : « Je jure et promets sur les saints Évangiles, dans le visage de Dieu Tout-Puissant, le grand Architecte de l'univers. » » (France Kenneth Loisel, *Brotherly*

Love: Freemasonry and Male Friendship in Enlightenment, Londres, Cornell University Press, 2014, p. 60-6 ; voir aussi Kenneth Loisele, La franc-maçonnerie et les rites de l'amitié au dix-huitième siècle, Dix-huitième siècle 1/2007, n° 39, p. 303-318. Consultable à <https://www.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2007-1-page-303.htm>, consulté le 15 avril 2016)

(*) « La chambre de réflexion représente une espèce de cimetière ou le sépulcre de Jésus. Elle est parée des mêmes emblèmes que les temples chrétiens dans le jour de la commémoration des trépassés ; on y voit tracés des os en sautoir, des squelettes, des coqs sur des colonnes, qui rappellent l'infidélité du premier des apôtres ; on y voit tracés des os en sautoir, des squelettes, des coqs sur des colonnes, qui rappellent l'infidélité du premier des apôtres ; des sabliers, etc., des inscriptions analogues aux doctrines, etc. » (Le F. M.R. de S., La maçonnerie, vol. 3, Aillaud, Paris, 1842, p. 182)

(1) Il est ironique de constater que cet ouvrage visionnaire s'ouvre par des remarques peu inspirées et plutôt convenues sur les différences entre l'anticipateur et le prophète dans le sens de celui qui annonce à l'avance un événement par inspiration divine. Le chapitre XXXVII du Règne de la quantité nous aidera à en montrer le caractère unilatéral, malgré ou grâce à la partialité qui est aussi la sienne, sans parler de la contradiction bien curieuse qui consiste à déclarer qu'« il doit être bien entendu que le mot de « prophéties » ne saurait s'appliquer proprement qu'aux annonces d'événements futurs qui sont contenues dans les Livres sacrés des différentes traditions, et qui proviennent d'une inspiration d'ordre purement spirituel ; dans tout autre cas, son emploi est absolument abusif, et le seul mot qui convienne alors est celui de « prédictions » et à intituler malgré tout le chapitre « La duperie des « prophéties » », même si le terme est entre guillemets. Les deux auteurs font référence à des « prophéties » modernes, Guénon à des prédictions qui ont été répandues du XVe siècle, telle la prophétie nostradamienne de la grande pyramide, au XIXe siècle, telle l'annonce de la destruction de Paris par le feu, Jünger à la littérature d'anticipation du XIXe et du XXe siècle, mais l'un et l'autre ne nous les montrent que de façon partielle, n'éclairent qu'une de leurs facettes : celui-là se réfère uniquement aux « prophéties de malheur », ignorant le fait que, de même que, dans l'ancien Israël, les annonces d'événements futurs positifs pour le « peuple élu » coexisterent toujours avec des récits lui annonçant les pires malheurs, ainsi, du « moyen âge » au XIXe siècle, l'Europe fut traversée à la fois par des prédictions apocalyptiques et des promesses du retour de l'âge d'or chrétien (Jean Delumeau, « Une traversée du millénarisme occidental », Religiologiques, 20, automne 1999, p. 165-179.

[http://www.religiologiques.uqam.ca/20/Religiologiques20PDF/20\(165-179\)Delumeau.pdf](http://www.religiologiques.uqam.ca/20/Religiologiques20PDF/20(165-179)Delumeau.pdf)), tandis que celui-ci examine exclusivement les « prophéties de bonheur », alors que, depuis la publication en 1846 du Monde tel qu'il sera d'Émile Souvestre, suivi en 1899 par Quand le dormeur s'éveillera d'Herbert Wells, en 1912 par La Peste écarlate de Jack London, en 1920 par Nous autres d'Eugène Zamiatine, etc., les romans dystopiques se faisaient de plus en plus nombreux. Quel est l'effet que vise à produire la diffusion de ces prédictions ? S'agissant des prophéties de malheur, R. Guénon indique fort justement que, « comme ces prédictions présentent presque toujours les choses sous un jour inquiétant et même terrifiant, parce que c'est naturellement cet aspect des événements qui a le plus frappé les « voyants », il suffit, pour troubler la mentalité publique, de les propager tout simplement en les accompagnant au besoin de commentaires qui en feront ressortir le côté menaçant et présenteront les événements dont il

s'agit comme imminents ; si ces prédictions s'accordent entre elles, l'effet en sera renforcé, et si elles se contredisent comme cela arrive aussi, elles n'en produiront que plus de désordre ; dans un cas comme dans l'autre, ce sera autant de gagné au profit des puissances de subversion. » Jünger ne dit rien de l'effet que produit la dissémination d'utopies dans l'ambiance, mais, pour le découvrir, il suffit d'extrapoler, en les inversant, les remarques de R. Guénon que nous venons de citer : comme ces prédictions présentent presque toujours les choses sous un jour rassurant et même maternant, parce que c'est naturellement cet aspect des événements qui a le plus frappé les « voyants », il suffit, pour rassurer la mentalité publique, de les propager tout simplement en les accompagnant au besoin de commentaires qui en feront ressortir le côté sécurisant et présenteront les événements dont il s'agit comme imminents ; si ces prédictions s'accordent entre elles, l'effet en sera renforcé, et si elles se contredisent comme cela arrive aussi, elles n'en produiront que plus de désordre ; dans un cas comme dans l'autre, ce sera autant de gagné au profit des puissances de subversion. » Peu importe que les prédictions soient favorables ou défavorables, l'essentiel est d'annoncer autant d'événements futurs que possible pour faire en sorte qu'un nombre aussi grand que possible de personnes soient rivées sur le futur au point d'en oublier le présent, leur présent, qui ne leur est pas favorable. La perspective d'un avenir meilleur leur fera encaisser leur pauvre présent sans trop broncher, tandis que la perspective d'un avenir sombre leur fera voir leur présent sous un jour sensiblement moins défavorable. Ceux qui préparent leur futur et détruisent dans le même temps leur avenir seront gagnants dans les deux cas. Considérées dans leur effet, l'annonce prophétique et l'annonce prédictive ne diffèrent pas : toutes deux visent à magnétiser les foules, à hypnotiser les masses. Partant, il peut apparaître secondaire de savoir si le prophète et l'utopiste sont différents l'un de l'autre, ou s'ils sont semblables l'un à l'autre. Pour certains, l'utopiste pourra être la caricature grotesque du prophète biblique ; pour d'autres, l'utopiste pourra être le prophète de l'époque moderne – et le prophète biblique une figure grotesque. Une chose est certaine : Jünger ne prend pas la mesure de l'utopiste, de l'anticipateur. R. Guénon a dit quelque part qu'un littérateur à succès pouvait n'être que le porte-parole des pseudo-idées que les forces de la subversion cherchent à répandre dans l'ambiance sous la forme de suggestions et la remarque est pénétrante. Elle a été creusée, qu'il l'ait trouvée ou non chez le métaphysicien, par Nicolas Haeger dans *The Secret History of the West*, où il est expliqué que la « dynamique de la révolution » a quatre phases principales : la vision occulte ; l'expression intellectuelle, l'expression politique et la consolidation. Dans la première phase, une idée se manifeste occultement à une personne ; dans la deuxième phase, cette idée trouve une expression intellectuelle ; dans la troisième, une expression politique ; la quatrième phase est celle de sa consolidation dans tous les domaines, politique, économique, social, artistique et culturel. Pour illustrer ce schéma par l'exemple de la révolution « française », Weishaupt eut la révélation d'une idée de nature cabalistique, qui se cristallisa sur le plan intellectuel chez Cagliostro et Mirabeau, fut traduite sur le plan politique par Robespierre et consolidée par Napoléon 1er. Tout juste, outre que l'« idée » qui se manifeste occultement est la concrétisation de forces chaotiques, convient-il de distinguer, dans la production intellectuelle qui charrie et dissémine l'« idée », celle qui s'adresse aux « réseaux des sociétés de pensées » et celle qui est accessible à la masse. L'utopiste est précisément celui qui met l'« idée » à la portée des masses, en la parant des fioritures nécessaires à leur subjugation. [N.d.E.]

(2) Pour un aperçu assez éclairé du sujet, qui contraste avec l'opinion généralement admise, voir https://web.archive.org/web/20161109103844/passion-medievale.com/vie_rurale.html ; Étienne Martin Saint-Léon, Histoire des corporations de métiers, 1922, p. 136-147, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4057358/f175.item>, <https://www.france-pittoresque.com/spip.php?article1108>. [N. d. T.]

(3) La rationalisation est ici comprise comme l'organisation d'une entreprise ou d'une industrie, ou comme la division et subdivision méthodiques d'un système ou d'une procédure, dans le but d'éviter les pertes, de simplifier la procédure, de coordonner les différentes parties de l'ensemble, etc. ; mais, avant tout, d'économiser du temps et de l'argent. Dans cet ouvrage, le terme est quasiment toujours synonyme de mécanisation. Ce terme et ce concept furent très en vogue dans l'Allemagne des années 1920, où le fordisme faisait l'admiration de tous et où l'autobiographie d'Henry Ford se vendait par centaines de milliers. [Note de l'éditeur de la traduction en anglais].

(4) Le deuxième théorème principal de la thermodynamique, la loi d'entropie, nous dit que la chaleur ne peut être convertie en travail que dans certaines conditions. Ainsi, le concepteur d'une machine ne dépasse jamais le degré d'efficacité du cycle de Carnot.

(4a) En effet, « L'arithmétique, disait Platon, devait être apprise pour la connaissance et non pour le commerce. De plus, il déclarait l'exercice du métier de commerçant comme étant un avilissement pour un homme libre et souhaitait la condamnation de celui-ci comme un crime. Aristote déclarait que dans un État parfait aucun citoyen ne devrait pratiquer un art mécanique. Même Archimède, qui contribua extraordinairement aux inventions pratiques, chérissait ses découvertes en tant que pure science et considérait tout type de compétence liée aux besoins quotidiens comme ignoble et vulgaire. Il y avait un mépris résolu du travail parmi les Béotiens. Ceux qui s'abaissaient à pratiquer le commerce étaient exclus pendant dix ans des bureaux de l'État. » (Morris Kline, Mathematics in Western Culture, p. 29).

Les Asiatiques, eux, firent une utilisation pratique de leurs machines (voir The History Channel, Ancient Discoveries. Machines Of Ancient China, <http://www.youtube.com/watch?v=EPr7aRR8xkc> ; Ancient Discoveries. Machines of the East, <http://www.youtube.com/watch?v=q2tM-0eR68E>). [N.d.T.]

(4b) La fermeture éclair est un exemple d'une méthode d'ouverture et de fermeture mécanique. Les redevances que l'inventeur astucieux tire de ses inventions sont calculées en unités de mesure.

(4c) On doit faire une distinction entre le genre de travail qui est fait à l'aide d'un mécanisme, et le travail qui est fait automatiquement, par un mécanisme. Le premier demande une manipulation, dans une certaine mesure continue et complémentaire au travail du mécanisme – un peu comme la manipulation d'un outil. Le second nécessite seulement le contrôle du mécanisme par la main de l'homme. Cette distinction devient tout-à-fait claire quand nous comparons la bicyclette et le conducteur de l'automobile. La bicyclette est un de ces mécanismes presque parfaits qui peut à peine être amélioré, et qui en tant qu'outil mécanique doit être dirigé continuellement. Elle est pour cette raison bien adaptée au corps humain : le guidon correspond aux bras et aux mains, les pédales aux pieds, et elle est entièrement contrôlée par l'équilibre du corps humain. La motocyclette utilise seulement la forme de la bicyclette, la modifiant de plus en plus, parce qu'elle est propulsée non par la manipulation

continue mais par un mécanisme qui accomplit un travail automatique contrôlé. L'évolution de l'automobile débute avec l'introduction du moteur dans la forme préalable de la calèche. Elle s'est plus tard poursuivie avec la construction d'une carrosserie spécifiquement conçue pour le moteur. Il n'y a maintenant plus aucune correspondance entre le corps humain et le travail accompli mécaniquement. Ces adaptations de la carrosserie de l'automobile au corps humain qui existent encore n'ont plus aucun lien avec le travail accompli.

(5) Dans les pays « occidentaux », le sport a remplacé le travail dans la fantaisie plébéienne. Il serait difficile de glorifier le travail dans des sociétés aux très hauts taux de chômage, où tout est fait pour les rendre encore plus élevés, pour décourager les gens de travailler, et un nombre croissant d'emplois, créés dans la prétendue « économie numérique », sont improductifs, se rapportant au parasitisme. [N.d.E.]

(6) Si ce collectivisme porte en effet les germes de sa propre destruction, tout indique par contre que nous nous dirigeons vers des conditions similaires à celles des colonies d'insectes. Ce que l'auteur ne précise également pas est que toutes ces (et plus généralement les) sociétés collectivistes subpersonnelles et indifférenciées vers lesquelles notre propre société s'achemine sont matriarcales, la déesse mère y étant incarnée sous sa forme démétrienne par la « reine » autour de laquelle toute la société s'organise. Dans la plus matriarcale d'entre elles, la ruche, le faux-bourdon n'y est qu'un donneur de sperme impuissant dont les abeilles se débarrassent une fois sa tâche accomplie. Aujourd'hui, dans la société de marché libéralo-communiste dans laquelle nous vivons, du fait de la technique et de ceux qui sont derrière la technique, toute femme qui le désire peut aller acheter son sperme dans l'épicerie que l'on nomme « banque de sperme » et se débarrasser de son faux-bourdon. [N. d. T.]

(7) La doctrine de Montesquieu de la séparation des pouvoirs, qui exige que les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire aient chacun leur propre bureaucratie et qui déclare que le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire sont liés par la loi (De l'esprit des lois, 1748), a été approuvée dans les constitutions du dix-neuvième siècle. La « loi sur l'organisation des tribunaux » allemands, du 27 janvier 1877, la reconnaît dans le premier paragraphe : « Le pouvoir de juridiction est exercé par des tribunaux indépendants, soumis seulement à la loi. » Ce type de lois, comme beaucoup d'autres, a un sens qui s'oublie plus vite que les lois elles-mêmes. Pour Montesquieu, ces lois visent à limiter le pouvoir de l'autorité gouvernementale, du monarque absolu et de son cabinet de ministres. Mais nous ne vivons plus à cette époque – nous allons de nos jours dans une tout autre direction.

(8) la traduction de cette proposition ayant fait l'objet d'une controverse, nous reprenons celle qui est la plus justifiée, à savoir celle de Jean Domat (Narcisse Carré (éd.), Oeuvres de J. Domat, vol. 1, Paris, 1822, p. 167 ; voir, pour la controverse en question, Nicolas Borga, L'ordre public et les sûretés conventionnelles, thèse pour le Doctorat en Droit présentée et soutenue publiquement le 14 décembre 2007, Dalloz, 2009, p. 6-7, consultable à http://fdv.univ-lyon3.fr/publication/these_finale.pdf). [N.d.E.]

(9) Dans ce chapitre, l'auteur contredit ce qu'il affirme à juste titre plus loin, à savoir que « nous n'avons pas ici à nous occuper de cette pureté théorique de la science qui n'a pas besoin d'expérience, puisque

la science possède aussi une pureté empirique. La science ne peut être qualifiée de « pure » que dans la mesure où elle étudie la nature d'une manière exclusivement rationnelle. Mais le fait même que la science serve le savoir et fasse du savoir une fin en soi ne rend pas la science « pure ». La science pure dans ce sens n'existe pas et ne peut pas exister. L'aspiration au savoir a beau être une activité à part entière, elle ne l'est pas au point de n'avoir aucun rapport de dépendance avec autre chose ; or, l'esprit qui ne s'intéresse qu'aux causes, aux effets et aux fins est précisément celui qui ne peut pas être indépendant. Cet type d'esprit ne se confine pas à la sphère du pur savoir, il va au-delà. Il veut changer le monde et il le change. C'est pourquoi la science ne se satisfait jamais de la simple connaissance des lois de la nature et ne perd jamais de vue ces lois. Toute perception scientifique vise dès le départ à imiter ces lois, à les appliquer, à les utiliser, à les exploiter. La science fusionne avec la technologie dans la mesure où elle poursuit cet objectif. L'existence de techniques et d'industries qui sont issues de la recherche scientifique et sont entièrement fondées sur elle est la preuve qu'il n'existe pas de science « pure », de science qui n'aspirerait à rien d'autre qu'au savoir. » (p. 98). [N. d. T.]

(10) Ces remarques sont d'autant plus claires quand on sait de nos jours ce qui suit :

<http://www.contre-info.com/une-pomme-de-1950-equivaut-a-100-pommes-daujourd'hui>. [N. d. T.]

(11) La médecine moderne étant, indépendamment de l'organisation technique, un business d'origine sémitique, nous la considérons déjà en elle-même comme néfaste. [N. d. T.]

(12) N'est-il d'ailleurs pas révélateur que, si, en France, il existe bien une « Ligue contre le cancer », il existe aussi un « Institut du Cancer » et, dans les pays anglo-saxons, aux Pays-Bas et dans de nombreux autres pays, ce type de corps s'appelle en général « National Cancer Institute », « institut National du Cancer ». [N.d.E.]

(12a) Nous ne partageons pas l'avis de l'auteur qui sous-estime les méfaits de la spéculation, de la « haute finance » et du système de création monétaire par crédit, d'autant plus que la technologie leur a justement permis de pleinement manifester leur nuisibilité. A ce sujet, voir

<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/10/18/sparte-les-pelans-la-riche-esse-et-les-femmes/>. [N. d. T.]

(12b) Tandis que j'écrivais ces lignes, j'ai pris connaissance d'un article sur les îles philippines qui dit d'elles et d'autres îles du Pacifique : « Presque toutes ces terres et ces biens font partie de ces zones bénies de la Terre où une richesse de matériaux bruts presque inimaginable promet le paradis à l'homme moderne qui sait comment les exploiter proprement. » L'idée d'exploitation est la première chose qui vient à l'esprit de l'auteur à la vue du paradis. Cette espèce d'homo faber n'arrive pas à comprendre qu'un paradis exploité n'est plus un paradis.

(12c) Bien que les considérations que l'auteur développe soient justes, l'éducation qu'il évoque ici n'en est pas pour autant aryenne. Voir <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2016/01/31/sur-leducation/>. [N. d. T.]

(12d) L'ouvrage célèbre de Liebig, *Die Chemie in ihrer Anwendung auf Agricultur und Physiologie*, fut publiée en 1840. Des traductions dans presque toutes les langues furent publiées quelques années plus tard. Cet ouvrage affirme la nécessité de restituer au sol les minéraux que les cultures en tirent.

(12e) La reconnaissance et la description de traits démoniaques dans la machine mérite un traitement à part. Des traits démoniaques sont présents là où la machine est à l'œuvre, et ils se dévoilent dans le domaine de la machine avec une force constamment croissante. Les raisons sont évidentes. La pensée technique elle-même, qui doit être reconnue comme une connivence des pensées causale et téléologique, ouvre la porte à l'invasion des démons. Ils font preuve de leur plus grande force dans l'organisation forcée des énergies élémentaires, c'est-à-dire dans la machine – et plus que tout dans les conséquences de cette violation, conséquences qui se retournent directement contre l'homme. En fonction de l'aspect de la machine nous étudions, l'activité démoniaque peut être décrite de diverses manières. Le processus dans son ensemble est souvent compris comme un processus de corrosion intérieure et d'émaciation, et d'un point de vue chrétien comme une mortification de l'âme. Le caractère titanique de la machine évoque la vision d'animaux colossaux de formes tout-à-fait étranges et inquiétantes. Les machines font penser à des créatures vivantes à l'âge de glace, à un monde rempli de bêtes sauriennes que nous sentons être monstrueuses. L'organisation technique est du caractère titanique d'un mammoth. Sa nature volcanique est inquiétante d'une manière différente.

L'organisation précise du travail rappelle à nouveau celle des insectes ; elle rappelle celle des fourmilières ou des termitières. Une ressemblance frappante est la similarité entre les avions et les sauterelles ou les libellules. L'automatisme a inmanquablement des traits sous-marins ; il fait preuve d'une absence onirique, maligne de volonté et de conscience. Ernst Theodor Amadeus Hoffmann plus que tout autre était effrayé par le genre d'automatisme qu'il percevait dans les figures mécaniques qui étaient populaires au dix-huitième siècle. La relation de l'homme à ce monde mécanique est exprimée par des images semblables à des centaures – Je pense ici à des images de ses yeux, un bec en métal à la place de son nez. On peut également mentionner l'onirisme de l'homme moderne, car il engendre toutes ces visions pénibles et inquiétantes.

(12f) Étant donné <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/08/01/les-origines-chinoises-de-lindustrialisation-britannique/>, cette remarque est malvenue. [N. d. T.]

(12g) Il est remarquable de noter à quel point un individu indemne de tout contact avec la machine, par exemple les Africains du Centre qui ont quitté leur village tribal, peuvent s'adapter à un système machinal hautement organisé et se mettre au service de l'entretien de machines et d'un travail technique. Ce phénomène est facilement compréhensible quand on considère le caractère anhistorique et apolitique particulier de la machine. S'il était possible d'apprendre à un homme de l'âge de pierre à conduire une voiture, il ne fait aucun doute qu'il apprendrait rapidement. Rien n'est au-delà de ses forces. Il n'a même pas à en comprendre le mécanisme. Comme l'expérience l'a montré, on peut même apprendre à un chimpanzé à conduire un motocycle.

(12h) Un phénomène remarquable est la dissimulation de découvertes scientifiques dans des anagrammes que nous rencontrons aux seizième et dix-septième siècles. Ces anagrammes, en premier lieu, assurent la priorité de la découverte par des moyens qui la rendent accessible seulement à celui qui

peut déchiffrer l'anagramme. Un exemple bien connu est l'anagramme de Galilée contenant ses suppositions sur la forme de la planète Saturne. Son élucidation donne la phrase : *Altissimam planetam tergeminum observavi* (« J'ai observé une très grande planète triple. ») Plus des anagrammes de ce genre contiennent de lettres, plus ils sont évidemment difficiles à élucider. Huygens dissimula ses observations sur la forme de Saturne dans une anagramme de soixante-deux lettres, mais il fut rapidement élucidé par le mathématicien Wallis. La solution donne la phrase : *Annulo cingitur, tenui, plano, nusquam cohaerente, ad eclipticam inclinato* (« Elle est ceinte d'un anneau mince, plat, ne la touchant nulle part, et incliné à l'écliptique. ») Les luttes entre scientifiques à propos de la priorité sont si violentes et acerbes parce que de la reconnaissance de la priorité dépend la renommée et la célébrité scientifiques mêmes du scientifique. La floraison de nos sciences s'est déroulée à partir de l'ère de Colomb. Il est important d'être le premier à avoir vu l'Amérique ou les anneaux de Saturne. La nature scientifique d'une déclaration peut en fait être éprouvée par la question de savoir si oui ou non une lutte pour la priorité lui est liée.

(12i) L'auteur avance ici un argument fallacieux stoïcien et donc sémite. En effet, « [l]es stoïciens affirmaient que, comme tout est « conforme à la nature », c'est-à-dire à la Providence, le mal ou l'injustice n'existe pas. Pour soutenir ce paradoxe, ils durent concevoir divers arguments, généralement emballés dans une longue séquence de propositions apparemment logiques, assaisonnées de définitions infiniment complexes, dont certaines étaient de simples ruses verbales qui passaient inaperçues dans leurs harangues. La proposition la plus plausible était que ce qui nous semble injuste ou mauvais n'est qu'une partie d'un tout que nous ne pouvons pas comprendre. Pour la simplifier par une analogie, les poumons ou le foie ont beau être repoussants en eux-mêmes, même une belle femme en est dotée. » (<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2013/12/30/le-monotheisme/>) [N. d. T.]

(13) Miles W. Mathis est un auteur contemporain aux écrits d'une qualité très inégale. A son mieux, voici l'analyse fort pertinente qu'il a faite, non pas du changement en soi, puisque le changement est le propre de l'existence, mais de la promotion et de l'exaltation du changement depuis quelques décennies : « A quelle fin (le changement a-t-il été promu) ? Pour promouvoir du commerce. Les Juifs et non-Juifs qui allaient gérer le XXe siècle étaient les maîtres du commerce. Ils étaient les prêteurs d'argent, les changeurs d'argent et les faiseurs d'argent. Ces familles avaient toujours été très douées pour faire de l'argent, mais, au XXe siècle, elles découvrirent un moyen de faire de l'argent encore plus rapidement, qui dépassa toutes leurs espérances. Ils découvrirent que l'accélération des échanges commerciaux dépendait directement de l'accélération du changement. Plus ils pourraient introduire de changements en tous genres dans la société, plus ils feraient de l'argent, pour la simple et bonne raison que le changement peut toujours s'accompagner de la commercialisation de nouveaux produits. De nouveaux produits voulaient dire de nouvelles richesses. Plus de produits, plus de richesses. Par conséquent, l'Opération fondamentale du XXe siècle fut le Changement. Elle fut révolutionnaire à tous égards, puisque les hommes n'aiment pas vraiment le changement. [...] Les êtres vivants ont tendance à assimiler le changement à l'inconfort. Donc promouvoir le changement, c'était aller contre la nature humaine. Ce n'était pas quelque chose qui irait de soi. Il fallait fabriquer le changement et le vendre constamment [N. d. T. : d'où le développement tératologique de la publicité, du « marketing », de la propagande, des médias de masse]. Elle fut révolutionnaire d'une autre façon, puisque le changement

va à l'encontre de toute tradition. La tradition a toujours enseigné qu'il faut éviter [de promouvoir] le changement. Toutes les grandes religions ont cherché l'équilibre et l'harmonie, qui ne peuvent être maintenus en période de changement rapide (*). Elle fut révolutionnaire d'une troisième manière, puisque le commerce avait été considéré traditionnellement comme une activité vulgaire (**). Thoreau enseignait encore dans les années 1840 que « le commerce salit tout ce qu'il touche. » Les gentilshommes du début du XIXe siècle méprisaient le commerce, comme nous le voyons en lisant Dickens ou Austen [...]. L'aristocratie anglaise se moquait de la richesse américaine, puisqu'elle venait du commerce. On aurait donc pu penser qu'il aurait été difficile de faire prendre au monde un virage à 180 degrés et d'arriver ainsi à une époque où la plupart croient que le commerce sanctifie tout ce qu'il touche. » (<http://mileswmthis.com/dylan.pdf>)

En somme, sans que l'on s'en aperçoive très bien, tant les deux sentiments sont étroitement liés, tant, par surcroît, la transition de l'une à l'autre s'est faite par degrés imperceptibles, la religion du progrès, dont l'« outil » est la prétendue « Science » (appliquée) et l'incarnation la machine, a trouvé un second souffle dans la vénération du changement. [N. d. T.]

(*) Cet avis est infondé puisque le judaïsme – ainsi que plus généralement les religions lunaires négro-sémites – est tout ce qu'il y a de plus enclin au changement – l'instabilité des abrahamismes venant du fait qu'ils sont les fruits pourris d'individus mélangés.

Dans son étude *Radici ebraiche del moderno* (6e éd., Adelphi, Milan, 1990, cité ici à partir de l'édition allemande *Die Jüdischen Wurzeln der Moderne*, trad. de l'italien par Martina Kempter. Pandoracampus. Frankfurt-am-Main, 1995), l'auteur italien Sergio Quinzio résume le processus historique des deux-mille dernières années comme une « judaïsation du monde ». Selon Quinzio la pensée juive diffère de la manière platonicienne de penser car elle est « dynamique, diverse, irréductible à un système » (p. 14). Elle ne connaît pas de « maître », de dogme, de « vérité éternelle » (p. 24) qui soient indépendants du temps et des circonstances. On peut trouver « pour presque chaque assertion... une contre-assertion » dans la vaste littérature rabbinique (p. 94). L'inconsistance est la base de la pensée moderne dialectique (cf. la section « Ermeneutica e dialettica », p. 93 et suiv.) qui rejette les principes logiques de l'identité, de l'absence de contradictions et du juste milieu. Le subjectivisme, le relativisme et la tolérance gagnent ainsi en importance. Même « le sacré juif n'est pas au-dessus du temps », il « est pour ainsi dire fluide et agile », il « se glisse dans l'Histoire, il a une histoire » (p. 24) et est « essentiellement matériel » (p. 26). Ce qui est matériel, terrestre, physique vient au premier plan, même dans la nourriture et les instructions pour se nettoyer. Le sacré est profané, le profane sanctifié (cf. p. 24). « La barrière qui sépare le sacré du profane dans d'autres religions » est « abattue » (p. 27), elle disparaît. Cette disparition dissout l'ordre social hiérarchique, l'égalité devient un commandement. Les différences de dignité, d'origine nationale, de sexe, de race, de religion perdent leur signification, la discrimination est prohibée. Du fait de son inconsistance, la pensée juive est profondément « agitée ». « C'est pourquoi la manière d'être juive a toujours été ambulante, celle de l'errance d'un nomade », marquée par l'« inclinaison indomptable à abattre les frontières, à détruire les modèles établis, à dissoudre les certitudes solides et les limites. » (p. 15) « La figure de l'intellectuel moderne engagé de façon critique contre la société est une figure juive. » (p. 15) La pensée critique et le rationalisme critique de la modernité mènent à une méthode qui proclame l'exclusivité. « La révolution de base, bien que toujours

déterminante, de la transition de l'ancien au moderne est la révolution juive, qui nous a emmené de la sacralité cosmique au caractère profane de l'Histoire. » (p. 15) La judaïsation du monde qui se montre plus clairement présentement, a produit en conséquence de la modernité « un manque radical de contexte, une incertitude et une perturbation. » (p. 16) [N. d. T.]

(**) Le commerce n'a jamais été considéré comme une activité vulgaire et inférieure dans le judaïsme (« Il a été relevé que la manière même dont les Juifs concevaient la relation entre l'homme et la divinité, une relation qui se basait sur un mécanisme mercantile de services et de récompenses, montre, de do ut est, un mercantilisme qui devait déjà avoir constitué l'essence du judaïsme dans l'antiquité ; cependant, cet esprit ne pouvait que provoquer le mépris des peuples aryens, qui étaient habitués à un type différent de moralité et de conduite. Comme on le sait, dans l'ancienne Loi, la Torah, l'idée messianique était déjà intimement liée aux biens et richesses terrestres, ce qui donnerait naissance à la spéculation capitaliste, et, finalement, à l'économie en tant qu'instrument de pouvoir dans les plans d'Israël. » (J. Evola, *Il Giudaismo nell'antichità*)), l'islam (« Une dissertation a été rédigée sur le langage commercial du Coran, montrant que le prophète marchand ne pouvait pas s'empêcher d'utiliser des métaphores issues de ses affaires. « Dieu », dit-il à plusieurs reprises, « est bon en comptabilité. Les croyants font une bonne affaire, les incroyants ratent une affaire. Ceux qui achètent l'erreur comme guide font une mauvaise affaire. » La poignée de main qui clôt une affaire devint avec lui et ses adeptes la manière par laquelle l'hommage était rendu à un souverain. Même quand il fut souverain à Médine il ne dédaigna pas acheter en gros et en tirer un bénéfice par la revente de détail ; tandis qu'il consentait occasionnellement à officier en tant que commissaire-priseur. » (David S. Margoliouth, *Mohammed and the Rise of Islam*, 2010, p. 69). Voir également

<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/10/18/sparte-les-pelanors-la-richesse-et-les-femmes/>, note v.), certains courants du christianisme, en Chine ou encore chez la plupart des peuples d'Asie, bien au contraire. Par contre, il l'a toujours été chez les peuples dits « indo-européens ».

Au demeurant, la prostitution des épouses était répandue parmi les tribus mongoloïdes (Vladimir Avdeyev, *Raciology: the Science of the Hereditary Traits of Peoples*, 2011, p. 306) ; les Sémites pratiquaient la prostitution « sacrée » ; selon la loi judaïque, les juives pouvaient être prostituées de force par leur tuteur légal juif (Choulhan Aroukh [Shulhân 'Ârûkh], Èven hâ-Ézer, chapitre 182, Lois de la zôna, <https://archive.org/details/LoisDeLaZona> ; <https://scribd.com/document/361810204/Lois-de-la-Zona-Prostituee> ; <http://www.youscribe.com/BookReader/Index/2502227?documentId=2479240>).

Quant au « pole dance », « [u]n podium doté d'un axe vertical, conçu pour tourner autour dans une danse par des filles dénudées, est aujourd'hui devenu l'attribut de tout club de strip-tease ; mais pour certaines raisons il est aujourd'hui fermement associé au système de valeurs (sic) européen. En fait, il remonte aux éléments des temples de prostitution asiatiques de la Babylone antique. » (Vladimir Avdeyev, *Raciology: the Science of the Hereditary Traits of Peoples*, 2011, p. 306) En effet, une caractéristique commune du culte cananéen et du culte syncrétique israélite dans les « hauts lieux » et les temples était l'érection d'axes d'Asherah (en bois), la déesse sémitique du Nord-Ouest, qui était vénérée précisément par ceux qui étaient impliqués dans la prostitution, et dont l'image était sculptée précisément comme un axe ; ces « hauts lieux » et temples étaient des lieux de prostitution

(<https://www.ministrymagazine.org/archive/2003/08/entertainment-as-worship-old-testament-trends.html>). [N. d. T.]

(14) Rien de montre que ceux qui furent attirés à Rome à l'époque impériale furent les « meilleurs esprits » et, quand bien même ils l'auraient été, leur place était chez eux, tant il est vrai que les « meilleurs esprits » d'une race sont généralement ceux qui exercent l'influence la plus néfaste sur les membres d'une autre race. [N.d.E.]

(14a) Sur ce qu'est l'ascèse, voir Julius Evola, La Doctrine de l'Éveil, chapitre Les variétés de l'ascèse, <https://evolaasheis.wordpress.com/2016/04/14/la-doctrine-de-leveil-extraits/>. [N. d. T.]

(14b) Il en va de même depuis l'apparition de la cloche, puis de l'horloge mécanique.

« Autour du temps du travail le conflit est plus directement social. Il relève de la lutte des classes. Cloches de travail et horloges mécaniques sont au pouvoir des bourgeois des villes, des donneurs d'ouvrages, nous dirions des patrons. Contre ces nouveaux mesureurs du temps, contre cette nouvelle mesure du temps, les travailleurs cherchent à se défendre, se révoltent. Mais le mouvement ne prend pas la forme sauvage de la destruction des instruments de domination. C'est- à coups de grèves, la lutte pour la diminution de la longueur de la journée de travail ou parfois, inversement, la lutte pour l'autorisation de pouvoir gagner davantage en travaillant de nuit. Les patrons répliquent à coups d'amendes. Dans d'autres cas, la lutte prend la forme du retard au travail, de toutes sortes de formes passives de lutte contre le temps imposé du travail, comparables aux formes de résistance passive des serfs sur les domaines seigneuriaux. La plus répandue de ces formes de lutte autour du temps de travail, la revendication de la diminution de la durée du travail, annonce les luttes des travailleurs modernes. » (Jacques Le Goff, Un Autre Moyen Âge, Quarto, 1999, p. 415)

(15) Rien n'indique que l'homme moderne « prend conscience du fait que les forces élémentaires qu'il a asservies par ses machines se retournent contre lui avec une force destructrice toujours plus grande et plus sauvage » ; tout au contraire, tout montre que, plus cette force destructrice et sauvage se déchaîne, moins l'homme moderne en est conscient, abruti qu'il est par l'absorption toujours plus massive de produits de substitution tels que les médicaments, le cinéma et les médias. [N.d.E.]

(16) Cette remarque est à mettre en parallèle avec l'observation suivante de J. Evola : « La toute-puissance de l'économie n'est que le signe d'une abdication, de même que, dans les phénomènes d'hypnose, la toute-puissance des automatismes psychophysiques a pour présupposé la suspension des facultés conscientes et, en général, de la personnalité » (« Valeur éthique de l'autarcie », Essais politiques, Pardès, 1996). [N.d.E.]